Au cher Ami Lyon
Hommage affectueux
J. de Bonnay

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/saintanschaire0000edem

A Son Altesse Royale

Madame la Duchesse de Brabant

Princesse Astrid de Suède

SAINT ANSCHAIRE

MUSEUM LESSIANUM

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS

DIRIGÉES PAR

des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE
SECTION MISSIOLOGIQUE

Direction : Museum Lessianum, *11, rue des Récollets, Louvain.*
Dépositaire : E. Desbarax, *libraire, 24, rue de Namur, Louvain.*

Un Missionnaire en Scandinavie
au IXe siècle

SAINT ANSCHAIRE

PAR

É. DE MOREAU, S. J.

Docteur en Philosophie et Lettres
Professeur d'Histoire de l'Église au Collège théologique
de Louvain

ÉDITIONS
DU
MUSEUM LESSIANUM
Association sans but lucratif
Rue des Récollets, 11
LOUVAIN
1930

2504

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, DONT DIX, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 à 10, ET QUATRE-VINGT-DIX, NUMÉROTÉS DE 11 à 100; ENVELOPPÉS CHACUN D'UNE COUVERTURE SPÉCIALE.

De licentia Superiorum Ordinis

IMPRIMATUR :
Mechliniae, die 5 Dec. 1929
F. TESSENS, Vic. gen.

AVANT-PROPOS

Le nom de Saint Anschaire fut souvent prononcé au cours de l'année 1929. Mais bien des personnes durent avouer qu'elles l'entendaient pour la première fois. Certaines d'entre elles manifestèrent un désir d'autant plus vif de le connaître qu'on leur racontait des merveilles à son sujet.

Une telle ignorance ne manquait pas d'excuse en France et en Belgique. Car c'est en vain que l'on chercherait dans les bibliothèques une biographie de ce saint en langue française. Nos recherches ne nous en ont pas fait découvrir une seule.

Ce livre voudrait clore, de ce côté du Rhin, une trop longue période d'oubli. L'Allemagne a gardé la mémoire d'Anschaire ; il fut en effet le premier archevêque de Hambourg-Brême. Le Danemark en 1926, la Suède en 1929 et 1930, ont célébré ou célébreront son centenaire ; n'avait-il pas commencé, en 826, puis en 829 ou 830, l'évangélisation des Danois et des Suédois ? Après ces deux peuples et après les Allemands, les Français et les Belges ont le plus de raison d'honorer ce grand homme. Il est né dans la partie nord-ouest de l'empire de Charlemagne, d'aucuns précisent même, non sans fondement, que ce fut en Picardie ou en Flandre. Il a été moine de Corbie, localité voisine d'Amiens. Il a établi une école apostolique, la plus ancienne école apostolique de la Belgique, à Thourout, en Flandre, pour l'évangélisation des régions nordiques. Il a eu pour successeur comme évêque et comme légat du Saint-Siège, il a eu aussi pour biographe, un autre saint, Rimbert, originaire de la Flandre. Ignorerons-nous plus longtemps un homme qui

nous touche de si près, et qui semble bien être l'une des plus admirables et des plus séduisantes figures de missionnaire ?

Ce livre que nous lui consacrons a la prétention d'être exact. Mais il ne veut pas se perdre dans d'érudites discussions ni étaler de longues listes d'ouvrages cousultés. Les notes bibliographiques seront renvoyées à la fin du volume.

Nous ne pouvons omettre de dresser ici une autre liste.

Bien des personnes nous ont aidé dans la composition de cet ouvrage.

Au cours d'un récent séjour dans les pays scandinaves, nous avons été fort aimablement reçu à Upsala, par le Dr N. Söderblom, archevêque de cette ville. M. S. Lindqvist, professeur d'archéologie à l'université, nous a fourni maint renseignement précieux et a même eu l'obligeance de revoir certaines pages de ce livre. A Stockholm, le Riksantikvarie, M. Sigurd Curman, l'attaché au Musée national, M. Rune Norberg, ainsi que les abbés Meyer et Brunner, ne nous ont ménagé ni leur temps, ni leur dévouement. Nous n'oublierons jamais la journée si profitable que nous passâmes à Oslo en compagnie de M. Haakon Vigander, le secrétaire du récent Congrès international d'histoire, pas plus que l'hospitalité reçue en cette ville chez les RR. PP. Dominicains. A Copenhague, nos recherches furent guidées par M. C. Neergaard, le distingué inspecteur du Musée national, qui a bien voulu aussi nous écrire de longues lettres de renseignements, par les PP. Menzinger et Otto. Leurs Excellences le ministre de Suède à Bruxelles, M. de Dardel, de Belgique à Stockholm, le Baron de Villenfagne de Sorinnes, de Belgique à Copenhague et à Oslo, M. Robyns de Schneidauer, nous ont aussi rendu divers services dont nous voulons leur témoigner ici notre reconnaissance. A différentes reprises, nous avons recouru à des savants allemands, en particulier à M. W. Levison, professeur à l'université de Bonn, dont il serait superflu de rappeler ici les nombreux titres scientifiques, puis à M. von Schubert, de Heidelberg, et à M. Rothmann, de Kiel. En France et en Belgique, nous aimons à citer parmi les savants

à qui nous devons le plus de gratitude, M. G. Goyau, de l'Académie française, M. Ganshof, professeur à l'université de Gand, les RR. PP. Delehaye et Coens, bollandistes. Enfin une Suédoise fixée en Belgique, la R. Mère Lindskog, religieuse du Sacré-Cœur, consacra de longues heures à nous traduire des textes scandinaves. Grâce à ces concours, il nous a été possible de replacer l'apostolat de saint Anschaire dans son cadre historique.

Louvain, en la fête de Sainte Brigitte de Suède,
8 octobre 1929.

INTRODUCTION

Presque tout ce que nous écrirons ici sur la vie et la personnalité de saint Anschaire se trouve dans une *Vita Anscharii* composée par un contemporain. Nous ne pouvons nous dispenser de présenter dès maintenant au lecteur notre source principale d'information.

Sur l'intérêt et la valeur historique de cette œuvre l'accord des savants est unanime. « Elle gardera toujours une place parmi les monuments les plus remarquables de la Germanie », disait Dahlmann (1). « Elle est sans aucun doute une des sources les plus importantes du moyen âge », déclarait Wattenbach (2).

Le nom de l'auteur n'est cité nulle part dans son récit. Celui-ci resterait anonyme pour nous, n'étaient les renseignements que nous fournit une *Vita Rimberti*, également contemporaine. « Le livre des Gestes du dit pontife, y lisons-nous, a été composé par Rimbert » (3).

Un jour, Anschaire, alors archevêque de Hambourg, vint visiter l'école apostolique qu'il avait fondée à Thourout en Flandre. Il y distingua un enfant grave et pieux, tranchant par là sur ses petits condisciples. Bien qu'il ne dût faire en cet endroit qu'un bref séjour, le prélat put mander les parents de Rimbert et, après avoir obtenu leur consentement, lui conférer la tonsure et l'habit ecclésiastique (4).

Rimbert, presque certainement un fils de la Flandre, deviendra « le plus intime collaborateur » d'Anschaire, « son plus fidèle disciple » (5). Il lui succédera sur le siège de Hambourg-Brême.

A vrai dire, la *Vita Rimberti* nous apprend que Rimbert

n'a pas écrit tout seul la biographie du saint. « Le Livre des Gestes... a été composé par Rimbert et par un autre des disciples d'Anschaire » (6).

On a beaucoup discuté sur l'exactitude de cette affirmation, sur le personnage qui se cache sous la formule vague du biographe et sur son rôle précis dans la composition de la *Vita Anscharii*. Disons simplement qu'il n'existe aucune raison de mettre en doute le renseignement de la *Vita Rimberti*, qu'on perdrait son temps et sa peine à vouloir découvrir à qui elle fait allusion en ce passage, enfin que la collaboration des deux auteurs n'a nui en rien à la parfaite unité de l'œuvre.

Comme pour compliquer encore le problème de leur part respective dans la composition, Rimbert et son aide laissent la parole, dans la préface, à la communauté des prêtres et des moines de Hambourg-Brême, à laquelle ils appartiennent et qui s'intitulent les « fils et disciples du très révérend Père Anschaire ». Ceux-ci s'adressent aux moines de Corbie ; bien plus, au cours de l'ouvrage, on voit reprendre parfois entre ces deux groupes une conversation qui contribue beaucoup à animer le récit. Ainsi, sauf dans quelques cas, et notamment lorsqu'il est fait appel au souvenir d'un moine appelé Witmar (7), le témoignage se présente à nous sous une forme collective et son intérêt en est naturellement accrû. Rimbert s'est d'ailleurs entouré d'autres sources de renseignements auxquelles il emprunte parfois de longs passages ; ainsi le livre des visions d'Anschaire, un recueil de prières également dû à la plume du saint, divers documents diplomatiques relatifs surtout aux évêchés de Hambourg-Brême.

De cette riche documentation Rimbert a su faire bon usage. Il nous raconte, parfois d'une manière détaillée, les principaux événements de la vie du saint archevêque. Il nous trace ensuite son portrait moral. En ces pages si remplies, l'histoire du saint ne revit pas seule, mais celle, encore si ténébreuse, de la Suède, du Danemark, du Schleswig-Holstein, au IX^e^ siècle. Que de tableaux exquis de la vie du cloître, que de scènes peignant au vif le

paganisme superstitieux de la Scandinavie ! On a fait remarquer avec raison que les données chronologiques précises manquent presque complètement et qu'elles sont remplacées par des formules vagues : *quodam tempore, dum haec agerentur, post haec,* etc., si multipliées dans les biographies médiévales. En outre, des événements qui nous intéressent sont passés sous silence ; car Rimbert n'écrit pas pour nous, mais pour un petit cercle de prêtres et de moines, tout proches d'Anschaire par le temps et par l'affection respectueuse qu'ils gardaient à leur saint père. Enfin, le cadre politique fait trop souvent défaut dans ces pages. Il nous est heureusement fourni par d'autres sources, surtout par les annales carolingiennes.

« De sa bouche pure, a écrit de Rimbert M. Haupt, ne sort aucune falsification, aucun mensonge » (8). Remarquable par sa sincérité, cet auteur l'est encore par son exactitude. Il peut exagérer les résultats des efforts apostoliques de son héros. Mais, parmi les erreurs qu'on met à son compte, une seule est certaine : il donne le titre d'archichapelain à Drogon de Metz trois années avant que ce personnage l'ait porté effectivement. Ce sont là des minuties, remarque avec raison à la fin du catalogue des inexactitudes reprochées au biographe, un des historiens qui ont le mieux mérité d'Anschaire, M. Levison (9).

La *Vita Anscharii* fut composée au plus tard onze années après la mort du saint, mais sans doute beaucoup plus tôt, alors que le clergé de l'Église de Hambourg-Brême se trouvait encore sous le coup de la douloureuse séparation (10). Aussi dans ces pages, si sobres pourtant et si simples, transparaissent à chaque ligne l'amour, l'admiration et la reconnaissance de Rimbert pour le « très saint père » (11).

On ne peut donc contester la valeur historique de la *Vita Anscharii.* On reconnaît d'ordinaire aussi sa valeur littéraire (12). Elle n'a pas sans doute la pureté de forme classique ; elle pèche par un manque de sobriété dans l'expression qui rend malaisée sa traduction en une langue moderne. Mais son latin n'est pas dépourvu d'une certaine élégance. Elle nous rappelle bien des passages de la Vulgate,

de la règle de saint Benoît, des Homélies et des Dialogues de saint Grégoire, de la vie de saint Martin de Tours ; mais ces réminiscences ne dégénèrent point en démarquages d'œuvres plus anciennes, en imitations serviles, en étalages d'érudition, défauts qui rendent si déplaisants tant de morceaux de l'époque carolingienne. Elle est rédigée en un style clair. Elle dénote un certain art dans la manière de relier entre eux les chapitres, de couper le récit de quelques énumérations oratoires, de faire succéder le tour direct au tour indirect de la phrase, d'assonancer la fin des membres de certaines périodes.

Le caractère apologétique de notre principale source d'information ne doit-il pas nous mettre en garde contre elle ? Nous ne pouvons admettre avec M. Zoepf qu'elle ait été écrite afin de défendre le nouvel archevêché de Hambourg-Brême contre les prétentions de celui de Cologne (13). Mais elle poursuit certainement la glorification d'Anschaire, en qui elle veut faire admirer un grand saint en même temps qu'un vrai martyr (14). Nous tâcherons de ne pas l'oublier. Cependant le désir d'exalter son héros ne nuit pas à la sincérité du biographe ; il ne l'empêche pas de reconnaître le mérite de collaborateurs travaillant sur le même terrain ; il ne lui fait pas dissimuler les insuccès de l'œuvre missionnaire dans le nord ni cacher, par exemple, un refroidissement temporaire dans la ferveur religieuse d'Anschaire ; il ne le porte pas à attribuer au saint toutes sortes de miracles destinés à prouver que, suivant une expression consacrée, celui-ci « n'est inférieur par sa puissance surnaturelle à aucun autre serviteur de Dieu ». Mais on n'exigera naturellement pas d'un homme du IX^e^ siècle une critique telle qu'on doit l'exercer au XX^e^ ; on ne demandera pas de lui qu'il nous montre, en une tranche d'histoire carolingienne, une tranche de l'évolution de l'humanité ; on ne lui en voudra pas de ne pas s'être libéré complètement de ce type quelque peu conventionnel et mécanique sous lequel on se représentait alors la sainteté. Il est imposible que la biographie, même la plus parfaite, évoque devant nous dans toute sa complexité un personnage historique.

Celle-ci n'est pas parfaite, mais elle l'emporte sur la plupart des récits du même genre qui nous sont parvenus du haut moyen âge. Elle nous donne de saint Anschaire un portrait dans lequel certaines qualités sont, très probablement, généralisées et certains défauts passés sous silence. Mais ce portrait ne doit pas être fort éloigné de la réalité, puisqu'il a été tracé si peu de temps après la mort du saint, par ceux qui le connaissaient le mieux depuis qu'il était évêque, à l'usage de ceux qui l'avaient le mieux connu quand il était moine.

Croix de granit érigée en 1829 à Björkö, dans une île du lac Mälar (Suède) où saint Anschaire fonda la première communauté chrétienne de ce pays.

Bateau de Viking, du IXe siècle. Le bateau de Gokstad.
Découvert en 1880, dans le tumulus de Gokstad (Fjord de Christiania, Norvège), et conservé à Oslo.
(Reproduit avec l'autorisation de l'Universitetets Oldsaksamling. Oslo).

CHAPITRE PREMIER

Le baptême du roi Harald de Danemark (826)

Harald II, roi de Danemark, fut le premier souverain des pays scandinaves qui reçut le baptême. Il vint même le demander à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire. C'était en juin 826. Anschaire, dont nous entreprenons d'écrire la biographie, comptait alors vingt-cinq ans.

On nous saura gré de rappeler les circonstances historiques qui précédèrent cette conversion remarquable. Notons toutefois qu'il est aussi impossible de déterminer leur influence réelle sur le baptême de ce prince que de retracer avec quelque précision sa physionomie.

Les Danois semblent avoir entretenu longtemps avec les Francs de bons rapports, des rapports surtout de nature commerciale. A partir des dernières années du VIII^e^ siècle, les hostilités ne cesseront pour ainsi dire plus entre eux. Pendant tout le IX^e^ siècle, les expéditions danoises menaceront l'empire par les côtes, de la Frise à l'Aquitaine. L'étroite frontière terrestre qui sépare le royaume franc du royaume danois sera le théâtre de multiples rencontres.

Ainsi lorsque les mesures énergiques et barbares de Charlemagne eurent soumis la contrée la plus septentrionale de la Saxe, la Nordalbingie, située sur la rive droite des bouches de l'Elbe et correspondant pour la plus grande partie au Holstein, le grand monarque se trouva aux prises, de 808 à 810, avec le roi de Danemark, Godfried. Celui-ci fit fermer la frontière danoise, en prolongeant la ligne de défense naturelle de la Schlei par un rempart, l'origine du fameux *Danevirke* (1). L'empereur, de son côté, établit un fort à *Itzehoë* (Esesfelth), sur la Stoer, au nord de l'Elbe. Il entendait, d'ailleurs, demeurer sur la défensive et éviter tout ce qui pourrait paraître une provocation à Godfried.

Celui-ci mourut en 810. Son neveu, Hemming, ne régna

que deux ans. Alors éclata entre deux familles princières du Danemark une longue lutte pour la succession royale. Siegfried, neveu de Godfried, et Anulo, neveu de Harald Ier, se disputent le trône. Le parti d'Anulo vainqueur confie le pouvoir aux deux frères de ce dernier prince, Harald II et Regnifried. Une conjuration de nobles Danois, unis aux fils de Godfried, force les nouveaux souverains à s'exiler. Regnifried périt dans une expédition destinée à faire valoir ses droits. Harald II s'en fut demander le secours du successeur de Charlemagne (814).

Pour Louis, il eût été sage d'imiter dans sa politique danoise l'attitude réservée de son père. Mais on le vit prendre aussitôt et ouvertement le parti de Harald II, dont il accepta l'hommage. A diverses reprises, ses desseins furent bien près de triompher. En 819, son protégé rentrait en Danemark et y partageait l'autorité avec deux des fils de Godfried. L'entente ne fut pas longue entre eux, car l'année 823 voyait Harald revenir en solliciteur à la cour impériale. Deux ans après, et sur leur initiative, les fils de Godfried signaient la paix avec Louis. Leurs ambassadeurs s'étant présentés de nouveau au palais impérial, en 826, l'infortuné Harald ne tarda pas à reparaître à la cour (2). Le biographe de saint Anschaire nous affirme que Louis le Pieux n'avait pas assisté en simple spectateur à l'évolution religieuse du roi. Il ne s'était pas fait faute de l'exhorter « tant par lui-même que par d'autres, à adhérer au christianisme, car il existerait de la sorte entre eux une plus grande familiarité et le peuple chrétien (des Francs) montrerait une volonté plus prompte à se porter au secours du prince détrôné » (3). La récente expédition en Danemark d'un prédécesseur d'Anschaire dans l'apostolat du Nord, Ebo de Reims, pourrait aussi avoir contribué à la conversion de Harald.

Le premier baptême que l'histoire enregistre d'un roi de ces régions fabuleuses, c'était là un événement capable de frapper fortement les imaginations. Sans doute les Francs ne connaissaient point encore en 826, comme ils devaient les connaître après 834, ces terribles guerriers, insatiables de rapines et de sang, d'un courage inouï, habiles à sur-

prendre l'adversaire, aussi rapides dans l'attaque que dans la fuite, dont les armées ou les bandes, rajeunies sans cesse par des contingents nouveaux venus de la patrie, tiendraient en échec tant de rois et d'empereurs. Mais avant 826, les hommes du nord étaient déjà redoutés des Francs, car ils infestaient la mer et ils avaient fait plus d'une apparition en Flandre et jusqu'aux bouches de la Seine et de la Loire.

Malgré son retentissement, le baptême de Harald, mentionné par plusieurs chroniqueurs du IX^e^ siècle et par les biographes de Louis le Pieux, n'a fait l'objet que d'une seule relation détaillée. Elle nous vient d'un courtisan disgracié, Ermoldus Nigellus, qui a laissé dans le quatrième livre de son poème en l'honneur du souverain un récit des festivités religieuses et profanes qui se déroulèrent à cette occasion. Ce sont des chants tout farcis de basses flatteries. Le pieux discours mis sur les lèvres du royal catéchumène et bien des détails de la description du palais impérial et des réjouissances auxquelles se livrèrent les deux monarques paraissent n'être que des inventions ou des emprunts, trop fréquents et trop serviles, aux classiques aimés de la renaissance carolingienne, à Virgile et à Ovide surtout.

C'est à son imagination sans doute qu'il doit ce chiffre élevé de cent navires dont il nous décrit l'arrivée par le Rhin (4). Des annales contemporaines parlent cependant d'une grande multitude de Danois et fixent à plus de quatre cents personnes le nombre de ceux qui furent alors régénérés par le baptême (5).

Louis le Pieux résidait, en juin 826, dans son séjour préféré, le fameux palais d'Ingelheim, situé sur la rive gauche du Rhin, à mi-route à peu près entre Mayence et Bingen, et dont la construction avait été commencée par Charlemagne.

Du haut de son palais, l'empereur voit entrer dans le port la flotte du Viking. Elle se composait de navires semblables à ceux qui ont été retrouvés en Norvège, dans le fjord de Christiania, et plus spécialement, semble-t-il, à celui de Gokstad. Le bateau de Gokstad avait servi de sépulture et fut retrouvé en 1880 dans un tumulus, où il avait sans doute été placé vers 870. Il mesure 20,10 m. à la quille

et 30,80 m. d'une étrave à l'autre, tandis que sa plus grande largeur n'est que de 5,10 m. et son tirant d'eau de 1,10 m. Il était destiné à affronter la haute mer et non point seulement, comme par exemple le bateau d'Oseberg, les eaux plus calmes d'un fjord. Il était aussi bâti en vue des courses rapides. La poupe et la proue sont fort endommagées. On croit que les étraves s'élevaient verticalement, mais sans tête de dragon à la proue, comme c'était souvent le cas pour les barques de Normands. La coque, en bois de chêne, est faite de planches imbriquées. Sa partie supérieure pouvait être ornée d'une ceinture de boucliers ronds, alternativement noirs et jaunes, et se recouvrant à moitié l'un l'autre. Trente-deux ouvertures pour les rames percent les flancs de la carcasse, à la troisième planche en commençant par le haut. Le gouvernail se trouve fixé un peu à droite de la poupe ; il ressemble à un simple aviron et est retenu au navire par une corde. Au milieu du bateau pouvait se hisser un mât auquel s'attachait une voile rectangulaire. On n'a plus les sièges des rameurs. Ils étaient sans doute établis de façon à ménager un passage au milieu du navire, d'une extrémité à l'autre. Une embarcation de ce genre portait une quarantaine d'hommes (6).

Descendus de leurs bateaux aux courbes gracieuses, les hôtes illustres, Harald, sa femme, un de leurs fils ont franchi sur des chevaux couverts de caparaçons étincelants que leur a envoyés l'empereur, la distance entre le port et la *villa*. Ils ont été reçus à l'entrée du palais. Remis de leurs fatigues, ils pourront à loisir admirer les splendeurs de la résidence impériale.

Une reconstitution tentée à la suite de fouilles entreprises de 1908 à 1914 nous livre la disposition extérieure des bâtiments d'Ingelheim. On y remarque surtout, à gauche, une grande salle de réunion, ressemblant fort à une église, et terminée par une abside, et, de l'autre côté d'une cour à portiques, la chapelle. Ce sont les seules pièces d'ailleurs dont il reste quelque chose du IX^e^ siècle, pour la première, une partie du mur, pour la seconde, des fondations ayant servi à l'église évangélique actuelle. Des colonnes du palais

ont été remployées dans le château de Heidelberg ou sont conservées dans les musées de Mayence et de Wiesbaden (7).

Ermoldus Nigellus ne parle de la construction elle-même que fort brièvement et en termes hyperboliques. Mais il se réserve pour une description très précise des grands cycles picturaux, malheureusement perdus, qui ornaient la grande salle de la chapelle. Dans celle-ci on admirait naturellement des scènes religieuses : à gauche, le Nouveau Testament : Adam et Ève au paradis terrestre, la tentation, la faute, la rencontre de nos premiers parents coupables avec Dieu, et quelques autres épisodes bibliques jusqu'à la construction du temple de Salomon. Le côté opposé représentait les « gestes du Christ », de l'Annonciation à l'Ascension. Mais « plus curieuse encore dut être la décoration de la grande salle du palais avec la suite de ses peintures historiques, inspirées en partie de l'ouvrage, alors populaire, de Paul Orose » (8). D'un côté, des faits empruntés à l'histoire ou à la légende de Ninus, de Cyrus, de Phalaris, de Romulus et de Rémus, d'Annibal, d'Alexandre. De l'autre, des scènes tirées de la vie de Constantin, Théodose, Charles Martel, Pepin le Bref et Charlemagne.

Cependant le jour de la cérémonie est arrivé. Elle dut avoir lieu le dimanche 24 juin, en la fête de Saint Jean-Baptiste, une des solennités que, dans l'ancienne Église franque, on réservait, comme Pâques et la Noël, à la collation publique du baptême. Le cortège se rendit d'Ingelheim à Mayence, en l'église Saint-Alban, édifice consacré le 1r décembre 805 et qui gardait les restes mortels de Fastrade, une des femmes de Charlemagne. L'empereur voulut être le parrain du roi et le revêtir des habits blancs, suivant l'ancienne coutume de l'Église ; l'impératrice Judith fit de même pour la reine, et Lothaire, le fils aîné de l'empereur, pour le fils du roi danois.

Rentrés au palais, les néophytes furent gratifiés de cadeaux en rapport avec leur rang. Harald reçut, nous dit Ermoldus, une tunique de pourpre rouge ornée de pierres précieuses et bordée d'or, la propre épée de l'empereur, des bracelets d'or, des bandelettes également relevées de

pierreries pour les jambes, des brodequins d'or, un diadème étincelant, des gantelets blancs, enfin un manteau ou saie, lui aussi parsemé d'or, que les Francs jetaient sur les épaules et fermaient au moyen d'une agrafe. Si telle fut la part du roi, quelle ne dut pas être la magnificence des parures offertes à la reine !

Saint-Alban de Mayence n'avait vu se dérouler que la cérémonie du baptême. Dans le chapelle d'Ingelheim fut célébrée la grand'messe dominicale. La cloche résonne. A l'église, l'irlandais Clément prend la tête du groupe des prêtres. Theuto dispose les chantres. Adalwit, la férule en main, ménage un chemin pour la procession qui va venir du palais. Voici d'abord le petit prince Charles, âgé de trois ans (9) ; puis, l'empereur avec, à sa droite, Hilduin, l'archi-chapelain, et, à sa gauche, Helisachar ; Gerung, qui porte en main le bâton du portier en chef et une couronne d'or sur la tête ; Lothaire, accompagné de Harald dans sa longue tunique baptismale ; Judith, conduite par le comte Matfrid d'Orléans et Hugues de Tours ; la reine de Danemark ; le chancelier Fridugise avec ses acolytes ; enfin la suite de Harald.

Pendant que s'accomplissent les fonctions liturgiques, Pierre, le chef des panetiers, Gunzo, celui des cuisiniers, Othon, celui des échansons, achèvent les préparatifs du dîner. Les plats sont en marbre, les coupes sont en or.

Les solennités se clôturèrent le lendemain par une grande partie de chasse, dans une île du Rhin, Mariannenau, recouverte d'une sombre forêt. C'était là qu'en juin 840, l'empereur devait se faire transporter pour y mourir. Le soir, on étala devant les souverains les trophées de la chasse : des milliers de bois de cerfs, des têtes et des peaux d'ours, des sangliers aux longues soies, des chevreuils, des daims, une biche en particulier qui constituait le butin du petit Charles.

Après ces fêtes, Harald resta encore quelque temps à Ingelheim. En ces jours, l'empereur, soucieux de la persévérance de son filleul et de la conversion du peuple danois, leur chercha un « maître de doctrine salutaire ».

L'abbé de Corbie, Wala, lui proposa un de ces moines, le jeune Anschaire.

CHAPITRE II

L'Oblat de Corbie (801-822)

Celui que l'on appelle souvent l'apôtre du Nord naquit en l'année 801 (1). Nous ignorons la date précise. Nous ne savons pas plus où Saint Anschaire vit le jour. Ce fut, d'après certains, en Picardie ; car encore enfant, nous le voyons confié par son père, au monastère de Corbie, dans le *pagus* d'Amiens. D'autres croient pouvoir chercher son berceau encore plus au Nord et leur conjecture est rendue plausible par les faits suivants. Envoyé lorsqu'il comptait vingt ans accomplis dans la filiale de Corbie à Corvey sur le Weser, Anschaire y fut bientôt choisi comme prédicateur pour le peuple. Le peuple dans ces régions récemment annexées de la Saxe n'était capable de comprendre que le saxon et le jeune apôtre dut lui prêcher en cette langue. Or des Saxons ont colonisé le Boulonnais et, semble-t-il, aussi la Flandre maritime, à partir du VII^e^ siècle. Anschaire appartiendrait à une de ces familles saxonnes émigrées sur les côtes de la mer du Nord. On fait aussi valoir qu'un nouvel afflux de Saxons se répandit dans la Flandre maritime en 804, quand Charlemagne transféra en Francie toute la population de la Nordalbingie et de la région voisine de Wihmode. Mais cette dernière affirmation repose sur une base instable car les historiens renoncent à préciser les contrées que ces Saxons-là furent appelés à coloniser (2).

L'enfant reçut au baptême un nom d'origine germanique. Dans une courte missive envoyée peu de temps avant sa mort aux évêques du royaume de Louis le Germanique, le saint s'appellera lui-même *Ansgarius*. La forme primitive de ce nom qui se rencontre à partir du VIII^e^ siècle, est *Ansigar*, c'est-à-dire le *javelot de Dieu*. Les langues scandinaves possèdent des formes équivalentes. C'est en Islande

et en Norvège, *A'sgeir, Aasgeirr, - geir.* La plus ancienne forme danoise est *Esger*, la suédoise *Asger* et l'anglo-saxonne *Osgar* (3).

Rimbert ne consacre pas une seule ligne aux détails qui viennent de nous arrêter. L'ancienne *Vita* débute par cette affirmation longuement développée ensuite que la croissance en âge de l'enfant marcha de pair avec ses progrès en vertu. Des omissions semblables s'expliquent d'ordinaire par le manque de souci historique qui caractérise les auteurs du moyen âge. On rappellera ici que la biographie d'Anschaire fut composée pour des moines au milieu desquels l'apôtre avait vécu de longues années ; il était inutile de leur répéter des choses que sans doute ils savaient.

Le premier souvenir qu'Anschaire avait gardé de son enfance remontait environ à sa cinquième année. Il perdit alors sa mère, une femme très pieuse. A quelque temps de là, son père, ainsi que nous le notions plus haut, le plaçait au monastère de Corbie afin d'y commencer son instruction. Fut-il dès lors un *oblatus ?* Nous ne le savons pas. Mais cette tradition par son père eut certainement lieu, soit alors, soit plus tard, car Rimbert s'adressant aux moines de Corbie leur rappelle qu'Anschaire « apud vos oblatus sit » (4). Un capitulaire de 804 avait maintenu le droit des parents à l'oblature de leurs enfants. Un autre de 805 avait défendu de donner le voile à une petite fille avant qu'elle fût en âge de choisir elle-même son état de vie. Plus tard, celui de 817 stipulera que, pour être valable, l'oblature devait être confirmée par l'enfant lui-même, à l'âge de sa pleine raison. On commençait alors à critiquer cette antique coutume qui s'explique par certains faits de l'ancien et du nouveau Testament et par l'histoire du droit, surtout du droit romain. Raban Maur devra écrire un traité spécial pour la défendre, pour défendre aussi la règle de saint Benoît où elle se trouve consacrée (ch. 59), sans aucune restriction en faveur de la liberté de l'oblat (5).

L'enfant avait donc échangé la maison familiale où l'enveloppaient de chaudes affections, le foyer intime où l'on vivait tout près l'un de l'autre, contre l'abbaye aux longs

cloîtres froids où se promenaient silencieusement des hommes graves aux robes noires, où les chants de sa mère qui le berçaient jadis se trouvaient remplacés par les mélancoliques psalmodies de l'office. Mais, à Corbie, il y avait les enfants de l'école dépendant du monastère et le petit eut vite fait de s'associer à leurs jeux. Pour l'étude malheureusement son ardeur était bien plus tempérée.

Or, une nuit, il se vit transporté en songe dans un endroit boueux et glissant. Vainement s'efforçait-il de se tirer de là. Tout près cependant, passait une route fort agréable sur laquelle cheminait une dame très belle et richement parée, suivie d'autres personnes en robe blanche, parmi lesquelles l'enfant crut reconnaître sa mère. Que ne pouvait-il se jeter dans ces bras qui l'avaient si amoureusement étreint aux premières heures de sa vie ! Mais il se sentait comme cloué sur place. Alors la noble dame, la Sainte Vierge, pensait-il, lui parla en ces termes : « Mon fils, veux-tu être réuni à ta mère ?» — «Je le désire vivement», répondit-il. Et elle : « Si tu souhaites participer à notre compagnie, fuis la vanité, renonce aux jeux de l'enfance, conserve-toi dans la gravité.» « Et dès lors, nous apprend le biographe, Anschaire commença une vie plus sérieuse, plus appliquée, plus pieuse, si bien que ses condisciples furent fort surpris de ce rapide changement » (6).

Pour la première fois nous rencontrons ici une vision d'Anschaire. Le saint en aura bien d'autres. Il les mettra même par écrit mais ne voudra les communiquer de son vivant qu'à un seul de ses intimes, sans doute à Rimbert lui-même (7). Après sa mort, elles seront largement utilisées par son biographe qui tantôt les résumera, tantôt en transcrira intégralement de longs passages.

Quelle que soit leur valeur objective, ces visions ont joué dans la vie du saint un rôle considérable et nous aurons à y insister plus tard. Elles nous aident à le mieux connaître. Celle que nous venons de raconter ne manifeste-t-elle pas une sensibilité, un souci de perfectionnement, une précocité remarquable chez un enfant de cinq ans ? Les passer sous

silence ce serait s'exposer à ne présenter au lecteur qu'un personnage contrefait.

Avant sa treizième année déjà, Anschaire avait reçu la tonsure monastique et il s'était mis à suivre les exercices de la communauté. A en croire son biographe, un certain relâchement se glissa vite dans son âme. Il en était là quand on apprit à Corbie la mort de Charlemagne, arrivée le 28 janvier 814. Ainsi le puissant et glorieux empereur, le roi qui avait tenu le sceptre avec tant de prudence, gisait maintenant dans le tombeau ! Une telle pensée remplit Anschaire de « terreur » et d' « horreur ». Des historiens n'ont pu expliquer cette émotion qu'en faisant du père du jeune moine un familier de Charlemagne (8) ; mais cette affirmation est totalement gratuite. Anschaire rentra en lui-même, se ressouvint de l'apparition nocturne de sa mère, s'appliqua à la componction, à la prière, à la pénitence. Alors se produisit une nouvelle vision ; de toutes, elle devait exercer sur lui la plus profonde influence. Il ne faut donc pas s'étonner de la place considérable que Rimbert lui a donnée dans la *Vita*.

C'était la nuit après la Pentecôte. Anschaire se crut arrivé à l'heure de sa mort. Après une invocation à saint Jean-Baptiste et à saint Pierre, son âme se détacha de son corps et elle lui parut prendre aussi une forme corporelle, mais d'une grande beauté et incapable de corruption. Les deux saints auxquels il s'était recommandé à son dernier moment se présentèrent à lui. Il gardera toujours leur portrait gravé dans sa mémoire et pourra même décrire la couleur de leurs vêtements. Au milieu d'une clarté immense et toute pure, qui remplissait le monde, le chef des apôtres et le précurseur du Christ conduisirent son âme jusqu'au purgatoire où ils l'abandonnèrent.

En ce lieu de ténèbres épaisses, d'oppressions et de suffocations cruelles, l'enfant perdit la mémoire des choses terrestres. Il ne parvenait pas à se figurer qu'il pût exister une peine aussi effroyable. Trois jours, lui sembla-t-il, se passèrent là. Ils lui firent l'effet de mille années.

Enfin sonna pour lui l'heure de la délivrance. Les deux

saints se présentèrent de nouveau et reprirent leur rôle de guides. Cette fois, c'était vers le Paradis qu'ils se dirigeaient. De longues rangées de bienheureux tournées vers l'Orient, dans les attitudes variées de l'adoration ; vingt-quatre vieillards sur leurs sièges, chantant à Dieu un ineffable cantique de louanges, mais que le visionnaire ne parvint pas à se rappeler à son réveil : tels furent les premiers spectacles qui charmèrent ses yeux. Le reste vaut d'être transcrit à la lettre : « A l'Orient, il y avait une splendeur admirable, une lumière d'un éclat inimitable et sans limite ; elle était teintée des couleurs les plus riantes. Les ordres des saints, qui remplissaient cet endroit, recevaient d'elle la plénitude de leur joie. De cette splendeur les dimensions étaient telles que je ne pouvais en découvrir ni le commencement ni la fin. Lorsque je regardais tout autour, près ou loin de moi, je ne pouvais distinguer ce qu'il y avait à l'intérieur de cette immense lumière ; je n'en voyais que les contours extérieurs. Je croyais pourtant que là se trouvait celui dont Pierre a dit : « C'est en Lui que les anges désirent plonger leurs regards. » Car de Lui procédait une immense clarté, dont étaient irradiées toute la longueur et la largeur des rangées de saints. Il était de quelque manière en tous et tous étaient en Lui. Il entourait toutes choses. Il régissait tous ses saints en les comblant de joie. Il les protégeait d'en haut et les soutenait d'en bas. Là ne luisaient ni le soleil, ni la lune et l'on n'y voyait ni ciel, ni terre. La lumière était telle que, loin d'éblouir les yeux, elle leur était très agréable et faisait pénétrer jusque dans les âmes une suavité qui rassasiait. Et quand j'ai dit que les vieillards étaient assis, j'ai voulu dire qu'ils étaient pour ainsi dire assis en Lui. Car dans cet endroit ne se trouve rien de corporel, quoique tout imite le corps. Tout est ineffable. Autour des sièges était tendue, tel un arc-en-ciel, la splendeur émanant de Lui. »

Amené par ses guides devant cette immensité lumineuse au milieu de laquelle il devinait Dieu, Anschaire s'agenouilla. Il entendit alors une voix très douce, dont la sonorité cependant lui parut remplir le monde. « Va, lui disait la voix,

et tu reviendras à moi avec la couronne du martyre.» Le chœur des saints s'était tu, tous adoraient, la face baissée.

« Ensuite, continue Anschaire, je n'ai plus vu la forme d'où était sortie cette voix. Après avoir cessé de l'entendre, je suis devenu triste, parce qu'il me fallait retourner dans le monde. Mais je sortis de là avec mes guides, assuré d'y pouvoir revenir un jour. En me reconduisant, ils ne rompirent pas plus le silence qu'ils ne l'avaient fait en m'amenant. Mais ils ne cessaient de me regarder avec une pieuse affection, semblable à celle d'une mère qui contemple son fils unique » (9).

Une mère qui contemple son fils unique ! La seconde vision lui rappelait la première. Mais il devait garder un souvenir beaucoup plus ému de la seconde que de la première ; elle lui paraîtra toujours « la douceur des douceurs ». Il y a plus. « En cette nuit, écrit Dehio, s'est décidée la vie d'Anschaire. Par les années c'était encore un jeune homme ; par l'esprit et par la volonté, c'était déjà un homme mûr » (10). Il sortit de cette vision céleste non seulement avec plus de ferveur mais avec la conviction qu'à travers des voies qu'il ne connaissait pas encore, Dieu le conduirait jusqu'à la palme du martyre.

La mort de Charlemagne eut pour Corbie des conséquences qui durent, elles aussi, agir profondément sur l'âme sensible d'Anschaire. Mais nous ne pourrons les comprendre qu'après avoir jeté un coup d'œil sur l'histoire de cette illustre abbaye où le saint passa quinze années de sa vie, à laquelle il dut à la fois la formation littéraire, dont nous le verrons bientôt répandre le bienfait autour de lui, et surtout les principes spirituels qui dirigèrent son action apostolique.

L'abbaye de Corbie avait été fondée à une date qu'on ne peut préciser entre le 10 octobre ou le 16 novembre 657 et le 23 décembre 661, par la reine Bathilde, veuve de Clovis II, et par son jeune fils, Clotaire III. Elle fut bâtie au confluent de la Somme et de la Corbie, dont elle prit le nom, sur un domaine appartenant au fisc royal. L'acte de fondation lui accordait l'exemption. D'autres diplômes de Clotaire III,

de Childéric II, de Thierry III, de Clovis III, de Childebert III, de Dagobert III, de Chilpéric II, conservés dans leur texte ou connus tout au moins par des mentions, témoignent de la bienveillance des fils de Mérovée à son égard. D'autre part, à la demande de la reine Bathilde, un évêque d'Amiens, Berthefridus, lui accorda, le 6 septembre 664, le privilège de l'immunité. Enfin la même souveraine, voulant donner à l'abbaye nouvelle un chef formé d'après les disciplines de saint Colomban, alors très appréciées, recourut à l'abbé de Luxeuil, Waldebert. Aussi, comme dans plusieurs autres monastères francs, la règle du grand patriarche irlandais fut-elle d'abord observée à Corbie, concurrement avec celle de saint Benoît (11).

Au IX^e^ siècle, l'abbaye de la Somme était devenue l'une des plus importantes du royaume. Elle brilla alors de son plus vif éclat, par son activité scientifique, par son rôle dans les controverses théologiques, par sa participation à la grande politique, par ses initiatives en faveur de la propagation de la foi. L'abbé qui la marqua le plus fortement de son empreinte fut le fameux Adalhard I, ou l'ancien, sous le gouvernement duquel Anschaire devint moine.

D'après une tradition ancienne mais qui manque de base ferme, Adalhard était originaire de Huysse, près d'Audenarde. Il est certain toutefois que ce personnage en entrant à Corbie apporta au monastère son patrimoine, fait de propriétés sises près de Tournai et d'Audenarde, peut-être aussi entre Tongres et Saint-Trond, en Campine et près de Louvain (12).

Adalhard appartenait à la famille royale. Son père, Bernard, était en effet frère de Pepin le Bref, oncle par conséquent de Charlemagne. Sa mère était saxonne.

Le jeune homme fut élevé à la cour avec son frère, Wala, qui devait lui succéder comme abbé de Corbie. Il avait une vingtaine d'années quand Charlemagne répudia sa femme, fille du roi des Lombards, Didier. Adalhard prit courageusement la défense de la malheureuse et refusa ses hommages à la nouvelle souveraine, Hildegarde. La vie lui devenant

impossible à la cour, il entra à Corbie. De là, il passa bientôt au Mont-Cassin (13).

Mais Charlemagne semble ne pas avoir tenu rigueur à son cousin. Ce fut sans doute sur son désir qu'Adalhard, rappelé d'Italie, devint abbé de Corbie, vers 776 (14).

Il lui confia dans la suite diverses missions ; ainsi, en 809, il l'envoya, avec l'évêque Bernard de Worms, porter à Rome les décisions du synode d'Aix-la-Chapelle relativement à l'insertion du *Filioque* dans le symbole (15). Il le chargea de l'administration de l'ancien royaume lombard, une première fois, semble-t-il, pendant la minorité du roi Pepin (781-810), puis, après la mort de celui-ci et pendant la minorité de son successeur, Bernard (813-818). Adalhard put ainsi travailler, sous la haute direction de Charlemagne, à l'organisation de l'Église italienne, sur le modèle de l'Église franque (16).

Louis le Pieux, succédant à Charlemagne, commença par écarter tous les conseillers ordinaires de son père. Il paraît bien qu'Adalhard reçut à Corbie, avant même de s'être montré à la cour du nouveau roi, une sentence de déposition et d'exil. On lui assignait Noirmoutier comme résidence. Les autres membres de cette famille furent enveloppés dans la même disgrâce. Le comte Wala, frère d'Adalhard, se vit forcé de prendre l'habit monastique à Corbie. Il avait cependant prêté le serment d'hommage au nouveau souverain (17).

On voudrait savoir quelles furent les relations entre Adalhard et son jeune moine, Anschaire. Aucune source ne nous le dit. Dans la biographie boursouflée, sorte d'éloge funèbre, que Paschase Radbert a consacrée à son protecteur, l'abbé de Corbie (18), celui-ci apparaît doué au plus haut point de toutes les vertus, de sorte qu'il est assez difficile de se faire, à l'aide de cette pièce, une idée réelle du personnage. Ses œuvres, notamment son *De ordine Palatii,* sont perdues ; mais il reste de lui les Statuts qu'il composa en 822 pour Corbie et où il se révèle esprit pratique et soucieux du bon ordre (19). Ses lettres, que loue Paschase, n'ont pas davantage été conservées (20). Alcuin,

lié d'intimité avec lui, se plaint à plusieurs reprises de ses longs silences (21). Si l'on joint aux passages les moins imprécis de sa *Vita* ce que l'on sait par ailleurs, on se représentera Adalhard comme un homme loyal et réclamant de ses amis la fidélité, impartial, prudent et habile dans les affaires, de parole facile, rempli de charité pour les pauvres en faveur desquels il ouvrit un hôpital, mais aussi bon pour ses moines qui paraissent l'avoir beaucoup regretté, pieux enfin et capable de verser sans peine des larmes de componction. Paschase nous confie encore que ces yeux qui savaient pleurer savaient aussi être terribles. Il ajoute qu'en voyage ses compagnons de route n'auraient osé l'approcher de peur de troubler son recueillement (22). Bref, un très grand abbé et un personnage très remarquable, mais en présence duquel il est possible que le petit moine Anschaire se soit trouvé quelque peu intimidé.

Le départ du disgracié dut être à Corbie un gros événement. Louis le Pieux donna bientôt aux moines l'ordre de procéder à une nouvelle élection. Ils choisirent un autre Adalhard, le jeune, qui administra l'abbaye pendant l'exil du cousin de Charlemagne, c'est-à-dire de 814 à 821. Ce ne paraît pas avoir été un homme de premier plan. Fidèle cependant à la politique d'Adalhard l'ancien, il réalisa son projet d'établir un monastère en Saxe. Nous en parlerons plus loin.

Sous Adalhard le jeune, Anschaire se vit confier la charge d'écolâtre. Ses études ayant commencé de bonne heure, vers l'âge de six ans, il n'était pas étonnant qu'il devînt professeur très tôt aussi, vers l'âge de quinze. Il n'était d'ailleurs pas seul maître et le « révérend Père Witmar », dont nous avons déjà parlé et qui survécut à Anschaire, dirigeait avec lui l'école de Corbie. Ajoutons qu'il ne s'agissait que de l'école extérieure, accessible à des enfants venus du dehors, et non pas de l'école même des moines. Anschaire n'avait pas besoin de beaucoup de science pour les petits paysans de l'Amiénois (23).

L'enseignement à Corbie avait fait l'objet des sollicitudes spéciales d'Adalhard, fin lettré comme son frère Wala (24).

C'est aux écoles de Corbie que Paschase Radbert, l'exégète et le théologien célèbre, dut sa formation littéraire. Ratramme est lui aussi signalé parmi les moines de Corbie, mais il paraît ne pas y avoir fait ses études (25). On sait la discussion qui mit aux prises ces deux savants au sujet de l'Eucharistie. Nous n'avons pas à nous y attarder puisqu'elle est postérieure à la période que nous étudions ici et qu'Anschaire n'y prit aucune part.

Rimbert fait allusion, à la fin de sa biographie, aux grands *codices* que l'on conservait à Hambourg et qui avaient été copiés de la propre main du premier archevêque de cette ville. Anschaire, ajoute-t-il, pria souvent des moines, soit de Corbie, soit de Corvey, de vouloir bien se charger pour lui de ce travail et ils ne s'y refusèrent pas (26). « Ces humbles travaux de copie, écrit M. Halphen, tiennent... une grande place dans la vie de l'homme d'études de ce temps : vu la rareté du livre, transcrire avec attention, et, si possible, avec élégance, l'œuvre dont on a pu, non sans peine, obtenir communication, est considéré comme une tâche sacrée, dont chacun aspire à se rendre digne » (27). Aux moments où le laissaient libre sa vie de prière et son enseignement, l'oblat de Corbie dut s'employer souvent à ce travail-là.

Nous n'avons pas conservé de catalogue de cette abbaye pour le IX^e^ siècle. Mais aucun monastère ne nous a légué une collection de manuscrits anciens comparable à celle qui y fut formée dès les temps mérovingiens. Sans prétendre être complet, Dom Wilmart en cite douze du V^e^ au VIII^e^ s. qui se trouvent actuellement dans la seule Bibliothèque nationale de Paris. D'après sa supposition, les plus anciens auront été recueillis dans les environs de Corbie ou rapportés d'Italie, notamment par Adalhard et Wala, tous deux grands voyageurs. La bibliothèque monastique ne cessera de s'enrichir, du VIII^e^ au XIII^e^ siècles, grâce surtout aux travaux des religieux eux-mêmes (28).

Rimbert n'avait pas connu Anschaire au temps où celui-ci remplissait les fonctions d'écolâtre à Corbie. S'adressant à de plus anciens que lui, il juge inutile de les entretenir

Bateau de Viking, du IXe siècle. Le bateau d'Oseberg
dans l'état où il fut découvert, en 1903, dans le tumulus d'Oseberg (Fjord de Christiania).

Le bateau d'Oseberg après sa reconstitution.

Conservé à Bigdoy, près d'Oslo.

(Universitetets Oldsaksamling, Oslo).

des vertus dont le saint avait donné l'exemple sous leurs yeux, en particulier de sa frugalité et de sa dévotion. Il rappelle simplement que le jeune religieux paraissait même aux vieillards digne d'admiration et d'imitation (29). A propos de ses deux premières visions, nous avons pu constater déjà le souci qu'il avait de se perfectionner. Nous allons le retrouver encore dans la troisième.

Professeur, Anschaire avait pris l'habitude en se rendant à l'école Saint-Pierre ou en revenant dans le cloître, de s'arrêter quelques instants dans un oratoire consacré à saint Jean-Baptiste afin d'y faire une prière. Le précurseur du Christ devait être, surtout depuis la grande vision de 814, un de ses saints préférés. Une nuit, en 816, il se crut transporté dans cette chapelle. Le Sauveur s'y dévoila à ses yeux et lui demanda la confession de ses fautes. Anschaire s'exécuta et ne cacha aucun péché de sa vie. « Ne crains pas, dit alors le Christ, c'est moi qui abolis toutes tes iniquités. » Puis il disparut. Et le saint, après son réveil, se réjouit grandement de cette absolution plénière (30). Ces lignes ne confirment-elles pas l'impression que le souvenir de ses fautes passées torturait la conscience délicate du jeune religieux ?

Un événement tragique qui se produisit en ce temps, c'est-à-dire entre 814 et 822, resta toujours gravé dans sa mémoire et dans celle de ses confrères. Un enfant de l'école, nommé Fulbert, blessé par un de ses condisciples d'un coup de tablette de bois, rendit quelque temps après le dernier soupir. Le maître se désolait de ce que cet accident fût arrivé à un élève confié à sa surveillance et il s'accusait lui-même d'un manque de vigilance. Mais tandis que Fulbert rendait l'âme, une nouvelle vision montra au saint la petite victime portée par des anges dans une maison de pourpre et placée entre les rangs des martyrs. Un privilège si extraordinaire devait récompenser la résignation dont l'enfant avait fait preuve et les prières qu'il avait adressées à Dieu pour son camarade méchant ou maladroit. Quand, au lever des moines, Anschaire fut averti par Witmar du triste dénouement, il put répondre qu'il le connaissait déjà (31).

En octobre 821, après sept ans d'exil, Adalhard l'ancien fut autorisé à rentrer à Corbie et à reprendre l'administration de son monastère. En août 822, à Attigny, l'empereur faisait amende honorable de ses fautes, particulièrement de celles qu'il avait commises en disgraciant Adalhard et Wala (32).

Cette année 822 marquera également dans la vie d'Anschaire. Ce fut alors que le jeune écolâtre quitta Corbie pour la nouvelle colonie de Corvey en Saxe.

CHAPITRE III

L'appel de Dieu et de l'Empereur

Corbie possédait des propriétés en Saxe (1). Les abbés Adalhard et Wala étaient nés d'une mère saxonne et furent réputés pour leur éloquence en allemand (2). Charlemagne avait envoyé à Corbie un bon nombre d'otages et de captifs saxons, afin de les y faire instruire de la « loi sainte » et de la « discipline monastique » ; car en ce temps, nous dit un contemporain, « l'esprit religieux des moines de Corbie était véritablement digne de louange » (3). Il était donc naturel que Corbie prît une part active à la conversion de la Saxe.

Les populations de ce pays avaient dû, sous Charlemagne, choisir entre le baptême et la mort ; sous Louis le Pieux, les prédications des missionnaires, l'organisation des diocèses et l'établissement des monastères poursuivront le travail de leur christianisation par des moyens plus évangéliques et plus efficaces.

L'idée première de la fondation de Corvey, qui sera pour la Saxe ce que Fulda fut pour les Francs restés en Germanie et ce que Reichenau fut pour les Souabes, remonte peut-être jusqu'à Charlemagne. Adalhard s'en ouvrit à ses moines d'origine saxonne. Sa mission en Italie, pendant la minorité du roi Bernard, puis son exil à Noirmoutier l'empêchèrent de réaliser ce projet. Mais Adalhard le jeune qui prêtait volontiers l'oreille aux suggestions de Wala, devenu moine à Corbie, envoya, dès 817, une colonie de religieux dans un endroit appelé Hethi, en pleine forêt de Solling, au nord de Neuhaus. Elle y souffrit d'une extrême pénurie et de l'âpreté du climat. Aussi, dès qu'il fût rentré en grâce, Adalhard l'ancien s'empressa-t-il de chercher un autre emplacement. Il réussit à le trouver, la générosité de Louis le Pieux aidant.

Le 6 août 822, l'abbé de Corbie, accompagné de Wala et de quelques moines, venait prendre possession du nouveau territoire, qui fut béni, le 25 du même mois, par l'évêque de Paderborn. Enfin, le 26 septembre, les moines de Hethi quittaient définitivement leur forêt inhospitalière et se réunissaient aux religieux arrivés précédemment de Corbie. Le monastère naissant ne voulut point s'appeler autrement que son abbaye-mère ; mais Corbie devint Corvey dans les bouches saxonnes. Son emplacememt relevait de la *villa* de Hoexter, sur le Weser, entre deux affluents de celui-ci, l'Hemmer et la Nethe (4). Paschase Radbert nous en a décrit le site, dont il put apprécier par lui-même les charmes, car il fut des premiers moines envoyés dans l'abbaye nouvelle. Elle se trouve, nous explique-t-il, dans une vallée en forme de delta, bornée du côté du Nord et du Sud par des collines qui se réunissent à l'Ouest, et du côté de l'Est par le fleuve et sa ligne de montagnes (5). Les régions voisines avaient été foulées plus que toute autre par les armées de Charlemagne durant les guerres de Saxe. Heresburg, Lippspringe, Sindfeld, Paderborn, Luegde, Hoexter elle-même, tous ces endroits dont les noms reviennent fréquemment dans l'histoire de la lutte de trente années entre le grand empereur et les Saxons, n'étaient pas bien loin de la vallée triangulaire.

L'avenir matériel de Corvey fut vite assuré par les donations importantes des empereurs, des rois carolingiens et de nobles Saxons. Elle reçut dès 823 le privilège de l'exemption (6). Elle fera honneur pendant des siècles à son premier écolâtre, Anschaire, et c'est là que l'historien Widukind publiera après 962 ses *Res gestae saxonicae*. Jusqu'à la fin de la querelle des Investitures, on la trouvera au premier rang parmi les abbayes allemandes.

Adalhard, tout en restant abbé de Corbie, continua à diriger la jeune fondation saxonne dont la prospérité combla de joie ses derniers jours. Il fixa les yeux pour la régir après lui sur un jeune religieux de Corbie, lui aussi de souche princière, Warin. Le vieil abbé s'éteignit pieusement le

2 janvier 826. Warin lui succéda donc à Corvey, tandis que Wala devenait abbé de Corbie (7).

Anschaire fut, comme Paschase, parmi les premiers moines de Corbie envoyés en Saxe, en 822. Il est vrai qu'un catalogue des abbés et des moines de Corvey n'énumère que les noms de neuf frères qui vécurent dans la nouvelle abbaye sous le gouvernement d'Adalhard et que nous ne trouvons parmi eux ni Anschaire ni Paschase. Mais le témoignage de Rimbert est formel et ne peut être révoqué en doute (8).

Pressé d'arriver aux années les plus fécondes de la vie d'Anschaire, son biographe est fort laconique sur celles qu'il passa à Corvey. Il y avait été envoyé par Adalhard, nous dit-il, « afin de s'y acquitter de l'office d'enseigner ». On l'avait donc trouvé bon maître à Corbie. On fut encore plus satisfait de lui à Corvey, puisque, à cette fonction s'ajouta bientôt celle de prédicateur, de « docteur du peuple » (9). Il se mit à expliquer l'Évangile à ces hommes et à ces femmes qui avaient invoqué jadis l'idole Irmensul et chanté les exploits de Widukind.

La Providence ménageait ainsi à l'oblat de Corbie une étape entre les bords de la Somme, où il avait grandi, et ceux de la Schlei et du lac Maelar, où il allait bientôt exercer son activité apostolique. Il ne passerait pas sans transition des régions picardes, toutes pénétrées de christianisme, aux pays du Nord, encore inviolablement fidèles à leurs dieux.

Ce premier apprentissage de la vie apostolique ne fut pas de longue durée. Quelque temps après le baptême de Harald, sans doute en juillet 826 ou un peu plus tard, Anschaire était mandé à la cour impériale.

« Comme Louis le Pieux voulait renvoyer Harald dans son pays, nous raconte Rimbert,... il se mit à chercher avec soin un homme saint et dévot qui accompagnerait le souverain, demeurerait constamment auprès de lui et serait un maître de doctrine salutaire, pour Harald, d'abord, afin d'affermir sa foi, pour les siens, ensuite, afin de la leur faire embrasser. L'empereur traita cette affaire publiquement dans une assemblée qui réunissait aux conseillers impériaux

des évêques et d'autres serviteurs fidèles, et il les pria avec instance de lui indiquer un homme qui consentît à se charger de cette grande œuvre et qui en fût digne. Tous se récusèrent et déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne disposé à entreprendre une expédition si périlleuse, pour la cause du Christ. Or l'abbé du monastère, à cette époque, le vénérable Wala, répondit à l'empereur qu'il connaissait dans son abbaye un moine plein d'ardeur et de ferveur pour la religion et désireux de beaucoup souffrir pour le Christ » (10).

Wala, mêlé comme son frère aux grandes affaires politiques, jouissait en 826 de la faveur impériale. On sait qu'en 830 et 832 il prendra la tête de l'aristocratie révoltée contre Louis le Pieux et s'unira aux fils de son souverain. Il se réconciliera cependant encore une fois avec celui-ci et mourra, en 836, abbé de Bobbio (11).

C'est bien Wala qui paraît avoir mis en avant le nom d'Anschaire. Il devait connaître les aspirations apostoliques de cette pieuse âme. Notons que pour la périlleuse mission, l'abbé de Corbie — il l'était depuis le 26 avril 826 — ne va pas chercher dans son monastère propre, mais à Corvey. Il appelle cependant Anschaire *son* moine. C'est sans doute que le chef de l'abbaye-mère se considérait un peu aussi comme le chef de l'abbaye-fille, dont il avait d'ailleurs été le fondateur avec son frère Adalhard (12).

Arrivé au palais, Anschaire s'empressa de déclarer, à Wala, d'abord, puis à l'empereur, qu'il était prêt à partir. Mais l'abbé de Corbie ne se contenta pas de ces réponses. C'était au jeune moine lui-même, disait-il, à se décider en toute liberté ; il ne ferait, pour sa part, que donner son consentement au départ. Anschaire assuma donc toute la responsabilité de l'audacieuse entreprise. Il ne voulait rien épargner pour la mener à bonne fin.

La page que nous allons transcrire est une des plus curieuses de la biographie, en dépit des exagérations qu'on pourrait aisément y souligner : « Lorsque la nouvelle se répandit et qu'elle fut connue par les personnes qui fréquentaient la maison de l'abbé, plusieurs d'entre elles exprimèrent

leur étonnement de la résolution du jeune moine. Eh quoi ! abandonner ainsi sa patrie, ses proches et la douce affection des religieux en compagnie desquels il avait été élevé ! Partir pour des régions étrangères, vivre avec des inconnus, au milieu des barbares ! Beaucoup l'en blâmaient et l'assaillaient de leurs reproches. Quelques-uns s'employaient même à le faire revenir sur sa résolution. Mais lui demeurait inébranlable. Tandis que, chaque jour, l'abbé se rendait au palais, Anschaire demeurait à la maison ; il fuyait la société des hommes ; ayant fait choix d'un vignoble tout proche, il y restait seul et y vaquait à la prière et à la lecture. Or, dans la suite de l'abbé, se trouvait un frère de votre monastère (Corbie), à savoir Autbertus. Celui-ci remarqua bientôt les soucis, la tristesse d'Anschaire, et l'habitude qu'il avait prise de se retirer dans la solitude et de ne plus voir ni entendre personne. Il fut ému de compassion pour lui. Un jour, il se rendit donc au vignoble où se cachait son confrère en religion, et lui demanda si vraiment c'était son dessein d'entreprendre un si pénible voyage. Mais l'écolâtre de Corvey redoutant que cette question provînt moins d'un sentiment de compassion que d'une pensée d'astuce, répondit : « Que vous importe ? Ne troublez donc pas mon âme par de telles questions. » Autbertus protesta que cette mauvaise intention était bien éloignée de son esprit. Il désirait simplement savoir si Anschaire persévérait dans son projet. Anschaire le remercia de sa bienveillance et lui dit : « On m'a demandé si, pour le nom de Dieu, je consentirais à partir chez les nations barbares afin d'y prêcher l'Évangile du Christ. Je n'ai pas voulu repousser cette proposition. Bien plus, je désire de toutes mes forces que l'expédition apostolique se réalise. Personne ne pourra ébranler ma résolution. » Alors Autbertus reprit : « Eh bien ! moi, je ne permettrai jamais que tu partes seul. Pour l'amour de Dieu, je désire m'en aller avec toi. Charge-toi seulement d'obtenir l'autorisation du seigneur abbé. » Et aussitôt fut scellée entre ces deux âmes héroïques la touchante convention (13).

Anschaire et Autbertus affronteront donc ensemble les missions danoises. Et comme pour respecter leur sainte

association, Rimbert ne parlera plus de l'un sans parler de l'autre jusqu'au jour où son récit nous montrera Autbertus malade et forcé de rentrer à Corvey pour y mourir (14).

Anschaire cependant s'était rendu chez l'abbé de Corbie. Grande fut la surprise de Wala. Était-il possible que semblable projet eût été conçu par Autbertus, homme de noble naissance, jouissant de sa confiance spéciale et son second dans l'administration du monastère ? Aussi voulut-il le voir sans tarder et l'interrogea-t-il longuement. Il lui renouvela la question faite peu auparavant au moine Anschaire : Était-ce en toute liberté qu'il partait ? « Car, déclarait l'abbé, je ne vous donnerai pas même un homme de ma maison pour vous servir là-bas, à moins que vous ne le persuadiez de vous accompagner librement » (15).

On s'étonnera sans doute de l'insistance de Wala, de son extrême respect pour la liberté de ses moines et de ses familiers. Son caractère le portait-il à fuir les responsabilités ? Rien dans sa carrière ne témoigne d'une telle timidité. Doutait-il de l'obéissance et du zèle d'Anschaire et d'Autbertus ? Pas davantage. Rimbert nous livre en peu de mots l'explication au moins partielle de cette attitude. « Le vénérable abbé ne parlait pas ainsi par manque d'affection, mais parce que, à cette époque, il paraissait abominable et injuste que l'on contraignît quelqu'un à vivre parmi les païens. »

Il s'agit surtout dans ces lignes de la *familia* de l'abbé, c'est-à-dire du personnel servile dont il disposait, et nous apprenons plus loin qu'effectivement aucun membre de la domesticité ne voulut partir avec les deux missionnaires. Mais la remarque de Rimbert est générale. Wala ne croyait pas plus pouvoir contraindre ses religieux que ses serfs à s'expatrier pour l'amour du Christ. Le moine n'est pas, par sa profession, un missionnaire. En outre, l'abbé devait tenir compte de l'esprit du temps. La flamme apostolique ne brûlait plus au cœur des moines francs du IX^e^ siècle comme elle avait brûlé jadis au cœur des Irlandais et des Anglo-Saxons. D'autres sources de la même époque

semblent confirmer cette manière de voir. La Translation de Saint Vit à Corbie (après 836) raconte que Charlemagne, voulant implanter la vie monastique en Saxe, ne trouva pas d'autre moyen que de placer dans des monastères francs des otages et des captifs saxons, afin de les y former aux pratiques du cloître (16). Ce passage pourrait, il est vrai, admettre une autre interprétation ; nous savons par ailleurs que des monastères prirent part à la conversion de la Saxe, qu'il s'en fonda même en Saxe dans ce but, du vivant de Charlemagne (17). Mais le témoignage suivant paraîtra tout à fait indiscutable. Il se lit dans la seconde biographie de saint Liudger († 809), missionnaire frison dont il sera question plus loin. Nous y voyons qu'après la mort d'un certain prêtre, nommé Bernard, envoyé en Saxe, « il fut difficile de découvrir dans le royaume franc un homme qui consentît librement à partir chez les barbares pour leur prêcher » (18). Ce défaut de zèle pour l'apostolat des païens dans l'Église franque du IX^e^ siècle expliquera en partie l'abandon rapide des missions du Danemark et de la Suède, après la mort d'Anschaire.

Il nous fait apprécier d'autant plus la générosité, l'enthousiasme des deux moines de l'abbé Wala. Le poète courtisan, Ermoldus Nigellus, a bien, cette fois, exprimé la vérité quand il a écrit ce vers au sujet de l'empereur Louis le Pieux :

Illuc et monachos mittit miserando volentes.

Plein de pitié pour les Danois, il leur envoya des moines, mais des volontaires (19). L'oblat de Corbie n'a pas oublié sa grande vision de jadis. Il entend toujours résonner à son oreille l'appel de Dieu : « Va et reviens à moi avec la couronne du martyre. » Partir chez ces peuples en qui les Francs ne voient alors que des barbares, n'est-ce pas le meilleur moyen de verser à coup sûr son sang pour le Christ ?

La proposition de Wala avait-elle surpris l'écolâtre de Corvey ? Non, car, avant l'abbé et avant l'empereur, Dieu l'avait appelé. « Lorsqu'il était encore parmi vous, raconte Rimbert aux moines de Corbie, et qu'il avait déjà reçu l'inspiration céleste en deux visions, il lui sembla, une nuit, qu'il se trouvait dans une maison où plusieurs prédicateurs se tenaient

tout prêts à remplir leur ministère. Soudain, ravi en extase devant eux, Anschaire vit une immense clarté, dépassant le soleil en éclat, et qui, descendue du ciel, se répandait tout autour de lui. Étonné, il demanda l'explication de ce phénomène. Alors retentit à ses oreilles une voix fort semblable à celle qu'il avait entendue à l'oratoire de saint Jean-Baptiste. Et la voix disait : « Ton péché t'est remis. » Anschaire, divinement inspiré, comme le pense Rimbert, posa cette question : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et la voix : « Va annoncer aux païens la parole de Dieu » (20).

C'était donc de Dieu même qu'Anschaire croyait tenir sa vocation à l'apostolat. Il était bien le « Javelot de Dieu » !

CHAPITRE IV

Premières expéditions chez les Vikings (826-831)

Anschaire et Autbertus ne furent pas les premiers prédicateurs chrétiens à pénétrer en Danemark, et le problème de l'évangélisation de ce pays préoccupait depuis longtemps certains esprits dans l'empire franc.

Alcuin, écrivant en 789 à un abbé de Saxe, lui demande s'il était permis d'espérer la conversion des Danois (1). Le savant homme composa, vers le même temps, entre 785 et 797, la biographie de saint Willibrord. Le grand apôtre de la Frise († 739) avait été le premier prédicateur chrétien en Danemark. Ne parvenant pas à amollir, comme dit son biographe, le cœur de Radbod, il avait essayé d'amener à l'Évangile le « peuple très féroce des Danois ». Le roi Ongendus ou Ongenthio le reçut fort bien, mais lui opposa encore plus de résistance que le roi frison. Ses sujets non plus n'étaient pas mûrs pour le christianisme. Willibrord quitta donc ce pays, emmenant avec lui trente enfants, qu'il instruisit et baptisa pendant le voyage. Il voulait en faire des apôtres pour leur patrie. On ignore ce que devint cette troupe (2).

Plus tard, un autre missionnaire manifesta l'intention de reprendre l'évangélisation du Danemark. C'était Liudger. Originaire de la Frise, il lui fut donné d'achever dans ce dernier pays l'œuvre qui y avait été commencée par l'anglo-saxon Willibrord. Vers 792, Charlemagne le chargea de propager la foi dans une partie de la Saxe. Ainsi le trouvons-nous, vers 804, premier titulaire de l'évêché de Nimigarde-ford (Münster-en-Westphalie). Il mourut le 26 mars 809 (3). L'image des hommes du Nord le hantait dans ses songes. Un jour, il annonça à sa sœur les maux que la Frise aurait

bientôt à endurer par leur fait, et qu'elle verrait de ses yeux. A un autre endroit de son œuvre, le premier biographe de Liudger, Altfrid, rapporte que le saint désirait vivement porter la parole de Dieu aux Normands, c'est-à-dire aux Danois, mais que le roi Charles s'y opposa (4). Depuis la conquête de la Saxe, l'évangélisation du Danemark s'imposait : le voisinage de ces peuplades au paganisme robuste ne constituait-il pas un danger permanent pour la foi encore neuve des Saxons et même des Frisons ? Mais Charlemagne avait déjà trop à faire avec la Saxe. Il ne lui convenait pas de pousser plus au Nord ses expéditions, pas même d'y patronner ouvertement la propagande chrétienne (5).

Nous savons déjà que les querelles dynastiques des Danois fournirent à Louis le Pieux l'occasion d'intervenir dans leurs affaires. Leur conversion le préoccupait et il semble l'avoir désirée sans arrière-pensée de conquête (6). Mais avant de tirer de son cloître, pour réaliser ce grand dessein, Anschaire de Corbie, il confia cette mission à un évêque, Ebo de Reims. Parti pour le Danemark dès 822, celui-ci continuera, dans la suite, à diriger avec Anschaire, l'apostolat dans les régions nordiques. Nous le présenterons donc dès maintenant au lecteur.

Ebo de Reims, le prédécesseur du célèbre Hincmar, est surtout connu par son intervention, aux côtés d'Agobard et de Wala, dans la révolte des fils de Louis le Pieux. Il devait cependant beaucoup à son empereur. Ebo appartenait à une famille de paysans, et, notons-le encore, de paysans saxons. Élevé à la cour de Charlemagne, compagnon d'études et de jeux du fils du grand monarque, il était devenu son intime. Après avoir rempli dans sa maison l'office de bibliothécaire, il avait reçu de lui la dignité archiépiscopale (7).

Ebo vit souvent au palais, d'après ce que nous raconte Rimbert, des habitants du Danemark (8) ; il en rencontra sans doute aussi dans sa province ecclésiastique qui s'étendait jusqu'au littoral de la mer du Nord et se trouvait en rapport commercial fréquent avec eux (9). Il fut pris d'un grand

zèle pour le salut de ce pauvre pays. La mission en Danemark du premier prince ecclésiastique du royaume revêtit un caractère officiel. Ce fut avec le consentement de l'empereur et d'une assemblée du royaume, nous affirme Anschaire (10), que l'archevêque partit. Mais il se rendit d'abord à Rome. Pascal Ier assuma le haut patronage de l'entreprise ; il la recommanda chaudement à tous les ecclésiastiques, aux princes, ducs, comtes et fidèles de l'univers entier ; il nomma Ebo son légat « in partibus Aquilonis » ; il lui adjoignit un collègue, Halitgarius, sans doute l'évêque de Cambrai qui porte ce nom (817-831) (11). Le nouvel archevêque était invité à interroger le Saint-Siège dans ses doutes, et son compagnon à tenir Rome au courant des péripéties de la légation. L'empereur se chargea de procurer au prélat missionnaire un point d'attache. Ce fut l'endroit appelé Welanao, aujourd'hui Münsterdorf, près d'*Itzehoë,* sur la Stoer, où fut fondé un monastère (12).

Ebo partit pour le Nord en 823 (13). Il y baptisa pendant l'été beaucoup de Danois, s'il faut en croire les *Annales royales.* Mais il revint avant la fin de l'année, profitant du retour de deux comtes envoyés par Louis le Pieux pour étudier de plus près l'état des pays scandinaves (14). Dans la suite, il se rendra encore souvent à Welanao, et peut-être en Danemark. La *Vita Anscharii* nous parle d'un prêtre, nommé Ansfridus qui, vers 854, sera envoyé en Suède. Il était Danois de naissance et avait été « formé au service de Dieu par le Seigneur Ebo » (15).

Antérieurement au départ d'Anschaire pour le Danemark, ce pays avait donc reçu, à notre connaissance, deux visites rapides de missionnaires, celle de Willibrord, et, environ un siècle plus tard, celle d'Ebo. En dépit de l'affirmation des *Annales royales,* nous pouvons croire que la seconde ne produisit pas beaucoup plus de résultats que la première (16). Ebo apparaissait trop aux yeux de ces païens comme le délégué d'un empereur qui patronnait un de leurs princes déchus, sans parvenir d'ailleurs à le leur imposer. On ne redoutait plus chez eux Louis le Pieux comme on y avait redouté Charlemagne. D'autre part, les préjugés contre le

christianisme et l'attachement à l'idolatrie étaient encore trop tenaces pour que quelques mois de prédication pussent vraiment changer beaucoup d'âmes.

A cet aperçu rapide sur l'évangélisation du Danemark avant l'apostolat de saint Anschaire, ajoutons quelques détails indispensables sur l'état religieux des pays scandinaves. Il n'y a pas lieu de distinguer ici entre le Danemark et la Suède, les deux pays où le moine de Corbie exercera son zèle.

La religion des peuples nordiques, et surtout leur mythologie et leur cosmogonie, nous est quelque peu connue grâce aux poèmes de l'Edda, de « l'ancienne Edda », qui doit remonter du IXe au XIe siècle, par opposition à la « jeune Edda », composée par le scalde chrétien, Snorri Sturlason, dans la première moitié du XIIIe siècle. Les découvertes archéologiques, en particulier les monuments runiques, nous livrent aussi certains détails sur les dieux et leurs attributs. Quant aux sources littéraires de l'empire franc, de l'Angleterre, etc., nous y trouvons peu de chose sur ce sujet, sans compter que le témoignage provient d'ennemis et d'ennemis souvent prompts à admettre des racontars.

Au IXe siècle, les Vikings restent encore généralement fidèles au paganisme et à un paganisme assez grossier. Ils gardent d'un passé déjà lointain la vénération des arbres, des sources, des collines. Beaucoup de leurs superstitions se rattachent à ces croyances. Ainsi les voit-on arroser avec du lait et de la bière les racines de certains arbres. Leurs dieux les plus en vue s'appellent Thor, Odin, Freyr. Le premier représente surtout la force ; il protège les dieux et les hommes contre les géants ; il jette contre ses ennemis son fameux marteau qui revient toujours dans ses mains ; il voyage dans les nues en un char attelé de deux béliers. Le second a la rapidité de l'ouragan ; il monte un cheval à huit pattes, *Sleipnir ;* il n'a qu'un œil ; deux corbeaux, sans compter les légères Walkyries, sont à son service. Freyr enfin apporte la fécondité aux mortels ; à lui appartient le sanglier aux soies d'or ; à lui s'offrent les chevaux et les bœufs. L'Edda mentionne encore d'autres Ases, dieux ou

déesses, Frigg, Skade, Ull, etc. ; elle nous fait aussi connaître les déesses du Destin, les Nornes.

Les dieux des Scandinaves ressemblaient fort à des hommes ; comme eux, ils mangeaient et buvaient ; comme eux ils sentaient des passions gronder dans leur âme ; comme eux, ils péchaient ; comme eux ils se trompaient ; comme eux, un jour, ils devaient mourir.

On nous raconte à leur sujet bien des histoires terribles, par exemple ces luttes entre Ases et Vanes, dieux de race différente, qui finissent cependant par se réconcilier et par se tourner ensemble contre les géants ; les aventures du rusé et perfide Loke, dieu lui-même, mais qui, par ses méfaits, s'attira la colère de ses collègues, puis fut lié, sur leur ordre, à trois grandes pierres avec les entrailles de son fils, tandis qu'au-dessus de la tête du malheureux, un dragon laissait tomber son venin, goutte à goutte ; le combat encore entre Odin et Ymer, esprit mauvais ; tué par le grand dieu, Ymer se décompose pour ainsi dire en ses éléments, qui forment le monde : sa chair devient la terre ; ses os deviennent les montagnes ; ses cheveux les arbres ; son sang la mer. L'Edda raconte aussi la lutte suprême entre les dieux et les forces du mal qui s'engagera à la fin des temps (17).

L'attachement des Scandinaves à leurs dieux ne les empêchait pas, ainsi que nous le dirons plus loin, d'honorer parfois le Dieu des chrétiens et de recourir, pour se le rendre favorable, à des pratiques chrétiennes, comme celle du jeûne. En Irlande, on vit des Danois invoquer S. Patrice, et, la victoire obtenue, lui offrir de larges aumônes. Car, sur le domaine religieux comme sur les autres, ces barbares excellaient à s'emparer des idées nouvelles et à les utiliser à leur avantage (18). Ils ne nous apparaissent animés d'aucun prosélytisme religieux, bien qu'ils aient, au cours de leurs expéditions, incendié quantité d'églises et de monastères, torturé et massacré bon nombre de prêtres et de moines.

On ne trouve pas chez les Vikings d'état sacerdotal proprement dit, et l'absence de prêtres païens facilitera la tâche des apôtres chrétiens (19). En Suède, le roi fait office

de grand prêtre et, comme tel, représente son peuple. A Upsala, se trouvent son temple et sa résidence. Adam de Brême nous raconte que, de son temps, le sacrifice solennel et général avait lieu tous les neuf ans. Tous les Suédois étaient tenus d'y assister, et les chrétiens devaient acheter le droit de se dispenser de cette cérémonie. On offrait alors aux dieux le sang de neuf animaux mâles de chaque espèce et on suspendait les corps des victimes dans le bois sacré voisin. Il pourissait donc là beaucoup de cadavres, mais aussi des cadavres humains. Un chrétien raconta au chroniqueur qu'il y avait compté en une fois jusqu'à soixante-douze victimes, chiens, chevaux ou... hommes, sacrifiés aux dieux (20).

Les sources de l'histoire des Vikings nous placent devant d'étranges contrastes : une civilisation matérielle assez avancée ; une habileté technique et artistique assez remarquable, telle qu'elle apparaît notamment dans la construction des navires et des maisons, dans la fabrication des armes et des bijoux, dans la décoration des pierres runiques ; un grand souci d'hospitalité et de générosité vis-à-vis des faibles ; et, d'autre part, l'habitude des sacrifices humains et l'exposition des enfants (21).

Nous verrons dans un autre chapitre, qu'indépendamment des sacrifices, le Viking recourait souvent à la consultation des dieux par la voie du sort.

Comme les anciens Germains décrits par Tacite, les Scandinaves du IX^e^ siècle aimaient la liberté et l'indépendance, mais ils respectaient en même temps le droit et la loi (22). Leur esprit d'aventures leur faisait trouver trop étroites les frontières de leur pays ; il les poussait vers la mer (23) ; il leur faisait souvent choisir leur bateau comme sépulture. « Sur les hauteurs et près des grand'routes, assez souvent sur l'emplacement des things, écrivait récemment le D^r^ Lis Jacobsen, se dressaient des monuments avec leurs runes, probablement peints d'un rouge éclatant sur le granit gris, proclamant les hauts faits des défunts et ces hauts faits étaient des actes de guerre, des gestes héroïques accomplies à bord des vaisseaux sur les mers lointaines » (24).

Char de Viking

découvert à Oseberg et conservé à Oslo.

Universitetets Oldsaksamling

Tête d'animal en bois sculpté
découverte à Oseberg et conservée à Oslo.
(Universitetets Oldsaksamling, Oslo).

Guerriers, ils ne comptaient que sur eux-mêmes. Acquérir la gloire, surtout après leur mort, tel est le but principal de leur vie. Ils se faisaient un point d'honneur de ne pas être vaincus par l'adversité et, comme Ragnar Lodbrock, de supporter, en gardant le sourire, les tortures les plus épouvantables. Mais, au courage dans la guerre ils joignaient la prudence et la finesse. Les dangers continuels auquels les exposaient leurs expéditions ne les empêchaient pas d'avoir un grand soin de leur corps, de leurs cheveux en particulier, et une prédilection spéciale pour tout ce qui touchait à la parure.

La sensualité et l'amour du vin paraissent avoir été leurs vices capitaux. Parmi les principaux personnages au moins, régnait la polygamie. Cependant les épouses légitimes étaient entourées d'estime ; elles jouaient un rôle dans la vie nationale, et même dans la guerre (25).

La fidélité, qui fut sans doute la plus belle vertu des Vikings, se manifestait dans des alliances entre amis qui échangeaient leur sang et promettaient de partager ensemble ici-bas joies et peines, et de venger la mort de celui d'entre eux qui mourrait le premier. Il en résultait naturellement bien des luttes entre familles.

Tels étaient à peu près les hommes avec qui Anschaire se trouverait en contact pour la première fois de 826 à 831, soit en Danemark soit en Suède. De semblables natures ne seraient pas matées aisément par le Christianisme. Elles ne se prosterneraient pas sans quelque répugnance devant un Christ souffrant et mourant sur une croix, un Christ qui impose à ses fidèles le pardon des injures.

Pour le voyage qu'ils allaient entreprendre en juillet 826 (26), Anschaire et Autbertus avaient grand besoin d'objets du culte. La munificence impériale leur fournit des vases sacrés, des vêtements et des livres liturgiques, des reliquaires. On eut peut-être de la peine à caser tous leurs bagages dans les navires de Harald, qui devaient porter en outre les innombrables cadeaux distribués par la cour aux nouveaux baptisés devenus des frères dans la foi.

Des frères, oui, ils l'étaient, mais bien peu dégrossis. Le

tête-à-tête continuel avec eux réserva quelques mortifications aux missionnaires. Le roi à qui Louis le Pieux les avait recommandés, encore peu policé lui-même et novice dans la foi, ne savait pas, nous dit Rimbert, comment devaient être traités des serviteurs de Dieu. Les siens, récemment convertis et ayant reçu une éducation fort différente (de celle des Francs), ne se souciaient pas beaucoup des deux moines. Ce fut donc avec de grandes difficultés qu'ils commencèrent cette expédition. Quand ils s'arrêtèrent à Cologne, le vénérable évêque Hadebaldus, compatissant à leurs nécessités, leur fit don d'un excellent bateau, afin d'y réunir leur attirail de voyage. On y trouvait en particulier deux cabines assez heureusement disposées. Trop heureusement même ; elles excitèrent d'autant plus l'envie du roi que les embarcations normandes étaient dépourvues de pareilles installations. Harald prétendit continuer son voyage sur le beau navire et réserver à son usage une des deux cabines. Cette exigence du souverain fournit aux deux moines le moyen d'établir entre eux et le roi des rapports suivis et empreints de plus de bienveillance (27).

De Cologne, la flotte royale, refaisant le même chemin qu'à l'arrivée, continua à descendre le Rhin jusqu'au grand port de Duurstede, en amont d'Utrecht (28). De là on pouvait gagner le Danemark, soit par terre, en empruntant la grand'route de Brême, puis en allant de cette ville à Stade, et de là enfin à *Itzehoë,* à l'Eider et à la Schlei ; soit par mer, c'est-à-dire par le Zuiderzee, jusqu'à la Vlie, et par les côtes de la Mer du Nord. Ce fut sans doute cette seconde voie qui fut adoptée par Harald (29).

Louis le Pieux n'était pas bien sûr que son royal protégé recevrait des fils de Godfried l'autorisation de rentrer au Danemark. Aussi lui remit-il en bénéfice un territoire situé sur l'Elbe, où il pourrait attendre le moment propice au retour. Les *Annales royales* nous fournissent le nom de ce domaine : c'était le comté de Hriustri, formant l'extrémité Nord-Est de la Frise, à l'embouchure du Weser (30).

Harald, les deux moines et la suite du roi s'y arrêtèrent-

ils ? Ou bien pénétrèrent-ils aussitôt en Danemark ? Rimbert ne le dit pas. Toutefois le fait consigné dans les *Annales royales*, que Harald fut chassé en 827 de son pays par les fils de Godfried, nous permet de croire qu'il y résida quelque temps à son retour d'Ingelheim (31). Anschaire et Autbertus l'y accompagnèrent. Leurs instructions faisaient d'eux avant tout des chapelains du roi. Mais cette qualité ne dut pas les empêcher d'entreprendre, soit alors, soit plus tard, quelques expéditions apostoliques.

Rimbert nous laisse dans une ignorance presque complète sur cette première mission. « Les serviteurs de Dieu, écrit-il, étaient parfois parmi les chrétiens, parfois parmi les païens. Beaucoup — ne cherchons pas à préciser le sens exact de ce mot — amenés par leur exemple et leur doctrine, se convertirent à la foi, et chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui étaient appelés au salut. Et ils cherchèrent des enfants pour les acheter et les élever en vue du service de Dieu. » Forcés de résider le plus souvent près du roi, à Hriustri, Anschaire et Autbertus durent aussi y installer leur petite école. Aux enfants achetés en Danemark Harald en adjoignit bientôt quelques autres qui se trouvaient à sa cour. La petite troupe atteignit ainsi assez vite le chiffre de douze (32).

Le succès de cette première mission d'Anschaire en Danemark paraît donc avoir été fort mince. On ne signale alors aucune fondation d'église. Il faudra encore attendre plusieurs années avant qu'il s'en établisse une à Schleswig, la grande ville commerçante, pourtant fort voisine de la frontière. Plus encore qu'Ebo, Anschaire, attaché à la personne de Harald, dut pâtir de l'impopularité et des infortunes de ce prince (33). Le baptême solennel de 826 ne réalisa pas non plus les promesses qu'il avait permis de faire concevoir pour l'avenir religieux du Danemark. L'historien Hauck a pu écrire que le seul gain qu'en retira la mission nordique fut de lui avoir donné Anschaire (34).

Le missionnaire profita vraisemblablement de ses séjours en Danemark ou près du Danemark pour recueillir des renseignements sur les pays scandinaves et se familiariser

avec leurs langues, alors encore peu différenciées, et ne présentant guère de difficultés pour un Franc qui connaissait le saxon.

Pour comble de malheur, le compagnon d'Anschaire, Autbertus, tomba malade après deux années d'apostolat. On le ramena à Corvey où il languit et mourut vers le temps de Pâques, vraisemblablement en 828 (35).

Autant que l'apparente inutilité de ses efforts, la perte du confrère qui, jadis, dans le vignoble solitaire, s'était offert à partager sa vie, dut impressionner profondément saint Anschaire. Mais il n'eut pas le loisir de s'abandonner longtemps aux idées sombres. A peine rentré à Corvey, un nouveau message vint le mander à la cour de Louis le Pieux (36).

En août 829, se tenait à Worms le plaid général de l'empire. Louis y reçut plusieurs ambassades, de Rome, de Bénévent et « d'autres terres lointaines ». Parmi celles-ci les historiens nomment d'ordinaire la Suède et ils complètent ainsi la narration des *Annales royales* par celle de Rimbert (37).

« Des légats de Suède, nous raconte en effet le biographe d'Anschaire, comparurent à cette époque en présence du souverain. Ils venaient lui annoncer que beaucoup de personnes de leur nation désiraient recevoir le baptême, que leur roi se montrait assez favorable à ce projet et qu'il permettrait à des prêtres de séjourner dans ses États. Ils sollicitaient enfin de sa munificence des prédicateurs capables. »

L'expédition apostolique, commencée en 829 ou 830 (38), allait donc se présenter dans de tout autres conditions que celle de 826. Appelés en Suède par une partie du peuple, tout au moins par un groupe de marchands de ce pays, les missionnaires trouveraient en ces hommes des auxiliaires prêts à favoriser leur action. Ils seraient aussi plus libres dans leur ministère, n'étant point au service d'un roi. Et cependant ils jouiraient d'un grand prestige, car on verrait en eux des messagers de l'empereur auprès du chef de la nation.

Louis le Pieux, dont le zèle était réel, se réjouit sans doute de la demande qui lui venait de Suède. Il s'adressa encore une fois à l'abbé Wala : un des moines de Corbie ou de Corvey n'accepterait-il pas cette nouvelle mission ? Ou plutôt ne consentirait-il pas à devenir le chapelain de Harald, afin de rendre possible le départ d'Anschaire pour la Suède ? Un courrier fut dépêché à Corvey ; il devait ramener Anschaire, sans même, d'après l'expression latine, lui laisser le temps de se raser. Le saint ne chercha pas longtemps la cause de cette nouvelle convocation au palais impérial. L'appel qu'il avait entendu jadis dans un de ses songes lui revint en mémoire : « Va et annonce aux païens la parole de Dieu. » Introduit chez l'empereur, il accepta sans hésiter la mission de Suède.

Wala persistait à ne vouloir imposer à personne d'aller vivre dans ces pays lointains. Mais il semble avoir découvert aisément deux volontaires, l'un, Witmarus, qui accompagnerait Anschaire, l'autre Gislemarus, qui serait le nouveau chapelain de Harald. Nous connaissons déjà le premier de ces personnages. Witmarus avait jadis été écolâtre à Corbie en même temps qu'Anschaire. Comme il se trouvait encore en vie au moment où Rimbert envoya aux moines de Corbie la biographie du saint, c'est à lui que cet auteur les adresse, et il se dispense ainsi de nous donner des détails qui auraient été du plus haut intérêt. Nous en trouvons cependant quelques-uns dans son œuvre ; et en premier lieu sur le voyage lui-même (39).

Les missionnaires durent emprunter d'abord la grande artère commerciale à travers le Jutland méridional, par l'Eider et la Treene, jusqu'à Schleswig. Schleswig était à cette époque un port considérable, dont nous aurons à parler plus loin. Anschaire et Witmarus se joignirent à des marchands qui se préparaient à partir, en plusieurs barques, pour la Suède. S'engageant dans les détroits et laissant à sa gauche le Laaland, la flotille cingla sans doute vers la Scanie. De cette région jusqu'au port de Birca sur le lac Maelar, en longeant les côtes orientales de la Suède, il ne fallait, au temps d'Adam de Brême, que cinq jours de navi-

gation (40). Malheureusement, ainsi que le raconte Rimbert, sans préciser l'endroit de cette rencontre, « comme ils avaient accompli à peu près la moitié de leur itinéraire, » les voyageurs furent attaqués par des pirates. Les marchands leur résistèrent avec courage et les mirent en fuite. Mais ils furent moins heureux quand, un peu plus loin, reparurent les Vikings avec des forces nouvelles. Les navires furent saisis. Presque toute la cargaison, des présents destinés au roi de Suède et une quarantaine de *codices* réunis en vue « du service de Dieu », restèrent aux mains des bandits. On parvint, non sans peine, à gagner la terre ferme, où les compagnons d'infortune tinrent conseil. Les uns voulaient retourner chez eux. Les autres proposaient d'aller de l'avant. Anschaire se rallia naturellement à ce dernier avis. Jamais il ne consentirait à abandonner l'entreprise commencée avant de savoir si la faculté de prêcher dans ce pays serait accordée aux missionnaires. Retourner en arrière, c'eût été, à ses yeux, trahir la mission que lui avait confiée l'empereur, se montrer infidèle à l'appel de Dieu lui-même. On se décida donc à poursuivre à pied vers le Nord. Rimbert ne nous apprend pas grand'chose quand il nous dit que ce fut un trajet plein de difficultés et très long. Adam de Brême parle d'un mois pour aller par terre de la Scanie à Sigtuna et Birca (41). Rimbert ajoute que les voyageurs trouvèrent à point des barques pour traverser les « interiacentia maria », c'est-à-dire, semble-t-il, des lacs. On peut établir de la manière suivante, au moins d'une façon conjecturale, les principales étapes de ce voyage. D'abord de la Scanie occidentale au Halland méridional ; puis, à travers les gracieuses contrées que baignent le Nissan et l'Atran, et les sombres forêts du Smaland ; ensuite, par l'immense lac Vetter, qui forme une barrière courant du Nord au Sud ; enfin, après avoir traversé un des petits lacs s'étendant de l'Est à l'Ouest, jusqu'à Bravikan, et, le long des côtes de la Baltique et par une baie conduisant au lac Maelar, jusqu'au port de Birca (42).

A l'Ouest et au Nord-Ouest de Stockholm se trouve la région de la Suède la plus riche en souvenirs historiques.

Du port principal de la ville, pittoresquement assise sur des îles et des presqu'îles, on découvre d'un côté le fjord qui conduit à la mer, de l'autre, le lac Maelar qui s'avance à plus de cent kilomètres à l'intérieur des terres. Large de 40 à 60 kilomètres, cette immense nappe d'eau pousse vers le Nord et le Sud des baies le plus souvent longues et étroites, elle découpe capricieusement ses rives, elle vient battre de ses petites vagues quelque treize cents îles, îlots et récifs. Mais la capitale actuelle de la Suède, le centre industriel et commerçant de la région fertile du Maelar, n'a pris le premier rang qu'au treizième siècle. A une soixantaine de kilomètres vers le nord, voici Upsala que domine sa cathédrale gothique en briques rouges, commencée au XIIIe siècle par le maître d'œuvre français Étienne de Bonneuil. Upsala montre aussi avec fierté son université, créée en 1477, mais qui siège aujourd'hui dans un palais moderne. Son nom glorieux se retrouve dans une petite localité plus ancienne, à 4 kilomètres au Nord, Gamla Upsala, la vieille Upsala, endroit sacré du paganisme ainsi que résidence des rois et leur cimetière. Sous sa modeste église du XIIIe siècle, on a découvert les fondations du temple fameux dont nous avons déjà parlé et que décrivait, dans la seconde moitié du XIe siècle, le chroniqueur Adam de Brême. Tout près de là se dressent les trois collines, d'une hauteur de 18 mètres environ, dites les collines royales, tombeaux de souverains, remontant jusqu'au Ve siècle (43). Si nous redescendons vers Stockholm, nous découvrirons avec quelque peine, car elle s'étage entre les deux bras d'un fjord du lac, Sigtuna, aujourd'hui petite ville de 700 habitants, mais qui fut, au XIe et au XIIe siècle, la plus grande ville du royaume et le centre du négoce. Les ruines de quatre églises romanes y témoignent encore de ce passé glorieux. Les deux d'entre elles qui sont le mieux conservées, Saint-Pierre et Saint-Olaf, ressemblent à des forteresses plus qu'à des lieux de prière. Enfin, à la même latitude que Stockholm et à une trentaine de kilomètres à l'Ouest de cette ville, arrêtons-nous à une petite île, Björkö. L'endroit est de tous le plus vénérable et le plus impressionnant. Dans la partie septentrionale de

« l'île des bouleaux », s'élevait, au IXe siècle, la cité dans laquelle Anschaire prêcha tout d'abord le christianisme, la commerçante Birca.

L'île de Björkö, à l'époque de saint Anschaire, formait encore deux îles, sensiblement égales en étendue, au Nord, Björkö, au Sud, Grönsö. Le niveau du lac Maelar était alors plus élevé de cinq à six mètres qu'aujourd'hui (44).

Comment ces îles, perdues au milieu de beaucoup d'autres, attirèrent-elles l'attention des marchands ? Comment Birca devint-elle, non seulement le port le plus important de la Suède, mais un entrepôt international où se rencontraient Frisons, Francs, Danois, Byzantins ? Nous n'avons pas à trancher ici la question. Disons cependant que cette fortune tient en bonne partie à la situation de Birca au croisement des deux routes maritimes, la route de Stockholm à Strängnäs, de l'Est à l'Ouest, la route de Södertälge à Upsala, du Nord au Sud. Au IXe siècle, il était possible d'arriver jusqu'à Upsala par le lac Maelar, et il existait, au Sud de Björkö, une voie d'accès directe vers la mer. Mais pour comprendre l'importance de Birca, il faut tenir compte encore du fait suivant. Dans ce pays aux longs hivers, qui s'étendait alors autour du Maelar, la saison froide, quand le lac était couvert de glace, devait être la plus favorable pour se livrer au commerce intérieur. Les paysans amenaient sur leurs traîneaux, dans cette île bien connue d'eux et occupant une situation centrale, les marchandises à vendre ; ils en revenaient de la même manière, chargés des produits achetés à Birca. La Suède exportait surtout alors des fourrures, des chevaux, de la laine, des poissons séchés ; elle importait principalement du vin, des armes, des métaux divers et des tissus, sans compter le commerce des esclaves (45).

Centre de l'activité commerciale et politique de la Suède, Birca était toute désignée pour devenir sa capitale religieuse. Elle le devint, grâce à Anschaire.

Cette petite île du Maelar est particulièrement chère aux Suédois à cause des souvenirs de saint Anschaire qui s'y rattachent. Le lecteur nous en voudrait d'autant plus de ne

pas lui en avoir parlé dans ce livre qu'elle reste un témoin éloquent du passé, et que les fouilles qui y ont été pratiquées depuis 1871 ont permis d'y découvrir de nombreux vestiges de la civilisation suédoise du IX^e^ siècle. Ils sont réunis aujourd'hui au musée de Stockholm, mais leur étude ne dispense pas d'une visite à l'île même.

Les limites de l'ancienne Birca apparaissent encore grâce au rempart de terre, en bonne partie conservé. Il passe par un *Borg*, colline fortifiée de forme oblongue, courant du Nord au Sud, et présentant une face abrupte à l'Ouest, du côté de la mer. Là, au sommet de la colline, se dresse, depuis 1834, la croix de granit, dite croix de saint Anschaire. De là aussi se découvre le mieux la nature environnante : nature monotone et plutôt sévère, mais d'une douceur pénétrante : de l'eau, sans grand mouvement, des îles, sans grands accidents de terrain, couvertes d'une végétation aux teintes peu variées et peu éclatantes. Mais, à trois kilomètres vers le Nord, voici, assise sur le rivage, la blanche église de Adelsö, autrefois Alsnö, « l'île des aulnes » et, à sa gauche, un *Kungshoeg*, tertre royal. Là se trouvait la ferme royale la plus proche de Birca. Vers l'Ouest, voici encore la tour puissante de l'église de Strängnäs, s'élevant au dessus de la forêt.

En dessous du *Borg,* vers le Nord, s'étend une plaine de 900 ares de superficie, appelée *Bystan*, c'est-à-dire « l'emplacement de la ville », ou encore la *Terre noire.* Cette couleur est due à une couche de cendres et de charbon, provenant surtout de foyers de maisons, et ayant une profondeur de 1 m. à 2,50 m. en dessous de la couche retournée par la charrue. On a trouvé là des morceaux de l'argile avec laquelle on remplissait les joints des maisons de bois après les avoir bouchés avec de la mousse, des ossements d'animaux, des outils, des armes, des objets de parure, des monnaies arabes et byzantines antérieures à 967, etc. (46).

La région la plus intéressante à notre point de vue se trouve en dehors de l'enceinte de l'ancienne ville, et à l'Est de celle-ci ; c'est l'*Hemlanden*, où l'on voit réunies le plus

grand nombre de tombes. Son terrain, à demi boisé, à demi cultivé, en contient près de 2.000, dont quelque 1600 ont la forme de tumulus plus ou moins grands, faits de terre et de pierres entassées, présentant parfois une base triangulaire ou rectangulaire, ou, de-ci de-là encore, entourés d'une chaîne de blocs de pierre (47).

La plupart des tombes fouillées jusqu'ici contenaient des os incinérés. Quoique plus nombreuses, elles sont moins riches que les tombes à inhumation. Les femmes étaient généralement déposées dans des cercueils de bois, et l'on a trouvé à côté du squelette, des coffres, des coupes, des ciseaux, des bijoux. Les hommes étaient, eux, inhumés dans des sortes de chambrettes en bois, armés de leur glaive, de leur lance, de leur bouclier, ayant des dés, et souvent un cheval prêt à être attelé. Le mort avait ainsi de quoi s'occuper. D'après ce qu'on nous affirme, la croyance à l'utilité de ces objets dans la tombe n'a pas tout à fait disparu en Suède (48).

Les restes découverts pour le IX^e^ siècle témoignent d'une civilisation assez avancée, quoique fort dépendante de l'Occident. Si l'on a retrouvé certains ouvrages fabriqués à l'étranger et rapportés, par exemple, comme butin de guerre, la plupart sont incontestablement d'origine suédoise (49).

La juxtaposition dans la même nécropole d'urnes cinéraires et de squelettes nous représente au vif la lutte entre les coutumes chrétiennes et les coutumes païennes. Nous insisterons plutôt sur ce fait qu'on a retrouvé à Birca, d'une part, un certain nombre de petits marteaux, emblèmes du dieu Thor, signes de l'attachement des Suédois à leurs vieilles superstitions, mais aussi, et déjà pour le IX^e^ siècle, quelques objets d'inspiration chrétienne, comme des pendentifs en forme de croix.

Après un pénible voyage, Anschaire, Witmarus et les marchands se trouvaient donc enfin rendus à Birca. Le souverain régnant alors en Suède s'appelait Björn. Il ne nous est connu que par la mention de Rimbert et par un passage de saga, l'*Hervararsaga,* naturellement de beaucoup postérieure. Le biographe affirme qu'averti par

ses messagers, le monarque accueillit aimablement les nouveaux venus. L'objet de la mission fut exposé au conseil royal et, sur l'avis favorable des hauts personnages qui le composaient, Björn accorda aux missionnaires l'autorisation de s'établir en Suède, d'y prêcher l'Évangile de Dieu, d'y convertir à leur doctrine tous ceux qui voudraient l'embrasser.

Y avait-il déjà des chrétiens à Birca quand Anschaire et Witmarus s'y présentèrent ? On y rencontrait, au témoignage de Rimbert, beaucoup d'esclaves chrétiens, qui se réjouirent de pouvoir participer de nouveau aux offices liturgiques (50). Parmi les marchands de la ville aussi il devait se trouver quelques croyants. Dans un *thing*, ou assemblée populaire, tenu plus tard en cette ville et sur lequel Rimbert nous fournit certains détails, un vieillard rappelait que quelques Suédois se rendant jadis au port de Duurstede, y avaient reçu la foi chrétienne (51). Peut-être faut-il faire remonter à ces hommes ou à quelques-uns d'entre eux l'initiative de l'ambassade envoyée à Worms. Mais ces chrétiens-là, originaires de Suède, devaient être bien peu nombreux à l'arrivée d'Anschaire.

Rimbert ne consacre que peu de lignes à l'apostolat même des missionnaires, pendant les quelque dix-huit mois qu'ils passèrent à Birca ou dans les environs. « L'âme en joie, voyant que leurs espérances étaient couronnées de succès, les serviteurs de Dieu commencèrent à annoncer au peuple de ces régions la parole salutaire. Plusieurs personnes se montraient favorables à leur ministère et entendaient volontiers la parole de Dieu. Les deux moines se convainquirent que tout était bien comme les messagers venus de ce pays l'avaient rapporté au sérénissime empereur ; quelques-uns demandaient avec dévotion la grâce du baptême... Parmi eux se trouvait Herigarius, préfet de Birca et conseiller très apprécié du roi. Il fut baptisé et se montra très ferme dans la profession de la foi catholique. Peu de temps après, ce personnage construisit dans sa propriété une église et il s'exerça avec grande ferveur au service de Dieu » (52).

Nous retrouverons plus tard Herigarius, car son nom appartient à l'histoire des débuts de l'Église en Suède.

Quelle fut la méthode suivie dans son apostolat par saint Anschaire ? Nous ne le savons pas. Comme chez les anciens Germains, il dut s'appliquer surtout, non pas à nier l'existence des dieux scandinaves, mais à montrer en eux des forces du mal et à représenter leur pouvoir comme très inférieur à celui du Christ (53). Sans doute se garda-t-il d'attaquer de front l'ambition des Vikings, leur amour des expéditions guerrières, leur goût effréné pour la rapine (54).

Après une année et demie de séjour à Birca, les deux missionnaires prenaient congé du roi, des convertis, des esclaves chrétiens. Björn leur remit un sauf-conduit en caractères runiques et qu'il avait au moins authentiqué de sa main (55).

« Quelques-uns demandaient la grâce du baptême », nous disait plus haut Rimbert. Comme en Danemark, la première mission d'Anschaire en Suède n'avait abouti qu'à des résultats fort modestes. Mais il est juste de rappeler ici ce qu'elle avait été, dans la pensée de l'empereur : un simple voyage de reconnaissance afin de s'assurer « si ce peuple était prêt à croire ».

Adam de Brême sacrifie évidemment à l'hyperbole quand il fait rentrer les deux moines en Francie « cum triumpho duarum gentium » (56). Cependant il ne faudrait pas non plus déprécier l'œuvre de ces audacieux pionniers. En Suède surtout, elle fut considérable. Avec Anschaire et avec Witmarus, pénètre pour la première fois dans ce pays, livré aux superstitions païennes, la doctrine intégrale de Jésus-Christ. Celle-ci n'est plus représentée là par quelques marchands, très sommairement instruits sans doute des vérités de la foi, mais par des missionnaires authentiques, par des moines. Les Suédois ont donc raison de garder à Anschaire un souvenir reconnaissant, de le placer parmi leurs grands hommes, d'inscrire son nom en tête de la liste de leurs saints, de se rendre en pèlerinage à la croix de Birca. Isolé dans la petite île, perdue elle-même dans l'immense lac Maelar, ce monument semble symboliser

ce que fut l'apostolat des deux bénédictins jetés au milieu de ces idolâtres. Mais la croix est aussi seule capable d'expliquer leur héroïsme et cette épopée invraisemblable que constitue, en plein IXe siècle, l'évangélisation des Vikings.

CHAPITRE V

Les origines de l'archevêché de Hambourg
(831-845)

Les nouvelles de Suède rapportées à la cour par Anschaire et Witmarus y provoquèrent une grande joie. Nous la trouvons exprimée en style de chancellerie dans un diplôme impérial du 15 mai 834. Les historiens de jadis y voyaient d'ordinaire un faux. Des historiens sérieux d'aujourd'hui se montrent beaucoup moins sévères (1).

La lettre de Louis le Pieux annonce aux fidèles que « dans les parties de l'Aquilon, à savoir chez les Danois et les Suédois, la grâce céleste s'est ouvert une large porte par la prédication. Dans les deux pays, une multitude convertie à la foi du Christ désire ardemment recevoir les mystères célestes et les secours de l'Église. Aussi, proclame l'empereur, élevons-nous la voix pour rendre des actions de grâces sans fin à Notre Seigneur Dieu qui, en notre temps et par nos efforts, permet que l'Église, son épouse, se dilate et croisse dans des régions inconnues. »

Louis le Pieux fit mieux que de se réjouir avec son peuple des succès apostoliques d'Anschaire. En 834, il avait achevé de donner à la mission scandinave un point d'appui stable d'où les missionnaires pussent aisément entrer en communication avec le Nord, d'où les habitants du Nord pussent facilement recevoir les sacrements de l'Église. Quelques mots d'explication aideront à comprendre la solution pratique à laquelle il s'arrêta.

Charlemagne avait commencé l'organisation diocésaine de la Saxe. Les évêchés les plus septentrionaux qui lui doivent leur existence furent établis à Brême et à Verden, tous deux sur le Wéser. Brême honore comme premier titulaire saint Willehad qui reçut la consécration épiscopale

le 13 juillet 787 ; son diocèse comprenait les comtés saxons et frisons de l'embouchure du Wéser. L'évêché de Verden dut être créé vers le même temps.

Il est probable que l'activité épiscopale des premiers pasteurs de ces sièges s'étendit non seulement jusqu'à l'Elbe mais au delà, en Nordalbingie (2). Cette dernière région, voisine, on s'en souvient, du Danemark, ne reçut alors aucun évêché. Deux églises y existaient avant 831 : Meldorf *(Milindorp)*, au Nord de l'embouchure de l'Elbe, et Hambourg *(Hammaburg)*. Adam de Brême avait lu dans le *Liber donationum Bremensis ecclesiae* que Willericus, évêque de cette dernière ville depuis 804 ou 805 († 838), visita souvent Meldorf (3). Quant à Hambourg, Charlemagne, après avoir expulsé les Saxons de la Nordalbingie et donné leur pays à des Slaves, y éleva une forteresse et y fit construire une église (vers 811). Celle-ci fut consacrée par le célèbre Amalaire de Trèves et confiée à la garde d'un simple prêtre, Héridag (4).

Quels avaient été les desseins de Charlemagne sur l'organisation ecclésiastique ultérieure de la Nordalbingie ? Voici, d'après Rimbert, comment les exposaient, vers 830, des conseillers de Louis le Pieux.

Le grand empereur n'avait voulu confier à aucun évêque la partie de la Saxe située sur la rive droite de l'Elbe ; il se réservait en effet d'y constituer un siège archiépiscopal, d'où la foi pourrait se répandre dans des régions encore païennes, entendez au Danemark. La mort l'avait seule empêché de réaliser ce projet en faveur de Héridag (5). A peu près la même version se retrouve dans le diplôme de Louis le Pieux, cité plus haut (6), et, sous une forme plus condensée, dans la bulle de Grégoire IV, dont nous parlerons bientôt (7). Mais, dans ces actes, le projet attribué à Charlemagne ne comporte qu'un évêché, et non un archevêché, pour la Nordalbingie ; de plus cet évêché, purement saxon, n'y apparaît pas destiné à combattre le paganisme en dehors de ses frontières. Réduit à ces proportions, le plan de Charlemagne n'offre rien d'invraisemblable (8).

Louis le Pieux ne réalisa pas d'abord les desseins de

son père sur la Nordalbingie. Il commença par couper cette région en deux parties qui furent rattachées aux évêchés les plus voisins, Brême et Verden (9). Cependant, en 830 et 831, avait eu lieu la première mission de Suède. L'empereur se convainquit qu'Anschaire devait être évêque. Sans le caractère épiscopal, il se trouverait continuellement entravé dans ses fonctions ; mais on ne pouvait encore songer à créer un évêché dans les pays du Nord, qui comptaient trop peu de chrétiens. Il fallait assurer au missionnaire, non loin de son champ d'apostolat, un ferme point d'appui, un observatoire, une ligne de repli. Quoi de plus naturel dès lors que de réunir les territoires situés au Nord de l'Elbe et d'en former une circonscription diocésaine en faveur d'Anschaire ? Et quelle localité mieux indiquée que Hambourg pour le siège de cet évêché ? L'Elbe assure les communications de cette ville avec le Danemark ; à l'endroit où elle est assise, le fleuve se rétrécit comme pour la mettre plus à l'abri des incursions des Vikings ; elle est aussi tournée vers les pays slaves de l'Est ; il y existe déjà une église qui remonte au temps de Charlemagne ; il s'y rencontre sans doute plus de chrétiens qu'ailleurs en Nordalbingie. Ces raisons eussent suffi à déterminer le choix de Hambourg. Mais voici que s'en ajoute une nouvelle en 831 : les projets de Charlemagne. Ils devaient produire une profonde impression sur son fils (10).

L'affaire fut vraisemblablement soumise à l'assemblée du royaume qui se tint à Thionville, en octobre ou novembre 831. L'empereur et l'impératrice s'y trouvaient. On y remarqua surtout des ambassadeurs du calife Abdallah-Al-Mamun, et les cadeaux précieux, étoffes et parfums, qu'ils apportaient aux souverains francs. Mais l'attention d'Anschaire dut s'arrêter davantage sur quelques Slaves et sur quelques Danois, également présents à Thionville. Ils appartenaient, en effet, à l'immense troupeau dont il serait bientôt le pasteur. Les Danois, en particulier, venaient solliciter de l'empereur un traité de paix, qui allait permettre aux missionnaires de reprendre l'évangélisation de leur pays.

La consécration épiscopale fut conférée à l'élu de Louis

Avant-corps occidental de l'ancienne abbatiale de Corvey.

Cette église conventuelle a été bâtie de 822 à 844. Nous en donnons l'avant-corps occidental, édifié entre 873 et 885, primitivement à trois tours, mais fortement remanié dans la suite (voir W. EFFMANN, *Die Kirche der Abtei Corvey*. Paderborn, 1929).

(Niedersächsisches Bild-Archiv. Wienhausen).

Porche, rez-de-chaussée de l'avant-corps occidental de l'abbatiale de Corvey (fin du IX^e s.)
(Niedersächsisches Bild-Archiv, Wienhausen).

le Pieux par Drogon de Metz, demi-frère de l'empereur, assisté des archevêques Ebo de Reims, Hetti de Trèves et Otgarius de Mayence, des évêques Helgaudus de Verden et Willericus de Brême, qui avaient consenti à céder au nouveau diocèse une partie de leurs territoires, d'autres prélats enfin présents à Thionville pour l'assemblée royale (11). Anschaire n'avait alors que trente ans, l'âge minimum que le concile d'Agde de 506 et le concile d'Arles de 524 demandaient pour l'épiscopat, celui que le Droit canon exige encore.

Le siège de Hambourg fut-il dès lors érigé en archevêché par l'initiative de Louis le Pieux ? Rimbert l'affirme (12). Le titre d'archevêque ne supposait pas nécessairement alors l'existence d'une province ecclésiastique et d'évêchés suffragants. Sous Louis le Débonnaire, tous les métropolitains s'appelaient archevêques, tous les archevêques n'étaient pas métropolitains. L'archichapelain du palais royal portait le titre d'archevêque. De même que Willibrord, dans la première moitié du VIII^e^ siècle, avait été créé archevêque d'Utrecht à un moment où il ne pouvait être question d'évêchés suffragants en Frise ; ainsi, dans la première moitié du IX^e^ siècle, Anschaire reçut l'archevêché de Hambourg qui ne commanda jamais à une province ecclésiastique proprement dite.

Cependant, pour ériger une métropole ou établir un archevêque, l'empereur ne pouvait se passer du concours du pape. L'ecclésiastique désigné par le souverain était généralement dirigé vers Rome. Il en revenait avec le pallium, insigne de la dignité archiépiscopale, que le pape se réservait de conférer (13).

Ainsi les choses se passèrent-elles pour Anschaire. Comme les grands missionnaires anglo-saxons, Willibrord et Boniface, comme son prédécesseur et collaborateur, Ebo de Reims, l'apôtre du Nord prit la route de la Ville Éternelle, afin d'y obtenir la confirmation de sa haute dignité et d'y recueillir de la bouche même du successeur de Pierre les directives nécessaires pour son œuvre d'évangélisation (14).

Le souverain pontificat était alors occupé par le pape

Grégoire IV, qui devait bientôt se rendre lui-même dans l'empire franc, pour y tenter une réconciliation entre Louis le Pieux et ses fils (832-833).

L'évêque de Hambourg arriva à Rome à la fin de 831 ou au début de 832 (15). Louis le Pieux lui avait donné pour compagnons de route deux évêques, Bernold de Strasbourg et Ratoldus de Vérone, ainsi qu'un comte nommé Geroldus, chargés de mettre le pape au courant de ce qui s'était passé et d'obtenir sa ratification. Grégoire déclara en effet reconnaître l'élection et la consécration du « premier évêque des Nordalbingiens » ; il lui conféra le pallium ; il nomma Anschaire son légat chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les autres peuples « habitant ces pays, auxquels la divine piété ouvrirait la porte du salut », mais en renouvelant le mandat semblable d'Ebo, archevêque de Reims ; il accorda enfin au nouvel évêque, devant les reliques et la confession de saint Pierre, pleine autorité pour la prédication.

Ces faits mémorables nous sont rapportés par Rimbert. Il les résume lui-même d'après une bulle de Grégoire IV. Elle n'est pas datée, mais doit se placer vers la fin de 831 ou les débuts de 832. Comme tous les célèbres documents relatifs aux origines de l'archevêché de Hambourg, elle a donné lieu à des discussions sans fin et s'est vue soumise à une analyse minutieuse. On y distingue nettement deux parties. L'une, générale et adressée à tous les fidèles, est originale, quoiqu'elle se termine par les formules ordinaires d'anathème. L'autre, au contraire, adressée à Anschaire et ayant trait au pallium qui lui est conféré, vient d'un formulaire. Aussi beaucoup de spécialistes estiment-ils que la seconde moitié de l'acte n'est pas primitive. Nous n'avons pas à entrer dans ces discussions : les faits rapportés plus haut et qui marquent le séjour d'Anschaire à Rome ne sont point contestés (16).

Le pape avait donc deux légats sur le même pied pour les mêmes régions. Il n'existait entre ces deux légations personnelles qu'une seule différence : celle d'Ebo n'avait aucun rapport avec l'archevêché de Reims, tandis que celle d'Anschaire en avait avec l'archevêché de Hambourg, créé

en vue de l'apostolat du Nord. Nous parlerons plus tard des relations intimes de ces deux hommes. L'amitié qu'il portait à Ebo, jointe à son désintéressement et à son humilité, devait empêcher Anschaire de voir dans cette égalité des deux légations, voulue par Grégoire IV, une entrave à la liberté de son action. Encore fallait-il se mettre d'accord sur la manière pratique dont les deux légats se partageraient l'évangélisation des régions qui leur étaient confiées. Des conférences eurent lieu dans ce but peu après le retour d'Anschaire.

La solution la plus simple était que chaque évêque se chargeât d'un des deux pays confiés à leur ministère. De plus, il paraissait naturel qu'Anschaire gardât la Suède, dont il avait été le premier évangélisateur et qu'il venait de visiter. Or on adopta précisément la solution opposée, pour la raison sans doute que l'archevêque de Hambourg, voisin du Danemark, était tout désigné pour en exercer le gouvernement spirituel. Mais Ebo ne pouvait résider en Suède, ni même s'y rendre fréquemment. Il lui fallait un coadjuteur. Avec l'assentiment de Louis le Pieux, il choisit pour cette fonction un de ses proches parents, Gauzbertus, qui s'appela désormais Simon. Il le sacra, de concert avec son co-légat ; il lui délégua le ministère dont le pape l'avait chargé lui-même ; enfin il l'envoya dans le Nord (17). Nous l'y retrouverons plus tard.

Pour assurer l'avenir religieux de la Suède — le premier pays qui soit mentionné dans la bulle de Grégoire IV, tandis que le Danemark n'y occupe que la seconde place — un pas considérable venait donc d'être fait. Comme l'évangélisation du Danemark, celle de la Suède était confiée à un diocèse allemand, créé en partie dans ce but, bien constitué et pourvu de rentes ; comme le Danemark, la Suède dépendrait étroitement du Saint-Siège, qui gardait la direction suprême de l'œuvre évangélisatrice et commissionnait deux légats pour la mener à bonne fin ; mais, à la différence du Danemark, la Suède obtenait un évêque, qui résiderait aussitôt dans le pays et y reprendait le travail de conversion commencé par Anschaire.

Pendant les quatorze années qui suivirent sa consécration épiscopale, Anschaire dut évangéliser avant tout la partie allemande de son diocèse. On se figurera facilement les difficultés énormes de cet apostolat. La Nordalbingie était entourée, au Nord, de Normands païens et, à l'Est, de Slaves païens. Sa population se composait d'abord de Slaves païens, d'Abodrites, qui, depuis 804, pénétrèrent en grand nombre, principalement à l'Est du pays ; ensuite et surtout de Saxons. Ces derniers formaient trois groupes : les *Sturmarii,* les *Tedsmargoi* et les *Holcetae,* dont les noms se retrouvent dans les *pagi* de Stormarn, de Dithmarschen et de Holstein. Ces Saxons n'oubliaient que très lentement leur ancienne indépendance, leurs traditions, leur hostilité vis-à-vis des Francs. La Nordalbingie n'avait jamais été l'objet d'une évangélisation systématique. Mais les Saxons chassés de la région par l'ordre impérial purent y rentrer à condition d'avoir reçu le baptême.

Et cependant, même du point de vue naturel, le travail de conversion se présentait sous des auspices relativement favorables. On pouvait d'abord compter sur l'assistance impériale, indispensable à cette époque. Ensuite, les prêtres chrétiens envoyés sous Louis le Débonnaire apparaissaient aux yeux des Saxons comme ayant triomphé des dieux. Or ces peuples païens perdaient vite la confiance en des dieux incapables de les délivrer des mains de leurs ennemis (18).

Anschaire, nous dit-on, a écrit le premier chapitre de l'histoire ecclésiastique du Schleswig-Holstein ; son nom, avec celui de saint Vicelin, pour le XII^e^ siècle, y est demeuré gravé dans les mémoires ; des églises et des établissements charitables l'y ont pris pour patron ; sa statue s'y dresse dans les rues et sur les places (19). Cependant presque aucun détail ne nous a été conservé de son activité comme archevêque de Hambourg.

En 845, le nouveau diocèse ne comptait encore que quatre églises paroissiales pouvant conférer le baptême, Hambourg, en Stormarn, Meldorf, en Dithmarschen, et, semble-t-il, Schoenefeld et Heiligensteden, en Holstein (20). D'après

une tradition orale recueillie par Adam de Brême, Anschaire aurait donné des reliques précieuses à deux de ces églises : à celle de Hambourg, les corps des saints Sixte et Sinnicius, qu'il avait reçus d'Ebo, à celle de Heiligensteden, le corps de saint Martinien (21). A Hambourg même, Anschaire remplaça l'ancienne église, qui devait être fort modeste, par une basilique digne d'un archevêché. Rimbert en loue la magnificence. Il admire aussi les « claustra monasterii », le monastère. Celui-ci fut principalement occupé, dans les premiers temps, par des moines venus de Corbie, afin d'assister l'archevêque dans son ministère. Cependant ce bâtiment était surtout destiné à recevoir le clergé séculier de la métropole, vivant en commun et sans doute soumis à la règle de saint Chrodegang. Enfin, nous trouvons encore mentionnées comme fondations d'Anschaire à Hambourg, antérieurement à 845, une bibliothèque, dont les plus beaux livres et les mieux calligraphiés provenaient des largesses de Louis le Pieux, et une école cathédrale (22).

Le zèle d'Anschaire dut l'entraîner à visiter souvent son diocèse, à y administrer les sacrements, à y prêcher. Un épisode conservé par Rimbert nous montre combien était superficiel le christianisme de ces Saxons du Nord ; mais il nous manifeste une fois de plus l'extrême sensibilité du saint et son ardeur pour la cause de Dieu.

« Le peuple de Nordalbingie venait de commettre un péché des plus horribles. Quelques malheureux esclaves pris en terre chrétienne et conduits chez les barbares... étaient parvenus à s'enfuir et à se réfugier chez les Nordalbingiens, dont le territoire était le plus proche. Ceux-ci, sans aucune pitié, les saisirent et les jetèrent en prison. Ils en revendirent un certain nombre à des païens, ils attachèrent les autres à leur service ou les livrèrent en esclavage à d'autres chrétiens. L'évêque eut connaissance de ce qui s'était passé. Il s'en montra extrêmement peiné. Comment un tel crime avait-il pu se commettre dans son diocèse ? Comment le réparer ? Il n'en voyait pas le moyen, car l'on comptait parmi ceux qui y avaient participé beaucoup des personnages les plus puissants et les plus nobles du pays. Plein d'angoisse, il

reçut, comme à l'ordinaire, pendant la nuit, la consolation divine. Il crut voir Jésus qui appartenait encore au monde présent... et marchait au milieu d'une multitude de fidèles. Anschaire, l'évêque de ce troupeau, accompagnait aussi le Christ. Sa joie était grande, car il lui semblait qu'aucune opposition ne se manifestait sur leur passage ; au contraire, une sorte de terreur divine paraissait agir sur tous les pécheurs. A la suite de cette vision, Anschaire se prépara à partir chez ce peuple. Il voulait délivrer à tout prix les malheureux indûment réduits en esclavage et empêcher, avec la grâce de Dieu, qu'une mauvaise action de ce genre ne se reproduisît dans la suite.» Anschaire réussit à merveille dans ce délicat ministère. Personne ne lui opposa la moindre résistance. Les captifs furent tous rendus à la plus complète liberté. Bien plus, une convention fut signée, dont voici les termes. Les personnes souillées par le marché infâme prenaient l'engagement de ne recourir pour se défendre ni au serment ni aux témoignages ; mais celui qui serait accusé de ce crime aussi bien que son accusateur s'en remettrait au jugement de Dieu. Cette visite du serviteur de Dieu fut marquée par tant de joie, elle obtint un tel succès que certains de ses compagnons de voyage disaient : « Nous avons senti, de manière à ne pouvoir nous tromper, que le Seigneur était avec nous » (23).

Anschaire ne pouvait oublier les peuples du Nord pour qui surtout il était devenu évêque et que les deux plus hautes autorités de la terre, le pape et l'empereur, avaient confiés à ses soins (24). Établi aux portes du Danemark, il s'y rendit sans doute plus d'une fois. On ne nous dit rien de ces voyages. Mais on nous le montre préoccupé du recrutement de bons évangélisateurs. Comme l'avait fait Willibrord, comme il l'avait déjà pratiqué lui-même lors de sa première mission en Danemark, Anschaire acheta chez les Danois et chez les Slaves, des enfants susceptibles de recevoir une éducation cléricale. De ces candidats au sacerdoce, les uns furent installés près de lui, à Hambourg, les autres furent placés dans une école apostolique qu'il ouvrit à Thourout.

Thourout était une abbaye royale que Louis le Pieux

remit en fief à saint Anschaire, afin qu'il pût en tirer des ressources assurées. En effet le diocèse de Hambourg, petit, pauvre, exposé aux incursions normandes, paraissait incapable de se suffire à lui-même. L'empereur, en agissant de la sorte, n'innovait pas. Pour nous borner à un seul exemple, lui-même, lorsqu'il envoya Ebo en Danemark, le pourvut du bénéfice de *Welanao* (Münsterdorf).

Thourout, située dans la région colonisée de longue date par les Saxons sur le littoral de la mer du Nord, est une localité fort ancienne de la Flandre. On a naturellement voulu retrouver dans son nom celui du dieu Thor, avec lequel il n'a d'ailleurs rien à voir. Une biographie de la première moitié du IX^e^ siècle, dont le héros, saint Bavon, a vécu au VII^e^, nous raconte que ce saint personnage, sentant approcher sa fin, fit chercher dans le monastère de Thourout un prêtre, nommé Domlinus, et que celui-ci, malgré la difficulté du voyage à travers un pays hérissé de forêts, put encore arriver à temps pour recevoir le dernier soupir de Bavon (25).

Adam de Brême affirme qu'Anschaire aimait à se retirer à Thourout (26). Ce témoignage tardif est naturellement dépourvu de valeur par lui-même. Mais la collation dont il avait été l'objet faisait d'Anschaire l'abbé de Thourout. De plus, l'archevêque de Hambourg ayant envoyé dans ce monastère des jeunes Danois et Slaves qu'il avait achetés, on peut croire qu'il les visita à plus d'une reprise et suivit de près leur éducation. Le biographe de Rimbert nous parle seulement d'un de ces séjours d'Anschaire à Thourout. Le saint distingua alors parmi d'autres élèves celui qui devait lui succéder sur le siège de Hambourg. On se souvient de ce joli épisode.

L'école apostolique de Thourout n'eut malheureusement pas la vie très longue et elle ne dut donner que bien peu de prêtres aux pays scandinaves. En effet, le partage de l'empire en 843, après la mort de Louis le Pieux, la fit passer à Charles le Chauve. Ce souverain, sans souci de l'œuvre apostolique à laquelle le monastère avait été affecté du vivant de son père, le donna à un de ses fidèles,

Raginarius. Les représentations de ses frères et de plusieurs autres personnes de bien restèrent sans effet. Le nouveau bénéficiaire de Thourout alla jusqu'à retirer du monastère certains des jeunes gens qui s'y trouvaient, pour les prendre à son service. « Pour cette raison, nous dit Rimbert, le seigneur évêque éprouva une grande angoisse. Peu de temps après, il lui sembla qu'il se trouvait dans une maison et y rencontrait le roi Charles et Raginarius. Il se mit à les réprimander, affirmant qu'il avait voulu élever ces enfants pour le service du Dieu très puissant, et non pour celui de Raginarius. Alors il crut voir ce dernier lever le pied et lui en frapper le visage. Mais bientôt, Jésus qui se trouvait près d'Anschaire, parla de la sorte au roi et à Raginarius : « A qui donc appartient cet homme que vous déshonorez à tel point ? Sachez qu'il a un Seigneur et que vous ne resterez pas impunis pour cette offense. » Ces mots les remplirent d'effroi et de trouble. Alors le seigneur évêque se réveilla. Rimbert ajoute que la vengeance divine s'abattit sur Raginarius. Il perdit bien vite la faveur de Charles le Chauve et ne la recouvra jamais. La *cella* de Thourout et tous les biens qu'il tenait de ce souverain lui furent enlevés. On sent encore frémir l'indignation des moines contre cet abbé laïque, ne fût-ce que dans ces quelques mots de la *Vita Anskarii :* « Charles le Chauve donna Thourout à Raginarius, personnage qui vous est bien connu : *Vobis bene cognito* » (27).

Au XI^e^ siècle, les archevêques de Hambourg-Brême continuaient à revendiquer la propriété du « très noble monastère de Thourout, illustre par ses moines». Cependant, l'archevêque Adalbert, devenu en 1053 légat et vicaire apostolique des régions du Nord, renonça à ces prétentions. On nous parle d'un échange qui eut lieu alors et que l'empereur Henri III et le comte de Flandre Baudouin V ratifièrent. Ce fut sans doute le second de ces princes qui se chargea de la tutelle du monastère royal (28).

Anschaire éprouva une grande douleur de la perte de son école apostolique. N'était-ce pas sur elle que reposait en partie l'avenir religieux de la Suède et du Danemark ? La

privation de Thourout compromettait en outre l'existence même de l'archevêché de Hambourg. Aussi les moines de Corbie fixés auprès d'Anschaire durent-ils rentrer dans leur abbaye et « beaucoup d'autres encore l'abandonnèrent, à cause de la pauvreté dans laquelle il se débattait. Mais lui, il continuait à vivre, comme il pouvait, avec les quelques fidèles qui demeuraient auprès de lui. Et quoique réduit à la pauvreté, il ne consentit jamais à renoncer à la tâche qui lui avait été assignée ».

Bientôt des croix plus lourdes encore allaient s'appesantir sur ses épaules.

CHAPITRE VI

Les Grandes Épreuves

Tant qu'avait vécu Louis le Pieux, les Normands ne s'étaient jetés que par petites bandes sur les côtes de ses États ; ils n'osaient pas remonter les grands fleuves ni s'aventurer bien loin à l'intérieur du pays. Mais, après la bataille de Fontenoy (841), l'audace des Vikings ne connut plus de bornes. L'Empire était divisé et les hommes du Nord ne tardèrent pas à se rendre compte de la faiblesse réelle des successeurs de Charlemagne. Depuis 843, Louis le Germanique gouverne le royaume de Francie orientale ; il se trouve ainsi être le voisin immédiat des Danois. Dans ce dernier pays, Harald II n'a pu reconquérir le trône. Il dut mourir quelques années après l'empereur qui avait pris sa cause en main. Ici et surtout plus loin nous rencontrerons un autre souverain du Danemark, un fils du grand Godfried, Horic Ier (1).

Quelle ne fut pas la stupéfaction des habitants de Hambourg quand, un jour de l'année 845, ils virent une flotte danoise se présenter devant les murs de leur ville et s'apprêter à en faire le siège! Six cents navires du roi Horic avaient pénétré dans l'Elbe. Ce chiffre nous est donné par Prudence, un des auteurs des *Annales de Saint-Bertin* (2). Mais on ignore la raison de cette expédition. En 836, Horic avait repoussé solennellement, par l'intermédiaire de ses ambassadeurs au plaid de Worms, toute responsabilité dans les récents pillages commis par les Normands en Frise, particulièrement à Duurstede. Il semble que, de 828 à 845, la paix ait généralement régné entre les Francs et les Danois, à la frontière de l'Eider (3).

Personne n'était venu donner l'alarme aux Hambourgeois, lorsque les Normands se présentèrent devant leur ville. On sait combien ceux-ci excellaient à surprendre leurs ennemis et à dissimuler leur marche. Le comte, gouverneur de Hambourg, un certain Bernard, était absent. Le temps manquait pour lever l'armée du comté. Seule autorité qui se trouvât alors dans Hambourg, l'archevêque voulut au moins en organiser la défense, avec la population valide de la place et du faubourg Saint-Nicolas. Mais il s'aperçut bien vite que la résistance aux assiégeants serait impossible.

Anschaire prit donc le parti de faire évacuer la ville. Il ordonna de sauver avant tout le trésor des reliques. On se souvient que, d'après Adam de Brême, les plus précieuses d'entre elles étaient les corps des deux premiers évêques de Reims, saint Sixte et saint Sinnicius. L'archevêque lui-même dut prendre la fuite à demi-vêtu. Le clergé se répandit au hasard, un peu partout. Les citadins firent de même. Il en tomba un certain nombre aux mains des Danois et la plupart d'entre eux furent tués.

Cependant les pirates s'emparaient de la ville et du bourg voisin et s'y livraient au pillage. La nuit tombée, ils se décidèrent à rester dans la place et ne la quittèrent que le surlendemain. Ils emportèrent un butin immense, ne laissant guère derrière eux que les cendres des incendies. Ainsi furent anéantis l'église bâtie par saint Anschaire, le monastère qu'il y avait joint, les vases sacrés et les trésors de diverse nature accumulés par l'archevêque, les livres surtout, auxquels il attachait tant de prix et parmi lesquels on remarquait une bible en belle calligraphie, don de l'empereur. Ce désastre privait le pontife de presque toutes ses ressources, car les malheureux assiégés n'avaient pu emporter dans leur fuite que quelques objets saisis à la hâte et au hasard (4).

En ces conjonctures, nous dit Rimbert, le saint montra la grandeur de sa force et de sa résignation. Son âme ne se troubla pas. Sa bouche ne laissa pas échapper de plaintes. Alors qu'il venait de perdre en quelques instants presque tous les trésors laborieusement acquis pour son église, tous

les édifices élevés à grands frais depuis une douzaine d'années, on ne put entendre tomber de ses lèvres que les paroles résignées de Job : « Le Seigneur l'avait donné ; le Seigneur l'a enlevé ; comme il a plu au Seigneur, ainsi est-il arrivé ; que le nom du Seigneur soit béni ! »

La légende connaît sur cette époque tragique de la vie du saint des détails que ne fournit pas sa biographie. Ils nous viennent, d'une part, de documents fabriqués au début du XI^e^ siècle et attribués au pape Nicolas I^r^ et à Louis le Germanique, et, de l'autre, d'Adam de Brême. En voici le résumé.

Une vénérable matrone, nommée Ikia, se prit de pitié pour le malheureux évêque sans siège et sans revenus. Elle lui fit don d'une propriété située à Ramsola (Ramelsloh), à trois milles de Hambourg, mais dans le diocèse de Verden. Le saint y fonda un monastère et y déposa les reliques sauvées du sac de la ville épiscopale. Là se réunit le troupeau dispersé. Là s'établit le siège du gouvernement ecclésiastique. De là partira le Pasteur pour visiter son Église et pour confirmer les Nordalbingiens dans leur foi. De là seront envoyés des prédicateurs au Danemark. Adam ajoute qu'Anschaire s'était rendu à Brême mais qu'il en avait été chassé par l'évêque, Leudegarius, jaloux de la doctrine et des vertus de son collègue. Au lieu de cette dernière histoire, les faux attribués à Louis le Germanique et à Nicolas I^r^ nous racontent que l'évêque de Verden, Waldgarius, se montra très opposé à l'établissement du monastère de Ramelsloh (5).

Il est certain qu'une abbaye de ce nom appartint à l'archevêché de Hambourg et qu'elle lui échut avant l'année 977 et sans doute dès le IX^e^ siècle. Mais ce détail mis à part, tout le récit d'Adam de Brême et des deux diplômes mentionnés plus haut manque de garantie historique.

Les excès commis par les Normands ne restèrent pas tout à fait impunis. Les Annales de Fulda nous l'affirment ; celles de Saint-Bertin précisent en rapportant que les Saxons allèrent à leur rencontre et les vainquirent, par la grâce du Christ (6). Mais la même année, les terribles Danois

ravagèrent encore la Frise ; ils poussèrent, par la Seine, jusqu'à Paris et livrèrent au pillage et à la destruction l'abbaye de Saint-Germain des Prés ; enfin, en regagnant leur pays, ils semèrent partout l'incendie le long des côtes du royaume franc.

Nous ne savons combien de temps Anschaire dut errer à la recherche d'une résidence et dans quel endroit il se fixa. Les « frères de sa congrégation », c'est-à-dire le clergé de sa cathédrale, transportaient les saintes reliques d'un endroit à l'autre. Ils n'étaient pas encore au bout de leurs pérégrinations quand arrivèrent de Suède des nouvelles désolantes.

Gauzbertus, parti pour ce pays dans le courant de l'année 832 (7), y avait été bien reçu par le roi et le peuple. Aussi put-il bientôt y commencer la construction d'une église. Elle devait se trouver à Birca même, tandis que celle de Herigarius avait été bâtie dans le domaine de ce grand personnage. L'évêque prêchait en toute liberté la doctrine du Christ, et sa parole, d'après ce que nous dit Rimbert, produisit alors un bon nombre de conversions (8). Il ne devait quitter la Suède qu'en 845. Y demeura-t-il sans interruption depuis 832 ? Nous ne pouvons l'affirmer.

On suivait avec un vif intérêt dans le royaume franc les labeurs apostoliques de Gauzbertus et on s'efforçait de lui venir en aide. Ebo et Louis le Pieux avaient pris sur eux les frais de son voyage et l'avaient pourvu des objets liturgiques indispensables. Plus tard, l'empereur permit à l'archevêque de Reims de transmettre à son délégué la *cella* de *Welanao*. De Fulda, le célèbre abbé Raban Maur écrivit plusieurs fois à l'évêque et à ses compagnons ; il les exhortait à persévérer dans leur pénible apostolat, en dépit de la haine des hommes. Il leur envoyait divers présents : ainsi un sacramentaire, un lectionnaire, un psautier, les Actes des Apôtres, des ornements et vêtements liturgiques, des linges d'autel et des cloches (9).

La mission de Suède semblait donc pleine de promesses. Malheureusement, les dispositions des habitants s'étaient tout à fait modifiées vers 845, on ne sait pas pour quel

motif. Anschaire apprit un jour qu'une émeute populaire avait éclaté à Birca contre les chrétiens. On pouvait encore ajouter les détails suivants : la maison de Gauzbertus avait été envahie ; son neveu Nithard avait été mis à mort ; l'évêque et ses compagnons avaient été ligotés, tandis qu'on pillait leur demeure ; enfin, ils avaient été couverts d'opprobre et jetés hors du royaume. Le roi, disait-on, ne portait pas la responsabilité de cet attentat.

Rimbert développe un thème particulièrement cher aux hagiographes médiévaux, quand il nous montre la vengeance divine poursuivant dès ici-bas les auteurs de ce coup de main. Il en est que frappe la mort ; d'autres reçoivent la sinistre visite de la peste ; d'autres encore se voient éprouvés dans leurs biens matériels. Mais le biographe ne s'attarde qu'à un fait qu'il tient de bonne source.

Parmi les envahisseurs de la maison épiscopale se trouvait le fils d'un homme puissant. Il avait soigneusement recélé chez lui sa part du butin. Or, à partir de ce moment, la fortune de son père commença à péricliter, ses esclaves et ses troupeaux à dépérir. Lui-même mourut bientôt, et après lui furent emportés sa femme, son fils et sa fille. Le malheureux père avait ainsi perdu tous ses proches, à l'exception d'un fils encore en bas âge. Il s'était vu dépouiller d'à peu près tous ses biens. Comment ne pas découvrir en ces coups multipliés la main vengeresse des dieux ? Mais lequel parmi eux se considérait-il comme spécialement offensé ? lequel fallait-il à tout prix apaiser ? Suivant la coutume de son pays, le père alla trouver un devin. Celui-ci recourut au sort et déclara que tous les dieux des Scandinaves lui étaient favorables, que seul le Dieu des chrétiens était animé à son égard d'une violente hostilité. « C'est le Christ, disait-il, c'est le Christ qui t'a perdu. C'est parce que tu caches dans ta maison quelque chose qui lui a été consacré, que tous ces maux ont fondu sur toi. Tu n'en seras délivré qu'après avoir découvert cet objet et l'avoir éloigné de chez toi. » Cette réponse du devin rendit son client fort perplexe ; il ne parvenait pas à découvrir de quoi il pouvait être question. Mais avec le temps lui revint le souvenir de

la part que son fils avait prise au pillage de la maison de Gauzbertus, et, en particulier, d'un livre qu'il en avait rapporté. Très angoissé, le malheureux se demandait à qui confier ce funeste trésor. Un prêtre était naturellement tout indiqué pour le recevoir ; mais il n'y avait plus en ce moment aucun prêtre catholique en Suède. Il s'adressa alors aux personnes de son village, leur raconta ses tribulations et leur montra le sinistre *codex*. Tous se refusèrent à le conseiller et plus encore à recevoir le livre. En désespoir de cause, l'infortuné, voulant se débarrasser à tout prix de l'objet qui avait causé tous ses malheurs, l'emballa avec soin, l'attacha à une haie et y joignit un avis, autorisant le premier venu à s'en emparer. Par bonheur, un chrétien arriva à temps pour recueillir le livre. C'est par lui que Rimbert apprit cette histoire (10).

Après la ruine de l'archevêché de Hambourg, c'était donc la ruine de la mission de Suède ! Pendant sept années, nous affirme Rimbert, ce pays resta privé de tout ministère sacerdotal.

Mais il restait heureusement parmi les chrétiens laïques du pays un apôtre, celui que le biographe appelle le « filiolus » d'Anschaire, son baptisé, Herigarius.

C'était, on s'en souvient, un conseiller du roi Björn et le préfet de Birca. Sa position élevée et son isolement parmi ses concitoyens restés en grande majorité païens, ne lui faisaient pas dissimuler ses nouvelles croyances. Les injures ne l'émouvaient nullement. On le voyait saisir avec joie les occasions de prêcher sa doctrine et choisir avec beaucoup d'à-propos les arguments de nature à frapper les esprits de ces Scandinaves, intelligents et ouverts, mais livrés à l'idolâtrie et superstitieux. Un jour qu'il prenait part à une réunion dans un abri de branchages, quelques-uns des assistants se mirent à exalter leurs dieux, auxquels ils se disaient redevables de leur prospérité, à reprocher à Herigarius d'avoir follement renoncé aux croyances du plus grand nombre de ses concitoyens. Le chef de la ville releva cette provocation et les invita à recourir à une épreuve qui permettrait de mesurer la puissance de leurs dieux et celle

du sien. De gros nuages couvraient le ciel. « Invoquez vos dieux, leur dit-il, pour que la pluie ne vous touche pas ; et moi je demanderai la même faveur à mon Seigneur Jésus-Christ. » Tous les païens rangés d'un côté de la hutte se mirent donc en prières ; lui qui, avec un enfant, se trouvait de l'autre côté, fit de même. Bientôt se mit à tomber une pluie torrentielle qui eut vite fait de percer les branchages et d'en semer les feuilles dans l'abri. Les assistants, quoique tout vêtus, paraissaient nager dans un fleuve. Mais pas une goutte n'atteignit Herigarius et l'enfant assis près de lui. Aussitôt le chef chrétien tira de ce prodige la conclusion qu'il fallait lui laisser sa religion et imiter son exemple.

Herigarius, malgré sa profession chrétienne, devait être estimé et aimé de ses concitoyens. On le vit bien quand une infirmité le retint chez lui. Beaucoup de gens le visitèrent alors dans sa maison. Mais il se trouva de nouveau des personnes indiscrètes pour l'exhorter à revenir aux dieux de la nation, pour lui reprocher d'être sans dieux et sans espoir de guérison, par sa propre faute. Un jour, lassé, le préfet de Birca ordonna à ses domestiques de le porter à l'église. Alors, en présence de beaucoup de personnes qui l'y avaient suivi, il supplia le Christ d'éclairer ces malheureux et de lui rendre dans ce but la pleine santé. Le miracle demandé se produisit aussitôt. Herigarius sortit seul de l'église, louant la miséricorde de Dieu, plus ferme que jamais dans sa foi, plus ardent aussi à confondre les païens.

Pendant la période où la Suède resta sans prêtre, un roi du pays, Anoundus, en avait été chassé, comme le furent à cette époque tant d'autres souverains du Nord. Anoundus se réfugia en Danemark. Il parvint à y grouper des partisans, en faisant miroiter à leurs yeux les trésors de Birca, entrepôt de tant de richesses, lieu de rencontre de tant de gros marchands. Il promettait de les conduire lui-même jusqu'à cette ville, sans que leur armée eût à subir aucun dommage dans l'expédition. Les Danois équipèrent donc une petite troupe de soldats qui furent embarqués sur vingt et un navires fournis par eux, et sur onze autres qui appar-

Au-dessus : Une des collines royales de Gamla Uppsala, avec, à gauche, l'église de cette localité.

En dessous : L'église de Gamla Uppsala (XIII^{e} s.).

Au-dessus : Partie d'une pierre runique découverte à Björkö.
(Statens Historiska Museum de Stockholm).

En dessous : Anneaux d'argent du IXe siècle.
(Photographie gracieusement communiquée par M. Neergaard, inspecteur au Nationalmuseet de Copenhague).

tenaient à Anoundus. Le roi rival d'Anoundus était absent quand se présenta en vue du port suédois la flotte ennemie. Les habitants de Birca, pris à l'improviste comme ceux de Hambourg, n'eurent pas le temps de réunir une armée ; Herigarius, la seule autorité présente, ordonna d'évacuer la ville. Les malheureux habitants se jetèrent dans une cité voisine. C'était pitié de les entendre invoquer leurs dieux, leur faire des vœux, leur promettre des sacrifices. Cependant la localité qui servait de refuge aux fugitifs était trop faible et le nombre d'hommes valides était trop peu considérable pour que la résistance pût durer. On se décida donc à demander la paix. Elle fut dictée par Anoundus qui réclama le versement immédiat de cent livres d'argent pour le rachat de la ville de Birca. Les vaincus s'exécutèrent sans tarder. Cette convention déplut naturellement aux Danois, trompés dans leur espoir d'un fructueux pillage. Ils prétendirent que les marchands n'avaient pas été taxés en proportion de leurs richesses ; ils menacèrent d'envahir les maisons, de les vider et de les incendier. Alors, les infortunés habitants passèrent par de nouvelles angoisses ; ils adressèrent à leurs dieux de nouvelles supplications.

Le moment parut venu à Herigarius de prêcher à ce malheureux peuple la seule religion qui pût le secourir en cette extrémité. Il lui démontra l'impuissance de ses idoles, l'inutilité de ses vœux. Il lui peignit dans les termes les plus sombres le sort qui serait réservé à chacun d'eux, aux femmes surtout et aux enfants, à la ville elle-même, s'ils n'avaient d'autres protecteurs que leurs dieux. Émus par ce discours, les citoyens de Birca se remirent complètement entre les mains de leur chef, lui promettant de suivre en tout ses instructions. Herigarius leur suggéra de faire un vœu au Dieu tout-puissant. Les gens de la ville se réunirent dans une plaine, comme ils avaient coutume de le faire pour prendre des décisions, et ils s'engagèrent à jeûner et à faire l'aumône s'ils étaient délivrés du danger qui les menaçait.

Cependant le roi détrôné réunissait à son tour les Danois qui l'avaient suivi. Il leur proposait de rechercher par la voie du sort si les dieux voulaient la dévastation de cet

endroit. C'était surtout les intentions du Christ qu'il importait de connaître ; car, disait le monarque, on lui avait élevé une église à Birca ; sa religion y était celle de beaucoup d'habitants ; il apparaissait comme le plus puissant de tous les dieux, capable de secourir, comme il voulait, ceux qui recouraient à lui. Telles sont au moins les paroles que Rimbert lui prête. Leur sens général est assez conforme à la manière de parler d'autres chefs normands, dans des circonstances semblables. Le sort fut donc de nouveau consulté. On obtint une réponse très catégorique. Le Dieu des chrétiens s'opposait absolument au pillage de Birca ; on ne pourrait s'y livrer sans grand détriment pour la prospérité des Danois. Ceux-ci, en gens pratiques, s'empressèrent de faire poser une nouvelle question par leurs devins. De quel côté fallait-il partir maintenant pour trouver un bon butin et ne pas rentrer chez soi les mains vides ? Les dieux complaisants désignèrent une ville située loin de là, en pays slave. Nous ne connaissons pas le nom de cette malheureuse cité sur laquelle, une fois encore, les Danois tombèrent à l'improviste. Ils s'en emparèrent, y saisirent toutes les marchandises et les objets de prix et s'en retournèrent enfin chez eux. Cet épisode en dit long sur la manière dont se décidaient et s'accomplissaient les expéditions de ces terribles bandes pillardes qui, pendant un siècle, ravagèrent tant de fois nos villes, nos églises, nos monastères.

Anoundus, revenu dans son pays, parvint à s'y maintenir quelque temps. Dans le but de se réconcilier avec son peuple rebelle, il rendit aux habitants de Birca la rançon de cent livres qu'il leur avait imposée.

Quant à Herigarius, il avait sauvé sa ville. Ce service inappréciable lui donnait le droit de parler encore plus haut que par le passé. Dans un *thing*, il invita donc ses concitoyens à rechercher avec attention quel était le vrai Dieu. Sa foi toujours grandissante le rendait de plus en plus éloquent et de plus en plus audacieux.

Ce chrétien héroïque méritait une récompense dès ici-bas. Sa joie fut grande quand, environ sept années après le départ de Gauzbertus, donc vers 852 (11), il vit arriver à

Birca un prêtre de Dieu. Ebo, spécialement chargé de la Suède, était mort l'année précédente. Anschaire voulut reprendre l'évangélisation de la Suède et, d'accord sans doute avec Gauzbertus, pourvoir d'un pasteur les fidèles qui étaient restés attachés à leur foi. Son choix tomba sur un anachorète, nommé Ardgarius. Celui-ci aurait surtout à se tenir en contact avec le préfet de Birca. Le ministre de Dieu fut reçu avec joie par Herigarius et les chrétiens de Suède. Il se mit à prêcher, comme ses prédécesseurs, à Birca. Les païens, qui n'avaient pas oublié les châtiments dont avaient été frappés les persécuteurs de Gauzbertus, n'osèrent protester contre la liberté qu'on lui laissait. Bien plus, à la suggestion de Herigarius, un roi, dont Rimbert ne nous dit pas le nom, autorisa l'envoyé d'Anschaire à reprendre la célébration publique des divins mystères.

Or, tandis que les disciples du Christ se réjouissaient de pouvoir participer de nouveau à la vie liturgique de leur Église, Herigarius contracta une maladie de langueur. Il s'éteignit pieusement dans le Christ en présence d' « Ardgarius, prêtre, recommandé par lui à la clémence divine, et après avoir reçu le saint viatique... Et l'on pourrait encore, ajoute le biographe, écrire bien des pages sur la constance de sa foi. »

Herigarius ne fut pas le seul chrétien de Suède qui édifia les fidèles et les idolâtres en ces temps difficiles. Une femme, nommée Frideburg, se fit également remarquer par la vigueur de sa foi. A de multiples reprises, on l'invita à sacrifier aux dieux. Elle répondait simplement qu'il était vain de recourir aux idoles, abominable de trahir les promesses faites au Christ dans le baptême.

Cependant Frideburg vieillissait et, depuis quatre années déjà, Gauzbertus avait quitté la Suède, sans qu'aucun autre prêtre fût venu l'y remplacer. Elle avait entendu parler jadis du viatique des chrétiens et redoutait beaucoup de mourir sans en avoir été pourvue. Dans cette anxiété, la pieuse femme acheta du vin — c'était, en Scandinavie, une marchandise importée et fort chère —, elle le réserva dans un vase spécial et recommanda à sa fille, également

chrétienne, de le lui verser goutte à goutte dans la bouche, le jour de son trépas. N'ayant plus l'Eucharistie, cette cérémonie n'en serait-elle pas au moins le souvenir et ne mettrait-elle pas son dernier voyage sous la protection spéciale de Dieu ? Ce vase fut ainsi conservé pendant trois années. Ardgarius arriva alors en Suède. Frideburg, tant qu'elle en eut la force, put se rendre à sa messe et entendre sa prédication. A sa dernière heure, elle n'en fut pas réduite à recourir au ministère de sa fille et à boire le vin acheté jadis ; elle fit appeler l'anachorète à son chevet et reçut de sa main les aliments eucharistiques consacrés au saint autel.

Catla — tel était le gracieux nom de la fille de Frideburg — avait reçu de sa mère des instructions fort précises sur l'usage des biens considérables que celle-ci laissait après elle. Toujours charitable pendant sa vie, cette femme admirable voulut l'être plus encore après sa mort. Mais à son avis, il n'y avait guère de pauvres en Suède ; elle recommanda donc à sa fille de vendre d'abord ses propriétés et d'emporter à Duurstede l'argent réalisé de la sorte. « Là, avait dit Frideburg, il y a beaucoup d'églises, de prêtres, de clercs. Là vit une multitude d'indigents. Quand tu y seras arrivée, consulte des chrétiens sûrs et distribue tous mes biens à ceux qu'ils te signaleront. » Catla exécuta ponctuellement les ordres de sa mère. De pieuses femmes l'accompagnèrent aux diverses églises de la ville et la guidèrent dans ses largesses. Rimbert nous raconte qu'un jour, la course étant achevée et la distribution terminée, le sac où l'on plaçait l'argent de chaque jour fut trouvé rempli par miracle. Il y manquait cependant quatre deniers. On se rappela alors que, la veille, Catla et ses compagnes, fatiguées de leur pieuse besogne, avaient cru pouvoir dépenser cette modeste somme pour acheter un peu de vin dans une auberge.

Ardgarius ne demeura pas longtemps en Suède. Il s'y sentit repris d'un violent désir de la vie contemplative et rentra dans son pays. Les chrétiens furent donc de nouveau

privés de prêtre. Ils durent sentir d'autant plus cette perte que Herigarius lui aussi leur manquait maintenant.

Le biographe d'Anschaire termine cet édifiant chapitre par une réflexion pertinente. L'ensemble des faits racontés ici manifeste évidemment, dit-il, la sollicitude de Dieu à l'égard du préfet de Birca et de la pieuse femme. Ce fut afin de confirmer leur foi et de leur donner le suprême viatique, si ardemment désiré par eux, que l'anachorète Ardgarius fut dirigé vers ces régions lointaines (12).

CHAPITRE VII

L'Union de Hambourg et de Brême (845-864)

Si jamais Anschaire eut des raisons de désespérer ce fut bien en ces sombres jours de 845. A Thourout, d'où lui venaient ses principales ressources matérielles, il ne lui restait plus un arpent de terre et on lui disputait par surcroît les enfants qu'il y formait. Dans sa ville épiscopale, fumaient les ruines des incendies. A Birca, où sa voix avait proclamé le vrai Dieu, où sa main avait conféré le baptême, l'évêque qui le remplaçait avait été chassé par le peuple.

Heureusement, saint Anschaire put alors compter sur son souverain, Louis le Germanique.

Le traité de Verdun de 843 avait fait du troisième fils de Louis le Pieux le maître de la Francie orientale. Il lui avait confié les régions situées du Bas-Danube aux Vosges, des sources du Rhin jusqu'à son embouchure.

Comme son père, Louis le Germanique était homme à comprendre une âme apostolique. Le calcul politique n'étouffait pas chez lui la sincère piété et l'esprit de zèle. On l'avait déjà vu, on devait le voir jusqu'à sa mort poursuivre l'extension du Christianisme en terre païenne, tantôt chez les Avars, tantôt chez les Slaves, tantôt chez les Bulgares. Pouvait-il exclure de ses préoccupations le Danemark et la Suède qui se trouvaient en contact direct avec un seul royaume chrétien, celui précisément dont il était le chef ? Ne se devait-il pas de rendre au malheureux légat du Saint-Siège, dépouillé de tout et errant dans son diocèse, des moyens efficaces d'apostolat ?

Après le sac de Hambourg, Louis le Germanique envi-

sagea en effet dans toute sa complexité le problème de la conversion du Nord. Mais il n'arriva pas à faire triompher aussitôt la seule solution satisfaisante. Le biographe d'Anschaire résume avec beaucoup de précision et, nous semble-t-il, de sincérité, les pourparlers relatifs à cette affaire (1). Des intérêts opposés entrèrent en conflit. Des archevêques et des évêques défendirent avec âpreté l'intégrité menacée de leur province ou de leur diocèse. Ils finirent par se rendre, et la ratification pontificale vint confirmer solennellement l'union des deux diocèses de Hambourg et de Brême au profit du légat des régions nordiques. Mais cette sentence de Nicolas Ier date de 864 et Anschaire mourra en 865.

Louis le Germanique paraît avoir cherché d'abord un monastère capable de remplacer, pour Anschaire, celui de Thourout. Il n'en trouva ni d'assez proche ni d'assez riche. Mais, le 24 août 845, mourait Leudericus, évêque de Brême. A défaut d'abbaye, ne pouvait-on pas confier à l'archevêque de Hambourg qui était privé de ressources, l'évêché vacant de Brême qui n'en manquait point ?

Telle fut la question que le roi posa à deux assemblées dont la seconde ne comprenait que des évêques (2).

La solution du souverain rencontra aussitôt des objections chez le principal intéressé. Pour Anschaire, le droit canonique s'opposait à ce cumul d'évêchés. S'il paraissait avoir poussé à la réalisation de ce système ou même s'il y consentait, on l'accuserait, disait-il, d'ambition et de cupidité.

Les évêques de la province ecclésiastique de Mayence, réunis au début d'octobre 847, sous la présidence de l'archevêque Raban Maur, tranchèrent dans un sens différent (3). Il existait, déclarèrent-ils, des précédents. A un petit, à un misérable diocèse, exposé, comme l'était celui de Hambourg, aux incursions des barbares, on pouvait légitimement en joindre un autre et les confier tous deux à un seul titulaire, *causa solatii*, c'est-à-dire pour assurer l'existence matérielle du siège le plus pauvre (4).

Après de telles affirmations, il semblait logique que l'assemblée se ralliât au projet d'union des deux évêchés.

Or elle ne le fit pas. Elle proposa bien que le siège vacant de Brême fût occupé par Anschaire. Mais elle décida de revenir à la solution adoptée au début du règne de Louis le Pieux qui consistait, on s'en souvient, à couper en deux la Nordalbingie et à donner une de ses sections au diocèse de Verden, l'autre au diocèse de Brême. Cette mesure équivalait à supprimer l'archevêché de Hambourg. Comment expliquer un tel revirement ? Les évêques cédèrent-ils aux scrupules d'Anschaire, dont la présence au synode est attestée comme celle de son ami Ebo, maintenant dépouillé de son archevêché de Reims et simple évêque de Hildesheim ? Il n'est pas certain que ces scrupules continuèrent à se formuler au concile même, surtout après que les prélats en eurent montré le peu de fondement. Ils se dissipèrent sans aucun doute, au moins plus tard. Le récit de Rimbert nous permet d'assigner une autre raison, une raison très humaine, à la solution de Mayence.

La création de l'archevêché de Hambourg, en 831, avait amputé d'une partie de leur territoire les deux évêchés de Verden et de Brême qui remontaient au temps de Charlemagne et étaient capables de vivre par eux-mêmes. En 847, le projet de Louis le Germanique allait encore plus loin dans ce sens et menaçait l'existence même de l'évêché de Brême, au profit toujours de cet archevêché de Hambourg, récent et mal constitué. Un synode de la province de Mayence — dont dépendait Verden — n'était-ce pas l'occasion toute trouvée pour s'opposer catégoriquement à un nouvel accroissement de Hambourg et même pour lui porter le coup décisif ? Nous ne savons si Waldgarius de Verden plaida lui-même la cause de son évêché et prit en main celle de Brême, alors privé de pasteur (5). Mais dans un concile de Mayence, les intérêts de la province ecclésiastique de Mayence devaient naturellement primer toute autre considération.

Cependant on a peine à se figurer que la résolution relatée plus haut ait pu être prise dans une assemblée d'hommes aussi réfléchis. Eh quoi ! la volonté d'un simple concile provincial anéantissait l'initiative de Louis le Pieux, préparée, d'après ce qu'affirmaient les conseillers de ce

dernier prince, par Charlemagne lui-même. Elle se mettait en contradiction flagrante avec l'acte solennel par lequel le pape Grégoire IV avait érigé canoniquement le nouvel archevêché. Elle faisait fi des intérêts de la mission du Nord et de l'Est, qui se trouvait séparée par le diocèse de Verden du diocèse de Brême où siégerait le légat pontifical pour les pays scandinaves et les pays slaves. Le concile de Mayence gardait-il à Anschaire le titre d'archevêque ou le faisait-il descendre au rang d'évêque ? Évêque de Brême, devait-il, comme ses prédécesseurs, continuer à prendre place parmi les suffragants de Cologne ? On pouvait se poser ces questions-là et d'autres encore. Dans ce synode, écrit fort justement M. Von Schubert, « se manifeste l'indifférence de la généralité *(der Gesamtheit)* pour cette marche saxonne (de Hambourg) ; comme aucun annaliste, pas même celui de Fulda, n'avait jugé digne de mention la création de l'archevêché de Hambourg, ainsi les collègues (d'Anschaire) décrétèrent sa suppression, comme s'ils ignoraient la décision pontificale » (6).

Jamais un pape ne consentirait à ratifier semblable solution. Jamais non plus, quoiqu'elle tînt compte des scrupules d'Anschaire, l'archevêque de Hambourg ne dut l'accepter comme définitive (7).

D'où vint l'initiative qui bientôt provoqua la revision des mesures de 847 ? Nous ne le savons. On a parlé d'Ebo. Cet évêque ne cessa, comme nous le dirons plus loin, d'encourager et de stimuler son collègue dans la belle œuvre d'apostolat à laquelle il ne pouvait plus se dévouer personnellement. Il est donc bien probable qu'il n'adhéra pas non plus aux décisions de Mayence. C'est tout ce qu'il est permis de conjecturer au sujet de son rôle en ce moment (8).

La question de Hambourg fut donc reprise dans un nouveau concile. Cette assemblée dut se tenir à l'occasion du plaid du royaume, que Louis le Germanique présida à Mayence en octobre 848 (9). Les évêques reconnurent alors qu'une ville épiscopale — Hambourg — ne pouvait être comprise dans le diocèse d'un autre évêque, celui de Waldgarius de Verden. Ils confessèrent qu'un siège élevé par le pape à

la dignité archiépiscopale ne pouvait être privé de ses prérogatives par une réunion d'évêques. Ils proclamèrent de nouveau que le roi avait le droit de suppléer, comme Louis le Germanique l'avait proposé tout d'abord, à l'insuffisance financière de l'évêché de Hambourg. On se mit donc d'accord et Waldgarius lui-même souscrivit au rétablissement de l'archevêché de Hambourg, ainsi qu'à son union avec Brême. Pour compenser les pertes du diocèse de Verden en territoire nordalbingien, Anschaire lui céda un certain nombre de paroisses qui avaient jusqu'alors dépendu de Brême.

Toutes les difficultés paraissaient donc aplanies. Dès 848, Anschaire prenait possession de l'évêché de Brême, en présence d'Aldricus, clerc, et du comte Reginbaldus, délégués du souverain (10).

Mais bientôt se produisit une nouvelle complication. Brême dépendait du siège métropolitain de Cologne. Or Cologne se trouvait vacant, comme Verden, lors des deux synodes de Mayence. Il fut pourvu en 850 et son nouveau titulaire, Gunther, reçut la consécration épiscopale, le 22 avril. Mais Gunther refusa de ratifier les décisions du deuxième concile de Mayence. Le saint usa vainement son éloquence contre l'obstination de son collègue.

L'archevêque de Cologne était sujet de Lothaire II, roi de Lotharingie, tandis que celui de Brême dépendait de Louis le Germanique. Pour régler le grave conflit qui mettait aux prises les deux pontifes, il fallait un accord entre les deux souverains. On discute à perte de vue sur l'endroit — Worms, Coblence ou Mayence — et sur la date — 857, 860 ou 862 — de la rencontre où fut tranchée cette question (11).

En présence de Louis le Germanique et de son neveu, Lothaire, les arguments de l'archevêque de Cologne et ceux de l'archevêque de Hambourg-Brême s'affrontèrent de nouveau. D'après ce que nous dit Rimbert, les évêques présents adoptèrent la solution de Louis le Germanique et prièrent Gunther de s'y rallier. Le prélat refusa de nouveau. Cependant, sur l'insistance des rois et des évêques, il se déclara

prêt à céder, si toutefois le pape tranchait dans le même sens que l'assemblée.

Cette dernière affirmation du biographe serait tout à l'honneur de Gunther, si elle était exacte. Mais elle paraît pour le moins exagérée. Dans ses *Capitula responsionum* au légat de Louis le Germanique, Nicolas Ier ratifiant la séparation de Brême d'avec Cologne, ajoute ces mots relatifs au consentement de l'archevêque de Cologne à cette opération : « Quoique Gunther n'ait pas pu donner cette autorisation et qu'on n'ait pas même pu la lui demander » (12). Ce passage confirme sur un point la relation de Rimbert : l'archevêque de Cologne finit par céder aux instances des rois et des évêques ; il semble en désaccord avec elle sur un autre point : Gunther ne réserva pas d'une manière aussi formelle l'assentiment du souverain pontife. Sinon le pape Nicolas n'eût pu s'exprimer comme il le fait.

Il nous reste de ce souverain pontife un acte plus solennel et plus important. C'est une bulle du 31 mai 864. A cette date, Gunther avait pris ouvertement parti contre le pape et pour Lothaire, dans l'affaire du divorce du roi. Il avait défendu contre l'épouse légitime, Theutberge, la concubine, Waldrade. Aussi fut-il déposé de ses fonctions archiépiscopales, en 863. Il répondit à cette censure par des calomnies et par la révolte. C'est au plus fort de la lutte entre le pape et l'archevêque que fut promulguée la bulle d'union de Hambourg et de Brême.

D'après un savant, la proposition d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour obtenir cet acte pontifical serait venue d'Anschaire, désireux de voir confirmer par le pape les décisions du second concile de Mayence (13). Cette opinion ne manque pas de vraisemblance : le recours au souverain pontife, c'était, pour le saint archevêque, le moyen le plus efficace de faire taire ses scrupules, s'il lui en restait encore. Il se peut toutefois que l'initiative de la légation ait appartenu au roi lui-même (14).

Louis et Anschaire choisirent chacun un délégué pour aller négocier en cour de Rome. Le représentant du roi fut

l'évêque de Constance, Salomon, et celui d'Anschaire, un prêtre de l'église de Hambourg, nommé Nordfried.

Nicolas Ier, qui occupait à ce moment le siège suprême, fut un des plus grands papes de l'histoire. Les ambassadeurs germains venaient solliciter de lui une mesure peu ordinaire et que les souverains pontifes n'étaient guère enclins à prendre. Mais, déclare la bulle, « à cause de la nécessité pressante » du siège de Hambourg, à cause aussi des avantages évidents que les âmes des Gentils retireraient de cette solution, le pape consentit à l'union. Nicolas Ier cherchait alors l'occasion de plaire à Louis le Germanique (15). Certains historiens ajoutent qu'il n'était pas mécontent de diminuer le pouvoir de Gunther.

Parmi tous les documents diplomatiques relatifs aux origines de l'archevêché de Hambourg, la bulle de Nicolas Ier occupe la première place (16). Elle se présente également à nous avec le plus de garanties d'authenticité. Rimbert, en effet, s'est donné la peine de transcrire à la lettre la plus grande partie de cet acte. Il ne laisse de côté que le court exposé historique du début et que la formule de collation du pallium, développée à la fin. Or celle-ci, qui correspond presque entièrement à la clause de collation qui termine la bulle de Grégoire IV, analysée plus haut (17), est considérée par beaucoup d'historiens comme une addition postérieure (18).

Dans la partie de sa bulle que l'on considère généralement comme authentique, le pape Nicolas Ier déclare confirmer, tant par ce document lui-même que par la collation effective du pallium, les vœux de Louis le Pieux et de Louis le Germanique. Il accorde donc de nouveau à Anschaire, légat chez les peuples suédois, danois et slaves, la pleine autorité pour prêcher l'Évangile ; il élève le siège de Hambourg au rang d'archevêché, il ordonne qu'après la mort de son premier titulaire, on en choisisse d'autres dignes de cet office et excellents prédicateurs. Jusqu'ici, Nicolas Ier ne faisait que répéter Grégoire IV. Après un nouvel exposé historique, où sont rappelés le sort de l'abbaye de Thourout, le sac de Hambourg par les Danois, le décès de Leudericus

de Brême, les projets de Louis le Germanique sur l'union de ce dernier évêché avec celui de Hambourg, enfin la mission de Salomon de Constance, le pape, « par l'autorité du Dieu Tout-Puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par ce présent décret » déclare que « ces deux diocèses, à savoir Hambourg et Brême, n'en feront plus désormais qu'un seul » et seront soumis au siège archiépiscopal créé par Grégoire IV. Aucun archevêque de Cologne ne pourra à l'avenir revendiquer aucun pouvoir sur l'ancien diocèse de Brême. Enfin Nicolas Ier recommande à l'archevêque de Cologne et à tous les fidèles d'aider tant qu'ils pourront cette légation du Nord, cette œuvre sainte qui se fonde sur l'ordre du Christ : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Anschaire reçut la bulle de Nicolas Ier l'année avant sa mort. Elle venait compléter l'acte pontifical de 831. Deux papes l'avaient donc compris ! Deux papes lui avaient accordé de pleins pouvoirs et l'avaient constitué leur représentant dans les missions du Nord ! A l'appel de Dieu, à l'appel de l'empereur, s'était ajouté, et par deux fois, au début de la carrière du saint, et alors qu'elle approchait de son terme, l'appel du successeur de Pierre !

Nous venons de retracer l'histoire longue et compliquée de l'union des deux évêchés, Hambourg et Brême. Avant de retourner avec leur titulaire sur son principal champ d'apostolat, les pays scandinaves, voyons-le encore une fois à l'œuvre dans ses diocèses allemands, entre 848 et 865. Nous achèverons ainsi de connaître l'évêque et le saint.

Dieu n'a cessé de lui parler dans le silence des nuits. Trois années avant son élévation au siège de Brême, vers 845, il se sentit transporté en songe dans une région fort agréable où il fut mis en face de saint Pierre. Tandis qu'il donnait libre cours à son admiration, d'autres personnes se présentèrent dans le même lieu. Elles venaient demander un évêque au prince des apôtres. « Le voici, » répondit Pierre, en désignant l'archevêque de Hambourg. Anschaire eut alors l'impression que le sol tremblait, qu'il était précipité par terre, qu'une voix céleste descendait sur lui, que l'onction du Saint-Esprit le remplissait de suavité et le

renouvelait dans la grâce du Christ. Mais les solliciteurs, comme s'ils n'avaient pas compris la réponse de Pierre, lui renouvelèrent leur demande. « Ne vous ai-je pas dit, reprit alors l'apôtre, que celui-ci devait être votre évêque ? Pourquoi ces hésitations ? » Ce fut seulement quand arriva sa nomination à Brême que le saint comprit cette vision. Sa nouvelle cathédrale n'était-elle pas consacrée à saint Pierre? Aussi se décida-t-il à accepter cette charge. La voix céleste l'aida encore à supporter les contradictions qu'il rencontra à Brême, de la part de certaines gens, des ecclésiastiques, sans doute, qui ne lui réservèrent pas un accueil des plus sympathiques (19).

L'évêché de Brême remontait à la fin du VIII[e] siècle et comprenait, à son origine, deux comtés saxons et quatre comtés frisons assis à l'embouchure du Weser. Nous connaissons déjà le nom de son premier titulaire, saint Willehad, consacré le 13 juillet 787 (20). La biographie de ce personnage, œuvre sobre et digne de confiance, nous a été conservée (21), mais elle ne semble pas avoir eu saint Anschaire pour auteur, comme on l'affirma pendant des siècles, à la suite d'Adam de Brême (22). L'apôtre du Nord professa toujours une très grande vénération pour son prédécesseur anglo-saxon, missionnaire, comme lui, en Frise et en Saxe. Afin de lui payer son tribut d'hommages, il ajouta même à la biographie de ce saint, écrite par un clerc de Brême, un livre de miracles (23). Le premier évêque mourut huit jours après avoir consacré sa cathédrale, cérémonie qui avait eu lieu le 1[r] novembre 789. On ne le remplaça pas avant 804 ou 805, c'est-à-dire avant la soumission définitive de la Nordalbingie. Willericus, second évêque de Brême, fut choisi parmi les disciples du premier. Ses trente-sept années de gouvernement, jusqu'en 838, paraissent avoir été fécondes pour le jeune diocèse. Adam de Brême nous le montre visitant son territoire, y baptisant les païens, affermissant la foi de ses ouailles par ses prédications, recevant d'elles et de Charlemagne lui-même d'importantes donations, recrutant un clergé nombreux, multipliant les églises. Trois d'entre elles furent bâties à Brême même, mais il faut y

comprendre la cathédrale, d'abord en bois, et que Willericus remplaça par un édifice en pierre (24). Son successeur, Leudericus, est beaucoup moins connu. Au temps d'Adam de Brême, donc dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, il circulait à son sujet des anecdotes peu flatteuses pour lui, mais qu'il ne faudrait pas confondre avec l'histoire. Il aurait été superbe, rapporte le chroniqueur de Hambourg ; et Adam trouve une confirmation, assez inattendue, de ce reproche, dans le fait qu'il s'intitulait lui-même tantôt gardien, tantôt pasteur de l'église de Brême (25). On lui en voulait surtout d'avoir prétendument chassé Anschaire du diocèse de Brême, alors que ce malheureux prélat ne parvenait point à trouver de résidence.

Il s'écoula trois années entre la mort de Leudericus, le 24 août 845, et la prise de possession de l'église de Brême par Anschaire. Celui-ci gouverna le diocèse pendant dix-sept années.

Pour les étudier, Rimbert restera notre guide principal. Mais il s'est plutôt appliqué à nous donner le portrait du saint archevêque qu'à retracer les actes de son administration. Nous ne pourrions assez dire qu'il systématise trop le tableau de certaines vertus et passe sous silence certains défauts. Mais nous n'avons aucun moyen de rectifier et de compléter son exposé. Le lecteur y remarquera surtout quelques faits précis, bien préférables aux généralisations hagiographiques.

Commençons par l'activité proprement épiscopale du saint.

On se souvient de la manière dont il parvint à faire expier à certains de ses diocésains le crime qu'ils avaient commis en rejetant dans la servitude de malheureux captifs chrétiens réfugiés en Nordalbingie (27).

Cet exemple doit prouver la « grâce pastorale » du saint (28). La suavité de sa prédication apparaissait surtout dans ses discours aux humbles ; elle ne l'empêchait pas d'être terrible, principalement quand il s'adressait aux pécheurs endurcis. Malgré sa crainte de miracles qui eussent pu susciter dans son âme quelque pensée de jactance, Anschaire vit parfois ses paroles sanctionnées par Dieu

d'une manière que l'on jugea merveilleuse. Dans le *pagus* d'Asterga, en Frise, il avait spécialement recommandé, un dimanche, l'abstention des œuvres serviles. Des paysans revenus de l'église voulurent néanmoins profiter du beau temps pour recueillir leur foin. Mal leur en prit. Le soir même, tous les tas qu'ils venaient de former furent consumés par un mystérieux incendie, tandis que ceux qui avaient été amoncelés les jours précédents ne furent pas touchés par la flamme. Les habitants, voyant s'élever les colonnes de fumée, crurent d'abord à une visite de l'ennemi, des Danois, sans doute ; ils durent bientôt reconnaître la vraie cause du sinistre (29).

Anschaire avait la réputation de rendre la santé à ceux auxquels il conférait l'onction suprême. Il ressort des témoignages recueillis par son successeur qu'on lui amenait des malades non seulement de son diocèse, mais de beaucoup plus loin. Ce pouvoir extraordinaire lui fournit l'occasion d'une admirable réponse. « Si j'étais vraiment digne d'être exaucé, déclara-t-il à un de ses familiers, je demanderais à Dieu de m'obtenir un seul miracle, celui de faire de moi, par sa grâce, un homme vraiment bon » (30).

Saint Martin de Tours, dont Anschaire s'appliquait à imiter les vertus, considérait comme un des principaux devoirs de la charge pastorale le rachat des captifs. Anschaire lui aussi dépensa des sommes considérables dans ce but. Rimbert fut personnellement témoin de l'épisode suivant. Un jour, on vit le saint rentrer d'un voyage en Suède avec une troupe d'esclaves qu'il avait rachetés. Parmi eux, se trouvait le fils d'une veuve de son diocèse. La brave femme, en revoyant son enfant, « comme c'est l'habitude des femmes », se mit à pleurer de joie. Ému, lui aussi, l'évêque ne parvint pas davantage à se contenir. Il rendit le fils à sa mère (31).

Le rachat des captifs n'était qu'une des formes de sa charité. « Qui pourra décrire sa libéralité dans la distribution des aumônes ? Son grand désir était de faire servir ses biens à ceux qui, par la volonté de Dieu, en étaient dépourvus. Partout où le saint découvrait un nécessiteux, il s'em-

Björkö. « Bystan », ou « La Terre Noire ».

Au fond, le « Borg » et la croix de saint Anschaire.

(Reproduit avec l'autorisation du Statens Historiska Museum de Stockholm)

Björkö. L' « Hemlanden », la plus grande nécropole.
(Reproduit avec l'autorisation du Statens Historiska Museum de Stockholm).

ployait à l'aider selon son pouvoir. Il en usait ainsi non seulement avec les indigents de son diocèse, mais avec des habitants de régions très éloignées. En particulier, il avait fondé à Brême un hôpital pour les pauvres. Il disposa en faveur de cette fondation des dîmes de certaines *villae*, afin que les indigents reçus chaque jour et les malades hospitalisés y éprouvassent quelque soulagement. Pendant tout son épiscopat, il réserva pour les pauvres les dîmes perçues sur les animaux et sur tous ses revenus. Il leva dans le même but la dîme des dîmes elles-mêmes qu'il touchait. Il prélevait aussi une part pour les pauvres sur tout ce qu'il recevait en argent ou en cens foncier. De plus, tous les cinq ans, il taxait de nouveau, en faveur des malheureux, les dîmes des animaux, bien qu'elles eussent déjà fait l'objet d'un prélèvement. De l'argent offert aux églises de monastères, le quart était mis de côté pour les aumônes. Il portait un intérêt spécial aux enfants, aux veuves et aux anachorètes. » Ces derniers surtout recevaient fréquemment sa visite et étaient l'objet de ses largesses. « Il gardait toujours dans sa ceinture un sac rempli de monnaie ; de la sorte, s'il advenait un indigent en l'absence de son aumônier, il pouvait lui donner aussitôt une obole... Pendant le carême, à Brême, il ordonnait qu'on nourrît chaque jour (à ses frais) quatre pauvres, deux de chaque sexe. En compagnie de ses prêtres, il lavait lui-même les pieds des hommes, tandis qu'une personne consacrée à Dieu ... s'acquittait de cet office, pour les femmes, à l'hôpital de Brême... Et quand il parcourait son diocèse, comme doivent faire les évêques, avant de se mettre à table, il faisait introduire des pauvres en sa présence. Il leur versait l'eau pour se laver les mains, leur distribuait des pains et des aliments bénis et ne les quittait pour aller prendre son propre repas que quand la table se trouvait dressée devant eux (32). »

Anschaire, nous dit son biographe, aimait à visiter les anachorètes. L'auteur contemporain de la Vie de sainte Liutbirgis nous parle de ses rapports avec cette femme, de noble naissance, qui vivait en recluse dans une grotte, à Michaelstein, près de Halberstadt. Malgré la grande distance,

l'archevêque de Hambourg se rendait souvent en pèlerinage dans ce saint endroit. On échangeait des discours spirituels. Anschaire apportait avec lui des « subsides corporels ». Il confia même à Liutbirgis des jeunes filles distinguées et élégantes, pour qu'elle les formât à la divine psalmodie et aux travaux de la femme (33).

Adam de Brême emprunte à Rimbert bien des détails relatifs à l'épiscopat d'Anschaire et il ne les transcrit pas toujours exactement. Il en ajoute aussi de nouveaux. Ainsi énumère-t-il trois « congrégations » fondées par le saint. La première est l'abbaye de Ramsola, dont nous savons déjà qu'on ne peut attribuer avec certitude la fondation à saint Anschaire (34). De la seconde, il écrit : « Il eut à Brême une communauté d'hommes tendant à la perfection. Prêtres séculiers par l'habit, ils vivaient cependant sous la règle monastique. Elle continua à exister jusqu'à notre époque .» Enfin, la troisième, un monastère de femmes, à *Birxinon*, c'est-à-dire à Bassum en Hanovre, devait son origine «à une pieuse matrone, Liuthgarde, qui donna tout son patrimoine au céleste époux » (35). « Il est difficile, écrit avec raison M. l'abbé Bril, de se prononcer sur la valeur de ces données. Rimbert ne mentionne pas ces fondations ; il ne fait allusion qu'à une institution de ce genre » (36). De cette dernière institution, Rimbert ne donne malheureusement pas le nom. Le saint aimait la solitude, nous confie-t-il. « Il s'était fait construire, pour la goûter à l'aise, un monastère *(cella)*, qu'il appelait, en reprenant des expressions de Grégoire le Grand, « un endroit tranquille et accueillant pour la tristesse, *locum quietum et amicum maerori*» (37). Il y demeurait avec un petit nombre de compagnons, chaque fois qu'il pouvait se rendre libre de la prédication, des offices ecclésiastiques et des soucis que lui causaient les païens. Alors vraiment, pour reprendre encore un mot de saint Grégoire « il habitait avec lui-même » (38).

Adam de Brême nous apprend encore que saint Anschaire fit transporter la dépouille mortelle de son prédécesseur, saint Willehad, d'un oratoire, où l'avait déposé Willericus, dans l'église cathédrale (39). Son témoignage se trouve ici con-

firmé par celui d'Anschaire lui-même, dans les *Miracula sancti Willehadi*. « Le corps de ce saint, y lisons-nous, avait déjà été transféré dans un tombeau différent de celui où il avait été déposé tout d'abord. Escorté d'une grande troupe de fidèles et d'un nombreux clergé, ...nous l'avons placé, le jour anniversaire de sa déposition — c'est-à-dire de sa mort — dans la nouvelle basilique, dont nous avons alors fait la dédicace » (40). A partir de la Pentecôte de 860, de nombreux prodiges se produisirent sur la tombe du premier evêque de Brême. Anschaire les a notés avec soin, mais son récit ne présente pas un grand intérêt.

Nous ne fermerons pas la chronique de Hambourg, dont nous venons de tirer quelques renseignements, sans lui emprunter une formule heureuse qui résume le missionnaire dont nous écrivons la vie. « *Foris apostolus, intus monachus.* Extérieurement apôtre, il resta intérieurement un moine » (41).

Le souci de vivre toujours en religieux se remarque en effet à bien des endroits dans la biographie du saint archevêque.

Sa vie fut austère. Il usa du cilice, de jour et même de nuit. Tant que sa santé le lui permit, particulièrement dans la solitude, « il prit très souvent son pain et son eau avec beaucoup de mesure ». Aussi « l'ennemi du genre humain » lui suggéra-t-il des pensées d'orgueil. Comme elles le jetaient dans un grand trouble, Anschaire se sentit de nouveau réconforté par un songe. Encore une fois, le ciel s'entrouvrit à ses yeux ; de ce séjour bienheureux, il lui fut donné de contempler le néant des choses humaines et de l'homme lui-même. Il voyait au dessous de lui, dans cette vallée terrestre, le limon dont le genre humain tire son origine. Une voix qu'il ne parvint pas à identifier, lui recommanda de se rappeler ce tableau, chaque fois que lui viendrait une tentation d'orgueil. Il suivit ce conseil.

Avec l'âge, le saint dut se relâcher de son austérité, au moins pour la nourriture. Quant à la boisson, il se permit bien rarement un petit peu de vin, même dans les dernières années de sa vie (42).

Parmi toutes les vertus d'Anschaire, celle qui paraît avoir

frappé le plus son disciple de prédilection fut sa piété. A ce sujet, Rimbert nous livre encore quelques détails intéressants.

Le matin, en se chaussant et en se lavant, il chantait des litanies. Puis, il se rendait à l'église et y faisait célébrer devant lui trois ou quatre messes. Il se réservait d'ordinaire la messe solennelle. S'il devait y renoncer à cause d'une indisposition, il tenait du moins à la suivre. Les meilleurs témoins de sa dévotion lui survécurent. C'étaient d'abord — témoins muets mais éloquents — « ces grands *codices* qui se conservent chez nous et qu'il écrivit de sa propre main. Tous savent qu'ils ne contiennent rien d'autre que des pensées relatives à la gloire de Dieu, à la confusion des pécheurs, à la louange de la vie éternelle, à la terreur de la géhenne... » C'étaient ensuite les frères mêmes de Corbie et de Corvey, auxquels il demanda souvent de l'aider dans ce travail et qui lui envoyèrent, en effet, quelques écrits du même genre. Mais il n'en avait jamais assez « et il aurait voulu passer toute sa vie, dans le deuil et dans les larmes ». Il versait celles-ci plus facilement encore que son ancien abbé, Adalhard, et il obtint, la dernière année de sa vie, cette grâce ardemment désirée « de pleurer chaque fois qu'il le voudrait » (43).

Anschaire, en vrai moine bénédictin, aimait les psaumes et il en faisait l'aliment principal de sa prière. Certains d'entre eux lui paraissaient convenir davantage pour le jour, d'autres pour la nuit. Il en récitait quelques-uns comme préparation à la messe. Il en chantait en se dévêtant pour prendre son repos. Et quand il lui arrivait de tisser des filets, on l'entendait encore fredonner les chants de David.

Rimbert nous parle d'une œuvre pieuse que le saint composa avec amour, mais qu'il ne voulut montrer à personne, de son vivant, si ce n'est, toutefois, à « un des nôtres qui lui était très familier ». Ce privilégié doit avoir été Rimbert lui-même. Il obtint donc à force d'instances de pouvoir transcrire, sous la dictée du saint, les prières que celui-ci appelait son *Pigmentum*, parce qu'il s'en servait comme d'un assaisonnement pour goûter les psaumes (44). Dans ces

petites oraisons, « il ne cherchait pas le bel arrangement des mots, mais la componction du cœur. Tantôt, il y loue la toute-puissance et les jugements de Dieu ; tantôt, il proclame la béatitude des saints qui obéissent à Dieu ; tantôt il pleure sur les misérables et sur les pécheurs... » Ces oraisons, il avait l'habitude, quand il chantait l'office avec les autres, de les méditer, de les ruminer, comme dit Rimbert, après chaque psaume, tout seul et en silence.

Malheureusement, cette œuvre ne nous a pas été conservée. Dès le moyen âge, on l'a identifiée avec un recueil d'oraisons plus anciennes servant à l'office du chœur, et les savants d'aujourd'hui ne sont pas encore revenus de cette méprise. Nous nous expliquerons à ce sujet dans un appendice.

A la fin de ce chapitre, dont la seconde partie nous a permis d'étudier de plus près l'âme de saint Anschaire, revenons brièvement sur un aspect fort important de sa personnalité religieuse.

Il s'agit de ses communications mystérieuses avec Dieu (45).

« A peu près tout ce qui devait lui arriver, écrit son biographe, il le sut à l'avance, soit par un songe, soit par une révélation intérieure, soit dans une extase. » Quand il avait une décision importante à prendre, « il voulait se donner le temps d'y réfléchir et il ne décidait rien à la légère », mais il attendait qu' « illustré par la grâce de Dieu, il sentît dans son âme le parti le meilleur ». « Or, ce qu'il voyait dans son sommeil... était tellement vrai, que jamais, à notre souvenir, le songe ne se trouva démenti par la réalité » (46).

La vie d'Anschaire, nous l'avons vu, est particulièrement riche en visions nocturnes. Rimbert nous en raconte onze et il ne nous les raconte pas toutes. A ces songes il faut encore ajouter, d'après un des textes transcrits plus haut, la « révélation intérieure » ou « inspiration », et l' « extase », qui se produisent en plein jour et ont pour effet de « consoler » le saint homme. Deux révélations sont mentionnées dans la *Vita*. Elles viennent rassurer l'apôtre sur l'avenir de

son œuvre d'évangélisation, gravement menacée. Nous les rencontrerons plus loin (47). Il en est de même de l'extase. Un jour, dans sa dernière maladie, tandis qu'il assistait à la sainte messe, « il fut tout à coup ravi en extase et entendit une voix qui lui reprochait ses doutes » et raffermissait sa confiance (48).

Comme les autres visites célestes, les songes se produisent généralement, chez Anschaire, dans des moments de dépression.

Les trois premiers sont en rapport avec des décès qui l'ont particulièrement frappé dans sa jeunesse : celui de sa mère, celui de Charlemagne, celui d'un enfant confié à sa garde. Le dixième le trouve dans une grande angoisse, parce qu'on lui a enlevé des jeunes gens qu'il destinait à l'apostolat dans le Nord, et le onzième, dans une grande désolation, parce que ses diocésains de Hambourg ont vendu des esclaves chrétiens réfugiés chez eux (49). Les visions peuvent se diviser en deux catégories, suivant qu'elles ont trait à la vie intérieure ou à la vie apostolique du saint. Par les premières, Dieu le corrige, le détache des choses de ce monde, lui déclare ses péchés pardonnés, lui découvre le néant de l'homme. Par les autres, il l'appelle au martyre et à l'apostolat auprès des païens, ou bien il lui prédit certaines difficultés dans son ministère. Dans ce dernier cas, Anschaire ne comprend qu'après l'événement la signification de la prophétie (50).

Le saint s'explique donc en bonne partie par ses visions. Elles lui apportent notamment le courage, la ténacité, la confiance, dont semble avoir eu grand besoin cet homme presque toujours malade (51), pénétré de son néant, défiant de ses forces, enclin au retour sur lui-même, aux hésitations et peut-être aux scrupules. Elles nous dévoilent la profondeur de ses sentiments naturels et de sa foi en la Providence. Il est convaincu que Dieu lui parle dans le silence de la nuit pour l'exciter à la vertu, pour l'encourager à l'action apostolique, pour lui apporter le réconfort, pour lui indiquer la voie à suivre. Rimbert n'a donc pas eu tort de copier à notre intention plusieurs des songes d'Anschaire, dont

Dehio a dit que leur longue série constituait en quelque sorte une autobiographie du saint (52). Personnellement, le biographe reconnaissait qu'il leur devait l'inflexibilité de son âme. Un jour qu'un de ses amis l'interrogeait à ce sujet, il lui répondit : « Pour tout ce que je dois faire ou omettre, pour tous les événements à venir je vais toujours chercher un présage dans les visions de mon maître et prédécesseur, Anschaire. Car il a l'habitude de m'apparaître alors et de me montrer, d'après les traits de son visage, comment je dois me comporter dans l'action (53). »

CHAPITRE VIII

La conquête de la liberté religieuse en Danemark et en Suède (848-865)

Vers 850, les missions du Nord se trouvaient dans une situation fort misérable. Qu'était-il advenu de ce moine Gislemarus qui, en 829, remplaça saint Anschaire auprès du roi Harald ? Nous l'ignorons, nous ne savons même pas s'il put jamais mettre le pied sur le sol danois. Quel résultat y obtint, entre 831 et 845, le ministère du premier pontife de Hambourg ? Il faut nous contenter sur ce point des vagues affirmations du biographe : « Il remplissait son office avec ardeur et amenait un grand nombre d'hommes à la grâce de la foi, par l'exemple de sa sainte vie » (1). Que l'apôtre du Nord se soit vu réduit à acheter des enfants danois pour les convertir et les former au sacerdoce ; qu'il ne les ait pas établis en quelque endroit de leur patrie, mais à Hambourg ou à Thourout ; qu'il ait dû, comme nous allons le voir, dépenser tant de peine et de diplomatie pour obtenir la liberté de la prédication chrétienne en Danemark ; qu'on ne mentionne pas une seule église fondée alors dans ce pays ; tous ces indices nous feraient plutôt conclure à l'absence d'une activité apostolique régulière au Nord de l'Eider, entre 831 et 845 (2). D'ailleurs, on peut se demander si cette époque remplie par les guerres intestines de l'empire franc, par les premières expéditions normandes en Frise, par l'établissement des Danois à l'embouchure du Rhin, était vraiment propice à des expéditions apostoliques en Danemark (3). Quoi qu'il en soit, vers 848, le christianisme y était prohibé en fait, sinon en droit, et ceux qui l'avaient

embrassé — des marchands baptisés à Duurstede ou à Hambourg — ne pouvaient le pratiquer qu'en cachette (4).

En Suède, la situation, sans être aussi mauvaise, n'était pas non plus encourageante. Les missionnaires avaient été chassés en 845 par un mouvement populaire. Après sept années d'interruption, Ardgarius l'anachorète, sur la demande d'Anschaire, reprit le labeur apostolique ; il obtint même du roi l'autorisation de célébrer publiquement les saints mystères. Mais Ardgarius se découragea vite (5). Ici encore les démarches qui durent être faites auprès du roi et du peuple afin d'obtenir la liberté de prêcher prouvent combien était précaire la condition de la foi chrétienne. Les Suédois païens paraissent avoir respecté Ardgarius, uniquement parce qu'ils se souvenaient des châtiments divins dont avaient été victimes les persécuteurs de Gauzbertus (6) ; la peur du peuple enhardit le souverain ; elle le détermina à autoriser le ministère du prêtre chrétien.

Tel fut, semble-t-il, l'état des missions danoises et suédoises vers 850. Des groupes, sans doute assez peu importants, de chrétiens dans les villes marchandes de Birca et de Schleswig ; mais des groupes sans prêtres, dépourvus de liberté, et, à Schleswig du moins, n'ayant pas même d'église.

Une dizaine d'années plus tard, à la veille de la mort du saint, la situation s'est considérablement modifiée. La liberté a été solennellement reconnue au Christianisme, par le roi, en Danemark, par le roi et par le peuple, en Suède. Dans le premier de ces pays, deux églises ont été construites dans les centres de Schleswig et de Ribe. Au Danemark et en Suède, l'exercice régulier du culte est assuré. Bref, si le grand mouvement de conversion n'a pas encore commencé en Scandinavie, il s'annonce ; il y existe un début d'organisation ecclésiastique et l'avenir semble plein de promesses.

Ce résultat, dont on a tantôt exagéré et tantôt déprécié l'importance, est dû principalement à saint Anschaire. Cependant son activité en Suède et en Danemark, entre 848 et 865, diffère fort de celle que nous l'avons vu exercer entre 826 et 831. C'était alors un tout jeune missionnaire, un

simple moine. Maintenant il se montre chef, il est évêque. Il organise, il envoie des prêtres, et surtout il négocie avec les rois. Suivant le principe des grands apôtres du moyen âge, afin de gagner un peuple au Christ, il s'efforce tout d'abord d'en convertir le monarque.

Entre les deux pays du Nord qu'il avait reçu la mission d'évangéliser et dans lesquels l'union des sièges de Brême et de Hambourg lui permit, à partir de 848, de reprendre son travail, Anschaire choisit le Danemark pour commencer. C'était par le Danemark qu'il avait débuté en 826. C'était ce pays qui avait été le moins accessible aux missionnaires ; enfin, seul, il se trouvait sous sa juridiction exclusive. Ebo en effet s'était réservé la Suède ; il y avait envoyé Gauzbertus. Or Ebo ne mourra qu'en 851 et Gauzbertus que vers 859 (7). Même après leur translation respective aux évêchés de Hildesheim et d'Osnabrück, Ebo et Gauzbertus ne renoncèrent pas à leurs droits sur la Suède.

Une autre raison encore semble avoir dirigé les regards de l'archevêque de Hambourg-Brême vers le Danemark ; à savoir la personnalité du roi de ce pays.

Nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises le nom de Horic l'ancien (8). Il avait commencé à régner vers 819, quand une conjuration de nobles danois eut chassé du pays Harald II et Regnifried. On se souvient que le premier de ces rois déchus demanda le secours de Louis le Débonnaire, qu'il parvint à rentrer pour quelque temps au Danemark, mais fut définitivement exclu par Horic en 829.

L'attitude de ce dernier vis-à-vis des Francs ne paraît pas très nette. En 836, il repousse toute complicité dans les déprédations commises en Frise, les années précédentes, par les Danois. En 845, il descend l'Elbe avec ses six cents navires pour venir attaquer Louis le Germanique. En 848, on signale une ambassade danoise au plaid du royaume tenu à Mayence (9). Dès lors, les bons rapports entre Horic et les rois francs paraissent ne plus avoir été troublés.

On rapporte sur ce souverain danois un épisode intéressant. L'armée qui, à la fin de mars 845, avait saccagé Paris, revenait de la Seine en longeant les côtes de la Manche et

de la Mer du Nord. Elle fut frappée, en route, d'une épidémie terrible, à laquelle beaucoup succombèrent. Convaincu que le Dieu des chrétiens se vengeait sur les guerriers scandinaves des déprédations qu'ils avaient commises, et en particulier du pillage de Saint-Germain des Prés, le roi, après le retour de l'armée, imposa à son peuple quatorze jours de jeûne ; il renvoya les captifs et restitua en bonne partie les trésors dérobés. La peste cessa (10). Il n'était pas rare, comme nous l'avons déjà dit, de voir ces redoutables païens du Nord prier le Dieu des chrétiens et observer des coutumes chrétiennes. Ils voulaient ainsi détourner d'eux la vengeance de cet Etre suprême qu'ils redoutaient déjà, qu'ils n'aimaient pas encore.

Anschaire connut-il ce trait curieux ? Nous ne pouvons le dire. Mais, à partir de 848 environ, il emploiera tous les moyens pour gagner Horic au Christianisme.

Pour l'avenir de l'œuvre évangélisatrice, il paraissait essentiel que les bonnes relations se maintinssent entre le roi de la Francie orientale et le roi de Danemark, son voisin immédiat. L'archevêque le comprit et fit tous ses efforts pour aplanir les conflits inévitables entre ces peuples ennemis, les Saxons et les Danois (11).

Louis le Germanique chargea plus d'une fois l'archevêque de Hambourg de missions auprès du roi Horic. Les Danois paraissent avoir apprécié les services d'Anschaire, surtout à partir du jour où il fut devenu un haut dignitaire ecclésiastique du royaume franc (12).

Mais le saint ne se laissait pas absorber par un rôle purement politique, et ce ne fut pas seulement au nom de Louis le Germanique qu'il s'en fut trouver Horic. Il lui parlait du vrai Dieu. Il s'efforçait de conquérir sa sympathie par des présents, par des services rendus, par l'exemple des vertus chrétiennes, spécialement par la fidélité et la bonté. Le jour vint où le roi ne put plus se passer de la société de l'archevêque et de ses avis. Non seulement, il ne réglait rien sans lui de ce qui avait trait aux relations entre les deux peuples, mais il l'invitait même à siéger en son conseil, quand on y discutait les affaires du royaume.

Le saint crut alors pouvoir faire un pas de plus. Il proposa au roi d'embrasser le Christianisme. C'était trop demander du fier Viking. A vrai dire, Horic ne refusa pas plus qu'il n'accepta. Il continua cependant à prêter une oreille attentive et bienveillante aux exhortations de l'archevêque, à louer les leçons salutaires qu'il en recevait, à marquer la joie qu'elles lui causaient, à exprimer son désir d'obtenir la grâce du Christ. Était-il pleinement sincère ? Nous le connaissons trop peu pour répondre à cette question. Mais l'histoire de ses rapports avec les rois francs nous laisse l'impression d'un homme rusé et qui sait user des ressources diplomatiques.

Cette religion qu'il n'embrassait pas pour lui, l'autoriserait-il au moins pour les autres ? Sur ce nouveau terrain, Anschaire obtint plus de succès. Horic avait montré jadis qu'il redoutait le Dieu des chrétiens. L'archevêque lui persuada que le meilleur moyen de gagner la faveur de Dieu serait de permettre l'établissement d'une église à laquelle serait attaché d'une façon stable un prêtre qui y prêcherait et y baptiserait. Une telle autorisation en supposait naturellement une autre : celle, pour les Danois, de se faire chrétiens. Elle leur fut solennellement accordée. Pour y bâtir l'église, on ne choisit pas la résidence royale (Gottorp ?), mais le port de Schleswig, situé non loin de là, et où se rencontraient des marchands venus de partout. Horic donna aussi une maison ou tout au moins un terrain pour le prêtre chargé de desservir l'église.

On a beaucoup discuté sur l'emplacement de l'ancienne ville de Schleswig et sur ses rapports avec une localité dont le nom se rencontre déjà à l'époque carolingienne, *Haithabu*. Sans aucun doute ces endroits sont distincts. *Haithabu* semble avoir été d'abord une colonie suédoise, établie en plein pays danois, au sud de la Schlei, là où se trouve aujourd'hui Oldenbourg, près du village de Haddeby. Les fouilles y ont fait découvrir des objets remontant aux IX^e^ et X^e^ siècles. Schleswig, elle aussi, existait à cette époque, au Nord de la Schlei, et l'on peut dater son origine, avec quelque vraisemblance, du temps du roi Godfried (13). Sa

situation, presque au fond de la longue et étroite baie de la Schlei, la préparait admirablement à jouer un rôle d'intermédiaire entre l'empire franc et la Frise d'une part, le Danemark et la Suède, de l'autre. Les régions qui formèrent plus tard le Schleswig-Holstein et le Jutland n'étaient pas dépourvues de grand'routes et l'une d'entre elles, l'*Ochsenweg*, partait de la Stoer, près d'*Itzehoë*, et conduisait par le Holstein jusqu'à Schleswig. Mais plus volontiers que les routes allant du Sud au Nord, le commerce empruntait les voies de communication reliant les deux mers, de l'Est à l'Ouest, et en particulier celle qui était formée par les bouches de l'Eider, d'abord, puis par le cours inférieur et moyen de la Treene jusqu'à Hellingstedt. De là il ne fallait plus que quelques heures pour arriver à Schleswig. On comprend ainsi l'importance de cette ville qui fut, après Duurstede, le plus grand entrepôt commercial du Nord, du IX^e^ au X^e^ siècle. L'ensablement de la Treene près d'Hellingstedt vint lui ravir cette place privilégiée et les marchands durent emprunter une voie plus méridionale aboutissant à Kiel (14).

C'était donc bien dans le *portus Sliaswig*, comme écrit Rimbert, qu'Anschaire devait planter la croix.

On y trouvait déjà des chrétiens, et le biographe écrit même qu'il y en avait beaucoup. C'étaient des Danois baptisés à Hambourg ou à Duurstede, des commerçants surtout, parmi lesquels on remarquait des notabilités de la cité. Ici encore, comme nous l'avons conjecturé pour Birca, comme ce fut si souvent le cas dans l'histoire de l'Église, l'Évangile avait été apporté par des commerçants. Ce furent naturellement les premiers à profiter de la liberté accordée par le roi au ministère pastoral confié par l'archevêque à l'un de ses prêtres.

Bientôt l'heure des conquêtes arriva. Beaucoup de païens, en pleine santé, demandèrent le baptême. Beaucoup de malades désespérés et qui avaient vainement recouru à leurs dieux, furent guéris par l'effet de ce sacrement. Malheureusement, il s'introduisit dans la communauté de Schleswig une coutume fâcheuse, fort répandue chez les Danois, mais dont nous ne constatons pas l'existence chez

les peuples barbares, du Ve au VIIIe siècle. Certains païens recevaient volontiers le signe de la croix, la *prima signatio*, *primsigaing,* dans la langue de ces régions. Ils devenaient ainsi catéchumènes, pouvaient entrer à l'église et assister aux offices sacrés. Mais ils différaient la réception de la grâce baptismale, voire jusqu'à la fin de leur vie, de façon à être tout à fait purs à l'heure de la mort. « Aussi, constate le biographe, de nombreux Danois arrivèrent au ciel revêtus de la robe blanche des nouveaux baptisés » (15).

Le Christianisme connut donc de beaux jours en Danemark pendant les dernières années du règne de Horic l'ancien.

Lorsque saint Anschaire était entré en relation avec lui, ce monarque exerçait seul le gouvernement du pays. Mais, en 850, les luttes dynastiques, apaisées depuis plusieurs années, reprirent de plus belle (16). En 854, Gudurm, neveu de Horic, expulsé du royaume par son oncle et qui s'adonnait à la piraterie, voulut se venger du roi. Une lutte terrible s'engagea ; Gudurm et Horic y périrent, ainsi que la plupart des notables. Pour relever la couronne, il ne resta plus qu'un jeune homme, un Horic encore, Horic le jeune, dont on ne connaît pas bien les liens de parenté avec Horic l'ancien (17).

Ce changement de régime allait nécessiter une nouvelle intervention d'Anschaire à la cour danoise. Mais, avant de la raconter, il nous faut passer du Danemark à la Suède, de Schleswig à Birca.

Ce fut par l'intermédiaire de Horic l'ancien qu'Anschaire reprit contact avec la Suède. Le roi de Danemark lui promit son aide. Mais, pour cette mission-là, il fallait marcher d'accord avec un autre ouvrier apostolique. Ce n'était plus alors Ebo, qui venait de mourir, mais Gauzbertus.

Une des vertus les plus attachantes d'Anschaire nous paraît être son désintéressement. « Peut-être, écrivait de lui un historien protestant, A. Hauck, peut-être, dans l'Église allemande de ce temps, aucun homme n'a-t-il travaillé d'une façon aussi dégagée du moi ; il était toujours prêt à prendre sur lui la plus grosse moitié de la besogne et à se contenter

de la plus petite part de considération et d'influence... La seule pensée qu'on pût lui prêter des motifs intéressés l'inquiétait » (18).

Si les bons rapports entre Anschaire et Ebo ne connurent point de nuages, on le dut certainement, d'après le même historien, au saint archevêque de Hambourg. Ebo devait avoir un caractère difficile et il était ambitieux.

On se rappelle comment les deux évêques s'étaient partagé, en 831, la légation des pays du Nord. Anschaire avait renoncé à la Suède, au pays qu'il préférait, dont il avait été le premier missionnaire, où les convertis ne se réclamaient que de lui. Il avait gardé le Danemark dont il ne pouvait attendre que peu de consolation (19).

Rimbert consacre tout un paragraphe aux relations d'Anschaire avec Ebo. Héritier de la charité de son prédécesseur, il s'y montre soucieux de ne pas diminuer les mérites de l'archevêque de Reims ; il exalte son zèle ; il semble même vouloir faire admirer en lui une ardeur, une ténacité supérieures à celles de son compagnon d'apostolat. C'est Ebo qui exhorte Anschaire à persévérer dans l'œuvre commencée ; Ebo qui le réconforte par ses paroles enflammées. Quoi de plus touchant que la dernière conversation de ces deux missionnaires !

« Un jour, donc, après avoir énuméré ses épreuves, Notre Seigneur l'évêque demanda à Ebo ce qu'il pensait de la légation du Nord. Il semblait solliciter vivement de son ami une parole d'encouragement. Comme inspiré par l'esprit prophétique, l'ancien archevêque de Reims répondit : « Je suis certain que le travail commencé ensemble au nom du Seigneur fructifiera par sa grâce. C'est là ma foi... Et je sais indubitablement que si, pendant quelque temps, le succès de notre entreprise doit être en quelque sorte entravé, à cause des péchés des hommes, jamais le résultat de nos labeurs ne sera totalement anéanti... » (20).

Adam de Brême lui aussi semble avoir été charmé par l'inaltérable amitié des deux grands hommes. Il doit confesser qu'Ebo arma les fils de Louis le Pieux contre leur père et puis qu'il les jeta l'un contre l'autre. Mais il refuse

de le juger, pour cette raison surtout qu' « Ebo conserva jusqu'à la fin cette dilection que notre saint père Anschaire lui témoigna dès le début » (21).

La même unité de pensées et de sentiments se manifeste dans les relations entre Anschaire et Gauzbertus.

Anschaire voulait qu'on reprît la mission de Suède. Horic lui avait promis son concours. Mais qui, de lui ou de Gauzbertus, irait là-bas négocier avec le roi, préparer le retour d'un missionnaire (22) ?

Gauzbertus s'empressa de faire remarquer qu'expulsé jadis de Birca, il lui serait périlleux d'y retourner maintenant. N'était-ce pas plutôt à Anschaire d'entreprendre ce voyage, puisqu'il avait été si bien reçu en Suède lors de sa première mission ? Mais Gauzbertus lui offrait pour compagnon son neveu Érimbert. Celui-ci pourrait rester sur place et s'occuper du ministère pastoral. Ainsi fut-il décidé (23).

Cet arrangement pris, les deux évêques se rendirent chez Louis le Germanique. Le roi leur demanda s'ils étaient vraiment d'accord. Gauzbertus s'empressa de répondre : « Quand il s'agit du service de Dieu, nous sommes et avons toujours été d'accord. » Fort belle réponse, mais qui eût été mieux à sa place sur les lèvres d'Anschaire.

L'archevêque de Hambourg-Brême, avant de partir pour la Suède, obtint du roi de la Francie de l'Est des lettres de recommandation, et du roi de Danemark, un passeport (24). En ce moment solennel de la vie d'Anschaire, ses « voix » se firent de nouveau entendre pour le conseiller et l'encourager.

Il commença par comprendre une vision plus ancienne. Dans l'incertitude où il se trouvait sur un voyage à entreprendre, il s'était vu transporté dans un spacieux édifice composé d'un grand nombre de salles. Un personnage mystérieux lui avait annoncé qu'Adalhard, l'abbé de Corbie, se trouvait dans l'une d'entre elles. Anschaire s'était mis à sa recherche et l'avait découvert. Le vieil abbé lui avait récité, en les lui appliquant, bon nombre de versets d'Isaïe. « Iles, écoutez ; peuples lointains, soyez attentifs. Le Seigneur t'a appelé dès le sein maternel, dès les entrailles de ta mère,

Bijoux et ornements provenant de Björkö.

1. « Marteau de Thor ». 2. Pendeloque. 3. Broche en argent. 4. Ornement en bronze. 5. Pendeloque en argent.

(Statens Historiska Museum. Stockholm).

Autel de saint Anschaire dans l'église de l'ancienne abbaye de Corvey.

Le buste-reliquaire, de style baroque, renferme la principale relique conservée de saint Anschaire, la partie supérieure de sa tête.

Elle est en possession de cette église depuis 1683.

il t'a donné un nom. Il a rendu ta bouche semblable à une épée tranchante ; il t'a abrité sous l'ombre de sa main ; il a fait de toi une flèche aiguë ; il t'a caché dans son carquois. Et il t'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, en qui je me glorifierai. » Puis, élevant la main vers Anschaire, Adalhard avait continué ainsi : « Et maintenant le Seigneur parle, lui qui t'a formé dès le sein de ta mère, pour être son serviteur : Je t'établis pour être la lumière des nations, pour faire arriver mon salut jusqu'aux extrémités de la terre... Des rois verront et des princes se lèveront et ils se prosterneront, devant le Seigneur ton Dieu et le Saint d'Israël, parce qu'Il te glorifiera » (25).

Comment le « javelot de Dieu » n'eût-il pas reconnu dans ce songe un nouvel appel de Dieu à l'apostolat lointain ? « Iles, écoutez », avait dit la voix. Or, pour Anschaire, presque toute la Suède devait être faite d'îles. « Jusqu'à l'extrémité du monde », avait continué Adalhard. Or la géographie du temps situait l'extrémité du monde « dans les pays de l'Aquilon, dans les régions de la Suède ». Et dans le changement du parfait de l'indicatif, que portait le texte original : « Et parce qu'Il t'a glorifié », en un futur : « Parce qu'Il te glorifiera », qu'Anschaire trouvait sur les lèvres de l'abbé de Corbie, ne pouvait-on voir une allusion à la mort sanglante si ardemment désirée par le saint missionnaire (26) ?

En pleins préparatifs de voyage, l'archevêque de Hambourg fut favorisé d'une autre vision. Il entrevit les angoisses par lesquelles il aurait à passer. La passion du Sauveur recommençait sous ses yeux. Jésus, couvert de crachats et d'opprobres, était conduit d'un palais à un autre. Ému à ce spectacle, le saint s'offrit généreusement à remplacer son maître. Mais, trop petit de taille, il ne parvenait pas à protéger la tête sacrée du Christ. Il ne devait comprendre que plus tard ce dernier détail. Dieu lui enseignait par là qu'Il considérait comme infligées au Christ, leur chef, les souffrances infligées à ses saints. Il se réservait de les venger dans l'autre vie (27).

La traversée de Schleswig à Birca, entreprise sans doute

en 852, dura vingt jours. Dans la suite de l'archevêque se trouvaient un délégué du roi Horic (28), le prêtre Erimbert, et peut-être aussi le futur biographe du saint, Rimbert (29).

Cette fois, personne en Suède n'avait appelé le missionnaire, comme en 829. On y était même fort mal disposé à le recevoir.

Peu de temps auparavant, un inconnu s'était présenté à Birca. Il déclara avoir pris part à un conseil des dieux du pays et s'être vu chargé par eux d'une mission auprès du roi et du peuple de Suède. « Nous vous avons toujours favorisés, avaient dit les dieux, nous vous avons donné l'abondance, la paix, la prospérité. De votre côté, vous nous avez offert les sacrifices et les hommages auxquels nous avions droit. Or voici que vous vous montrez plus négligents dans notre service ; mais vous nous déplaisez encore davantage en introduisant parmi vous un nouveau Dieu que vous nous préférez. » Pour marquer leur condescendance, mais, en même temps pour détourner leurs fidèles d'un culte qu'ils ne pouvaient approuver, les dieux suédois avaient décidé d'ouvrir leurs rangs à un ancien roi du pays, Éric. Les Vikings se montrèrent très honorés de la délicate attention de leurs célestes protecteurs. Ils élevèrent aussitôt un temple à Éric et lui offrirent des sacrifices.

Quand donc les chrétiens de Birca apprirent l'arrivée d'Anschaire, leur épouvante se donna libre cours. Son séjour en Suède ne pouvait actuellement servir à rien. L'audacieux missionnaire serait trop heureux s'il pouvait, au moyen des présents apportés par lui, acheter du roi la liberté de s'en aller du pays, la vie sauve.

Mais Anschaire, une fois de plus, montra qu'il n'était pas homme à se laisser vaincre par la difficulté. Après avoir réfléchi, consulté et prié, il adressa directement au roi, qui s'appelait Olaf, une invitation à dîner à sa table, sans doute dans l'auberge où il était descendu.

Olaf avait été mis au courant de l'arrivée de l'archevêque par un de ses courtisans et par des chrétiens. Il accepta l'invitation. Tout se passa au mieux. Le roi se fit lire les lettres de Louis le Germanique. Il écouta le message de

l'ambassadeur du roi Horic. Voici quelle était à peu près sa teneur. « Cet homme, avait dit le monarque danois, m'est bien connu ; jamais je n'en ai rencontré de plus excellent ; en aucun autre je n'ai placé autant de confiance. Je l'ai donc autorisé à régler dans mon royaume toutes les affaires de la religion chrétienne. Je vous prie de lui accorder une semblable latitude dans le vôtre, car il ne veut rien accomplir que de bon et de juste. » Les présents remis à Olaf lui plurent beaucoup. Il fut encore plus sensible à la charité et à la bienveillance de l'archevêque.

Mais Olaf était un roi prudent et qui ne disposait pas du même pouvoir que Horic de Danemark. « Car c'est la coutume chez eux (chez les Suédois) que les affaires publiques dépendent plus de la volonté du peuple que de la puissance du roi » (30). « Je vous accorderais volontiers, disait-il à l'archevêque, la liberté que vous souhaitez. Mais ce n'est pas un ordre royal qui, jadis, a chassé vos clercs, c'est une émeute populaire. Aussi ne puis-je consentir à votre mission avant d'avoir consulté les dieux et mon peuple. Au plaid prochain, je parlerai en votre faveur. Si mon avis y triomphe, vous serez libre pour agir. Si le contraire se produit, je vous le ferai savoir aussitôt. »

Le roi avait parlé d'un plaid. En réalité, il dut en tenir deux, l'un à Birca, le second dans une autre partie du royaume, on ne sait où.

Rimbert raconte les prières et les austérités que le saint archevêque offrit à Dieu pour obtenir la victoire (31). Dieu répondit d'abord à son serviteur par une « révélation intérieure ». Elle se produisit en plein jour, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent. Anschaire assistait à la sainte messe dans la petite chapelle de Birca, agenouillé sur le plancher. Il se sentit tout-à-coup fortifié par l'Esprit Saint. Une grande confiance envahit tout son être. Il sut avec certitude que le succès couronnerait ses démarches. Le prêtre qui célébrait devant lui était, semble-t-il, Rimbert (32). Après la messe, l'archevêque lui fit confidence de la grâce insigne dont il venait d'être l'objet.

Anschaire n'eut pas à attendre longtemps. Le roi réunit

d'abord ses conseillers. Ceux-ci, comme dans toutes les graves résolutions à prendre, décidèrent de demander l'avis des dieux. Étant sortis dans un champ, ils consultèrent le sort. Le sort, c'est-à-dire les dieux, se montra favorable à l'établissement du Christianisme. Un des hommes le plus en vue de la Suède alla tout aussitôt porter la bonne nouvelle au saint archevêque.

Quelques jours après, avait lieu l'assemblée populaire à Birca. Conformément à la coutume, le roi fit faire une proclamation par un héraut. Elle portait sur l'objet de la mission d'Anschaire. Puis les assistants commencèrent à émettre leur avis. Ils étaient loin d'être d'accord et, dans le tumulte, on avait de la peine à s'entendre. Les gens se trouvaient sans doute encore sous l'impression du prétendu message des dieux. Alors un vieillard se leva. Il rappela au roi et au peuple que le Dieu des chrétiens avait déjà témoigné sa bienveillance à plusieurs d'entre eux, soit dans des expéditions maritimes, soit à d'autres occasions. Quelques habitants de Birca s'étaient même rendus à Duurstede pour y embrasser la religion chrétienne. La navigation vers la Frise était devenue fort difficile à cause des pirates. « Ne rejetons donc pas, continuait le vieillard, ce que nous allions chercher si loin et qui aujourd'hui vient s'offrir à nous. N'expulsons pas les serviteurs de Celui qui nous a secouru dans tant d'occasions. » Le discours que rapporte Rimbert ne donne sans doute pas les termes mêmes du vieux Viking. Mais peut-être Rimbert l'avait-il entendu lui-même, car un représentant de l'archevêque assistait à l'assemblée. Pour le moins en obtint-il aisément le résumé par un des auditeurs. Encore une fois, le thème général du discours est bien conforme à ce que nous savons de la mentalité religieuse des Scandinaves.

Gagné par ces paroles du vieillard, le peuple accorda aux prêtres chrétiens la liberté de prêcher et d'administrer les sacrements. Un délégué du roi vint porter au saint le résultat de cette première consultation populaire. La seconde se termina tout aussi heureusement. Mais, cette fois, Olaf

se chargea lui-même de notifier par décret aux chrétiens la volonté populaire (33).

Ainsi, il était désormais permis de bâtir des églises en Suède ; les prêtres y avaient la faculté d'exercer librement leur ministère ; les habitants pouvaient, à leur gré, adhérer au Christianisme. Quel cantique d'action de grâces ne dut pas jaillir du cœur de l'archevêque ! Le prêtre Érimbert fut aussitôt présenté au roi et installé dans ses fonctions. Olaf lui donna un terrain pour y bâtir un oratoire. C'était le second à Birca. Anschaire, de son côté, acheta une maison pour y établir le presbytère. Et puis, sa mission achevée, il reprit aussitôt le chemin de Hambourg (34).

Les Suédois ne tarderont pas à éprouver de nouveau la protection du Dieu auquel ils venaient de donner droit de cité. L'épisode suivant peint encore sur le vif leurs mœurs religieuses (35).

Jadis, ils avaient soumis la Courlande, mais avaient dû l'abandonner. Au temps même où saint Anschaire se trouvait à Birca, les Danois résolurent d'organiser une expédition en Courlande et d'essayer de la conquérir à leur profit. Malheureusement pour eux, ils y étaient attendus. Les habitants des cinq villes principales de ce royaume avaient pris les armes. La moitié de l'armée danoise fut anéantie, la moitié de ses navires fut détruite. Cependant le roi Olaf et les Suédois, comblés de joie par le désastre de leurs rivaux, voulurent montrer qu'ils étaient capables de réussir là où les Danois avaient échoué. A leur tour, ils rassemblèrent une armée considérable et partirent pour la Courlande. On commença par piller et incendier une ville côtière, défendue par 7000 combattants, puis la foule des guerriers se porta vers Appule, à cinq jours de marche plus loin à l'intérieur des terres ; la garnison en était forte de 15.000 hommes. Huit jours de siège ne donnèrent pas de résultat. Ils avaient cependant coûté bien du sang, des deux côtés. Le neuvième jour, les Suédois furent pris de découragement. Convenait-il de poursuivre plus longtemps cette opération militaire, entreprise si loin de leur base navale ? Encore une fois, on recourut au sort. Vainement ; aucun des

dieux ne voulut répondre. Alors, au milieu des gémissements de ces hommes terribles, qui tremblaient comme des femmes, un marchand, se souvenant d'Anschaire, proposa de recommencer l'expérience du sort, pour connaître les dispositions du Dieu des chrétiens. Celui-ci parut prêt à les secourir. Aussitôt, le courage renaît ; les soldats reprennent leurs armes et s'écrient : « Le Christ est avec nous ! » Il ne fut pas même nécessaire de combattre. Les assiégés voyant leurs ennemis se déployer sous leurs murs, demandèrent la paix, offrirent un tribut considérable, s'engagèrent à reconnaître la domination des Suédois. Après cette facile victoire, les conquérants se demandèrent comment ils pourraient témoigner leur reconnaissance à leur grand protecteur du ciel. Ils interrogèrent des marchands chrétiens qui faisaient partie de l'expédition, et, sur leur conseil, ils firent vœu de s'abstenir de viande pendant une semaine, à commencer du huitième jour après leur retour, puis une seconde fois, pendant quarante jours, après six semaines de répit. Le biographe ajoute même que cette expérience de mortification chrétienne plut tellement à certains de ces païens qu'ils se décidèrent à pratiquer le jeûne comme les chrétiens, et à faire l'aumône, pour l'amour du Christ.

Érimbert opéra-t-il beaucoup de conversions parmi ces païens si reconnaissants au Christ et si prompts à adopter des coutumes chrétiennes ? Nous voudrions pouvoir répondre affirmativement. Mais le lecteur sait que, pour les Scandinaves, le culte du vrai Dieu n'était nullement incompatible avec l'idolâtrie. Les détails manquent sur l'apostolat du neveu de Gauzbertus à Birca. Après quelque temps, son oncle le rappela et le remplaça par un prêtre de race danoise, Ansfridus, formé par Ebo. Ansfridus demeura à Birca environ trois années. Gauzbertus étant mort vers 859, il se rendit à Hambourg, peut-être pour y faire confirmer ses pouvoirs par son nouveau chef hiérarchique, Anschaire (36). Il y mourut. L'archevêque chercha alors dans son entourage quelqu'un qui fût capable de s'acquitter de cette mission et qui l'acceptât. Il trouva Ragenbertus. Malheureusement, comme celui-ci se rendait à Schleswig

pour s'y embarquer avec des marchands, il fut arrêté par des pirates danois. L'attaque dut avoir lieu dans la région peu habitée, couverte de forêts, de marais et de bruyères, qui s'étendait alors entre l'Eider et la Schlei et qu'on appellait la Sillende (37). Dépouillé de tout par ces brigands, le malheureux mourut quelques jours après, le 14 août. Le dernier missionnaire que l'archevêque envoya à Birca était encore un Danois et, comme le futur biographe du saint, il s'appelait Rimbert. Lui aussi reçut bon accueil du roi et du peuple. L'archevêque avait eu soin de lui recommander, ainsi qu'aux prédicateurs envoyés avant lui en Suède, de ne rien demander à personne, mais, suivant l'exemple de saint Paul, de vivre du travail de ses mains et de se contenter de la nourriture et du vêtement (38).

L'œuvre d'Anschaire paraissait achevée. Mais une dernière épreuve devait encore venir du Danemark et l'obliger à reprendre le chemin de ce pays.

Horic l'ancien était mort ; nous savons déjà comment. Anschaire avait perdu en lui un de ses plus grands protecteurs. Mais, en même temps que lui, avaient péri presque tous les hommes influents qui avaient été les familiers et les amis de l'archevêque. Quelques païens fanatiques profitèrent adroitement de cette circonstance.

On s'entendit pour circonvenir le jeune roi. Si tant de maux venaient de s'abattre sur le pays, lui disait-on, c'était parce-qu'on avait abandonné les dieux nationaux et admis un Dieu étranger. Le gouverneur de la ville de Schleswig, Hovi, se montrait le plus acharmé de tous contre les chrétiens. Un beau jour, sans doute de sa propre autorité, il fit fermer l'église et prohiba le Christianisme. Le prêtre dut prendre la fuite.

Anschaire fut vite informé de ce revirement. Il recourut avec d'autant plus de ferveur à la prière qu'il se sentait plus dépourvu de soutien à la cour danoise. Une nouvelle communication divine vint l'assurer, cette fois encore, du succès. L'archevêque allait se mettre en route, quand un courrier arrivé de Schleswig et envoyé par le roi lui-même, lui annonça que Horic avait expulsé le préfet Hovi et désirait

le retour du prêtre chrétien. Comme son prédécesseur, il souhaitait de mériter la bienveillance du Christ et l'amitié d'Anschaire. Celui-ci jugea que, dans ces circonstances, sa présence en Danemark était indispensable. Burchard, comte illustre et influent, parent des deux Horic, était un des rares survivants parmi les amis fidèles d'Anschaire. Il ménagea une entrevue entre le saint et le nouveau monarque. Toutes les autorisations données jadis furent renouvelées. Le roi consentit même, malgré la répugnance des païens, à ce qu'on plaçât une cloche dans l'église. Avec sa permission, un second centre chrétien s'établit plus au Nord, sur la côte occidentale, à Ribe, dans le Jutland. Le roi donna un terrain pour la construction de l'église et consentit à ce qu'un prêtre fût nommé pour la desservir régulièrement (39).

Le registre de Nicolas Ier contient une lettre adressée à Horic le jeune. Ce prince, profitant de ce que Louis le Germanique envoyait à Rome une mission dirigée par l'évêque Salomon de Constance, chargea ce prélat de cadeaux pour le pape.

Nicolas Ier se déclara très touché de cette attention et très heureux des détails que le messager du roi franc lui avait apportés sur la foi du souverain scandinave. « On sait, disait-il, que, cette foi, tu la possèdes déjà même avant d'avoir reçu la grâce du baptême ». Le pape nous apprend dans un autre document que le jeune roi avait fait un vœu à Dieu et à saint Pierre. Dans sa réponse, Nicolas assure le souverain des prières ardentes qu'il adresse à Dieu pour lui, afin que ses yeux s'ouvrent tout grands à la lumière. Il l'exhorte avec insistance à faire le pas suprême. « Cesse donc d'honorer les idoles, lui dit-il, renonce à servir les démons... Adore le vrai Dieu ; reconnais-toi le serviteur de Celui qui est seul tout-puissant, tient tout dans sa main, est ineffable, immense, infini, simple, immuable,... immortel, toute bonté, toute miséricorde, toute sainteté, qui peut t'aider dans ce monde et te rendre heureux dans l'autre » (40).

Le pape espérait que le roi scandinave suivrait l'exemple du centurion Corneille. Malheureusement, malgré les prières

et les exhortations de Nicolas Ier ; malgré les efforts d'Anschaire, Horic le jeune ne paraît pas avoir reçu le baptême. Nous n'attachons pas d'importance à l'affirmation contraire d'Adam de Brême. Ce chroniqueur a souvent mal lu Rimbert et, à l'en croire, Horic l'ancien déjà aurait adhéré au Christianisme (41).

Du moins, Horic le jeune eut le grand mérite de suivre toujours la politique bienveillante de son prédécesseur vis-à-vis des chrétiens.

Ainsi, lorsqu'il mourut, Anschaire pouvait croire que la semence jetée par lui dans le sol de la Suède et du Danemark, allait bientôt devenir un grand arbre. Dans ces deux pays, le Christianisme était solidement établi dans trois grandes villes. En Allemagne, la légation du Nord se trouvait définitivement rattachée, par la bulle de Nicolas Ier (864), à l'archevêché de Hambourg-Brême. Hélas, Anschaire se trompait. Il s'écoulera encore près d'un siècle avant qu'on puisse parler de la conversion du Danemark, près de deux avant qu'on puisse parler de la conversion de la Suède. De cette étrange lenteur il nous faut rechercher les causes dans le dernier chapitre de ce livre.

CHAPITRE IX

Derniers jours de l'apôtre du Nord. Son culte

Rimbert nous a vanté la résignation de son saint prédécesseur, lorsque vinrent le frapper les grandes catastrophes de 845 : jamais, en effet, une telle avalanche de maux ne s'était abattue ou ne devait, dans la suite, s'abattre sur le saint. Mais, ayant dit cela, le biographe a cru en avoir dit assez et il n'a pas jugé nécessaire de nous introduire dans l'intimité de cette âme, aussi impressionnable que courageuse, que remuait chacune des peines dont sa vie fut remplie.

Cet homme si obéissant à Dieu, paraît avoir éprouvé une peine particulière à mourir, ou, plus exactement, à mourir comme Dieu l'avait décidé, à mourir dans son lit.

Durant les derniers temps de sa vie, les épreuves n'avaient pas cessé de l'accabler. Deux fois, au moins, en 858 et en 862, les Danois s'étaient encore jetés sur la Saxe, et le diocèse de Hambourg avait eu beaucoup à souffrir de leurs violences et de leurs déprédations (1).

Anschaire comptait soixante-quatre années d'âge et trente-quatre d'épiscopat, quand, en octobre 864, se déclara la dysenterie qui devait l'emporter quatre mois plus tard.

Son mal, déclarait-il à son entourage, n'était pas en proportion de ses inquités. Mais il se demandait si c'était bien là le mal dont Dieu lui avait parlé aux jours de sa jeunesse monastique. Il entendait encore la voix mystérieuse qui lui disait : « Va et tu reviendras avec la couronne du martyre. » Par amour du martyre, il avait désiré et accepté l'apostolat dans le Nord ; dans l'espérance du martyre, il y persévé-

rait encore. A ruminer ces pensés, il trouva une réponse à la question qui l'angoissait. Ses péchés, les péchés qui déjà avaient troublé la paix de ses premières années de vie religieuse, étaient les grands coupables ! Ils allaient le frustrer maintenant de ce qu'il avait le plus souhaité ! Et l'âme toute meurtrie, il devait se faire violence pour répéter ces mots du psalmiste : « Tu es juste, Seigneur, et justes sont tes jugements ! »

Anschaire ne confiait pas ses secrets à n'importe qui. Un moine charitable l'avait visité jadis dans le vignoble où s'isolait sa tristesse. Il n'y avait vu d'abord qu'un importun ou qu'un malicieux. Au moins possédait-il un ami, Rimbert. Il s'ouvrait à lui « presque en toutes choses » (2). On devine la scène qui se passa entre eux, et l'embarras du confident. Rimbert trouva cependant une réponse plausible. Dieu n'avait pas parlé à son serviteur de la mort par le glaive, par le feu ou par l'eau ; il lui avait simplement promis en termes généraux qu'il reviendrait à Lui avec la couronne du martyre. Anschaire goûta peu cette consolation. Son esprit s'attardait sans cesse sur le même sujet. Rimbert avait beau lui rappeler longuement ses épreuves, les infirmités qui n'avaient cessé de torturer son pauvre corps, sa maladie actuelle, longue, douloureuse. Ces paroles amicales ne parvenaient pas à dissiper la tristesse de l'archevêque. Dieu dut se charger de le consoler. Comme le saint assistait à la messe dans son oratoire, une voix retentit à son oreille. Elle le réprimandait de son manque de confiance. Elle lui promettait, comme jadis, la rémission de tous ses péchés et la couronne céleste réservée aux martyrs. Depuis cette extase, son âme demeura dans la paix (3).

Une autre pensée remplit les derniers mois de cette grande existence : le souci de son diocèse, ou plus strictement de sa légation. Il fit copier à un bon nombre d'exemplaires les actes pontificaux qui s'y rapportaient. C'étaient, d'une part la bulle de Pascal I^{r}, relative à la mission d'Ebo en Danemark, et de l'autre, celles de Grégoire IV et de Nicolas I^{r}, ayant trait aux missions du Nord chez les Suédois, les Danois et les Slaves, et que le saint pouvait à juste titre

considérer comme ses bulles à lui. Il fit joindre à ces documents pontificaux le diplôme de Louis le Pieux, de 834. Ces petits recueils étaient destinés aux évêques du royaume de Francie orientale. Anschaire les fit précéder d'une courte lettre d'envoi qu'il faut se garder de traiter comme un acte banal de chancellerie. Cette pièce porte bien la marque du saint.

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité ! Anschaire, par la grâce de Dieu archevêque, à tous les évêques de la sainte Église résidant dans le seul royaume du roi Louis.

« Je désire que vous sachiez que ce libelle rapporte comment Ebo, l'archevêque de Reims, sous le souffle de l'Esprit saint, au temps de l'empereur Louis, avec le consentement de ce prince et celui du synode formé des évêques de presque tout le royaume, s'est rendu à Rome ; et comment il y a reçu du vénérable pape Pascal le pouvoir d'évangéliser les pays de l'Aquilon ; comment aussi, dans la suite, l'empereur Louis a exalté cette œuvre et s'est montré pour elle large et bienveillant. Vous trouverez également ici les autres détails relatifs à cette légation. C'est pourquoi je vous supplie d'intercéder auprès de Dieu afin qu'elle puisse croître et fructifier dans le Seigneur. Car déjà, par la grâce du Christ, et chez les Danois et chez les Suédois, a été fondée l'Église du Christ, et des prêtres s'y acquittent librement de leur office. Je vous prie aussi de faire déposer ces lettres dans votre bibliothèque, pour en garder perpétuellement mémoire... (4) »

Émouvante épître écrite du seuil de l'éternité ! Ne devons-nous pas y voir un appel suprême adressé par le grand apôtre à ses collègues dans l'épiscopat ? Ceux-ci ne lui avaient accordé que peu d'aide dans sa mission ; un jour même, ils portèrent à l'œuvre d'Anschaire, en supprimant l'évêché de Hambourg, un coup dont elle ne se fût pas relevée. Lettre édifiante aussi ! Adam de Brême n'en transcrit que les supplications de la fin. Il se contente de résumer le reste de la façon suivante : « Anschaire écrit à tous les évêques relativement à sa légation, qu'il affirme avoir été commencée par Ebo » (5). A lire ce document, en effet, ne

croirait-on pas qu'Ebo a tout fait? Anschaire parle longuement, solennellement, de la mission de l'archevêque de Reims. De lui-même pas un mot, et, ce qui paraîtra plus curieux, pas un mot des bulles de Grégoire IV et de Nicolas Ier, de ces actes que nous appelions plus haut « ses bulles ». Les documents pontificaux de 831 et de 864, évidemment reproduits dans la collection (6), ne sont compris dans la lettre d'envoi que sous ces termes généraux : *Et cætera quæ huic legationi contigerunt.* Anschaire pourrait dire que l'Église de Suède, que l'Église de Danemark sont fondées grâce à lui ; il se contente de dire qu'elles sont fondées. Omettant même de demander des prières pour sa personne, il n'en réclame que pour sa chère légation qui doit continuer après lui.

Deux exemplaires de la collection furent réservés à Louis le Germanique et à son fils, Louis le Jeune. De ses souverains, comme des papes, Anschaire n'avait reçu que des encouragements. Ceux de l'avenir imiteraient-ils les exemples, la largeur d'esprit de Louis le Pieux et de Louis le Germanique ?

L'apôtre du Nord pouvait maintenant mourir. Après l'Épiphanie de 865, comme sa maladie durait déjà depuis trois mois, il commença à désirer plus ardemment que sa fin coïncidât avec la fête liturgique prochaine, la Purification de la Vierge. « A l'approche de cette solennité, il ordonna de préparer un repas pour le clergé et les pauvres, afin qu'ils pussent se rassasier convenablement en ce saint jour. Il ordonna aussi de faire trois grands cierges avec une excellente cire qu'il possédait. A la vigile de la fête susdite, il se les fit apporter. Puis, il enjoignit de les allumer, le premier devant l'autel de la Vierge, le second devant celui de saint Pierre, le troisième devant celui de saint Jean Baptiste. » On reconnaît les deux saints qui, dans la fameuse vision du Ciel, lui avaient jadis servi de guides. Qu'il leur plût, maintenant que le songe allait devenir une réalité, de recevoir son âme, la séparer de ce misérable corps, dont il ne restait plus au témoignage de Rimbert, que des os, des nerfs, la peau !

« Le jour de la Purification, presque tous les prêtres qui étaient présents célébrèrent la messe... pour leur archevêque. Celui-ci se chargea de prendre des dispositions pour le sermon à faire au peuple. Il ne voulut rien manger avant que la messe solennelle fût achevée. » Une bonne partie du jour et de la nuit suivante se passa en exhortations pieuses adressées aux visiteurs. Cependant, alors encore « son plus grand souci, sa plus grande sollicitude portait sur sa légation chez les païens ». Il demanda lui-même aux prêtres présents de réciter ensemble le *Te Deum* et le symbole de saint Athanase. Il put encore, le matin, recevoir la communion et solliciter le pardon de ses fautes. Ensuite, on l'entendit répéter ces oraisons bibliques : « Souviens-toi de moi selon ta miséricorde, suivant ta bonté, Seigneur. » « Dieu, sois-moi propice à moi, pécheur. » « Entre tes mains, Seigneur, je recommande mon esprit. » Mais fatigué de les redire toujours, il pria un frère de s'en charger pour lui. Ce frère, à en croire l'auteur de la *Vita Rimberti*, ce fut encore le moine Rimbert (7). Bientôt, le saint malade, les yeux levés au ciel, rendit son âme à Dieu. On était au 3 février 865 (8).

Sa dépouille mortelle fut déposée dans la basilique de Saint-Pierre de Brême, devant l'autel de la Vierge (9).

Peu de temps après, Rimbert, devenu archevêque de Hambourg-Brême, assisté d'un de ses confrères, se mettait à la composition de la biographie du saint. Elle fut expédiée par « les fils et disciples du très révérend Père Anschaire », c'est-à-dire par les prêtres et les moines de Hambourg-Brême, aux pères et frères de Corbie (10). Ils y exprimaient, au premier et au dernier chapitre, une douleur sincère, mais dans un style où il passe trop peu de leur âme et qui révèle une préoccupation excessive de rhétorique. *Vivente enim ipso*, y lisons-nous par exemple, *nihil (nobis) deesse credebamus, quia in ipso nos omnia habere gaudebamus* (11).

Jusqu'au dernier jour, Anschaire avait donc pensé à « sa légation ». Les résultats obtenus par lui en Suède et en Danemark nous autorisent-ils vraiment à lui conserver ce titre d'apôtre du Nord, qu'on lui donne d'ordinaire ?

Certains historiens répondraient volontiers que non. On a, disent-ils, exagéré le chiffre de ses conversions. Cette tendance apologétique apparaît déjà chez Rimbert et s'accentue chez Adam de Brême. Tandis que pour le premier voyage de Suède, le biographe a simplement écrit : « Quelques-uns demandaient dévotement la grâce du baptême » (12), le chroniqueur de Hambourg affirme que, pendant son séjour à Birca, Anschaire et Witmarus ont gagné beaucoup d'âmes à Jésus-Christ (13). Alors que Rimbert ne nous donne sur les résultats du labeur apostolique du nouvel archevêque que l'appréciation suivante : « Dans son diocèse et chez les Danois, il remplissait son office avec zèle et il en amena un grand nombre à la grâce de la foi, par l'exemple de sa sainte vie » (14), Adam s'exprime de la sorte : « Anschaire visitant tantôt les Danois, tantôt les Nordalbingiens, attira à la foi une innombrable multitude d'hommes de l'une et de l'autre race » (15). Plus loin, le biographe d'Anschaire ne parle pas de conversions faites par Herigarius ; mais l'historien de la seconde moitié du onzième siècle déclare que le préfet de Birca, par la puissance de ses miracles et ses exhortations doctrinales, sauva plusieurs milliers de païens. Il a même l'audace d'ajouter : « Cela est écrit dans les Actes », c'est-à-dire dans la Vie, « de saint Anschaire » (16). Enfin, lors de la seconde mission de Danemark, Adam de Brême attribue à Anschaire la conversion des deux Horic.

En présence de ces exagérations flagrantes du chroniqueur de Hambourg et dans l'impossibilité de tirer des formules vagues du biographe un renseignement précis, les historiens d'aujourd'hui se contentent d'énumérer les résultats matériels obtenus par Anschaire, à savoir : établissement de trois communautés chrétiennes, à Birca, à Schleswig, à Ribe ; construction de cinq églises, sans doute de simples oratoires, dont deux à Birca et une dans les terres de Herigarius (17). « Maigre résultat, constate Hauck, et qu'on pourrait comparer à un échec » (18). Le même auteur ajoute qu'Anschaire n'est pas même parvenu à vaincre l'antipathie nationale des Danois — joignons-y les Suédois — pour le Christianisme (19). Enfin, ces historiens font valoir encore

qu'une cinquantaine d'années après la mort du saint, il ne subsistait rien ou presque rien de ces communautés scandinaves.

Tout cela paraît indéniable. Mais il ne faut pas juger l'œuvre de cet homme uniquement ni même principalement sur le nombre de conversions qu'il a faites, de communautés qu'il a établies, d'églises qu'il a construites.

Un historien surtout, un Belge, nous paraît avoir trop déprécié l'œuvre du saint. A la fin d'un article d'ailleurs remarquable, sur les sources de la vie de saint Anschaire, M. L. Bril écrivait : « La conclusion s'impose. La mission de saint Anschaire au Nord n'a eu aucun résultat durable... Aucun poète scandinave ne mentionne le saint. C'est que sans doute la mission d'Anschaire n'a pas eu le caractère général qu'on lui prête, c'est qu'elle n'a été qu'une mission pour les esclaves chrétiens de ces contrées sauvages et que, s'il y eut l'un ou l'autre noble dont il s'acquit la faveur par persuasion, comme Herigarius en Suède, il a dû pour les autres païens, acheter leur faveur... Il est en outre probable que la mission de saint Anschaire n'a eu pour but principal que de consoler les humbles et les esclaves chrétiens, et que ce sont eux qui, principalement en Suède, ont provoqué l'envoi de la mission. Il faut donc réduire l'importance de celle-ci. Ce n'a été qu'un effort isolé, une reconnaissance, que les successeurs d'Anschaire ont bientôt cru impossible de continuer. Cette remarque s'applique principalement à la Suède. Il nous semble donc que, lorsqu'on traite l'histoire de la conversion de ces pays du Nord, il ne faut pas, à l'exemple de tous les historiens qui s'en sont occupés, accorder une large place aux travaux d'Anschaire » (20).

Plusieurs assertions de ce passage nous paraissent inexactes. La mission d'Anschaire n'a pas été seulement « une mission pour les esclaves chrétiens » ; elle n'a pas eu « pour but principal de consoler les humbles et les esclaves chrétiens ». Et nous espérons que, suivant l'exemple des Dehio, des Hauck, de tant d'autres, les historiens de l'avenir continueront à accorder « une large place aux travaux

La grande pierre de Jelling (A).

Cette photographie (A) et les deux suivantes (B) (C) reproduisent trois faces de la grande pierre de Jelling (petit village du Jutland du Sud-Est). Celle-ci a été élevée par Harald Blaatand, probablement vers 980. Elle mesure 2,50 m. de haut et 2,80 m. dans sa plus grande largeur. A porte la plus grande partie de l'inscription runique. Sur B figure un dragon. Sur C, le Christ souffrant, la plus ancienne représentation danoise du Christ découverte au Danemark. Voici la traduction de l'inscription :

(A) *Harald le roi a fait élever ce monument en mémoire de Gorm, son père, et de Thyra, sa mère, ce Harald qui a conquis tout le Danemark* (B) *et la Norvège* (C) *et qui a fait chrétiens les Danois.*

Ces documents m'ont été aimablement communiqués par Madame Lis Jacobsen (Dr. Phil.), Copenhague. Ils sont tirés de l'ouvrage de L. F. A. WIMMER, ***De danske Runemindesmaerker,*** I, 1. Copenhague, 1895. Je remercie aussi M. Neergaard et le P. A. Otto pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me fournir sur ce monument.

La grande pierre de Jelling.
(B et C).

d'Anschaire ». Pourquoi ? la question vaut la peine qu'on y réponde avec quelque développement.

Considérons d'abord l'importance de la mission même du saint.

Vers 720, le Christianisme se trouvait resserré, en dehors des îles Britanniques, entre le Rhin et les Pyrénées. Boniface et Charlemagne reculèrent ses frontières du côté de l'Est. Louis le Pieux conçut, lui, le projet de la conquête pacifique du Nord. De ce projet Ebo et surtout Anschaire commencèrent la réalisation. Mais si l'on ne peut oublier le nom de l'archevêque de Reims, parce qu'il précéda Anschaire en Danemark et qu'il s'intéressa toujours à l'évangélisation du Nord, quelle différence entre l'action effective de ces deux hommes ! Seul, Anschaire pouvait écrire, la veille de sa mort : « Déjà, par la grâce du Christ, et chez les Danois et chez les Suédois, a été fondée l'Église du Christ, et des prêtres s'y acquittent librement de leur office. » Seul aussi il aurait pu se vanter, s'il n'avait pas été si modeste, d'avoir rattaché solidement aux destins d'une circonscription ecclésiastique bien constituée, suffisamment riche et proche des pays scandinaves, la conversion, l'avenir religieux des peuples du Nord. Car, dès les débuts de cette double mission, le travail apostolique proprement dit n'a retenu qu'une partie de l'activité du grand missionnaire. Il a donné l'autre à ce qu'on appelle aujourd'hui le travail de l'arrière, et sur lequel avec raison on insiste tant, et qui s'attache à trouver des ressources pour les missions, à recruter et à former un personnel évangélisateur, etc. Est-ce la faute d'Anschaire si, après lui, cette double activité n'a pas été continuée par les archevêques de Hambourg-Brême avec le même esprit de suite et la même énergie ? Il avait indiqué, lui, le but à atteindre, il avait donné le programme de la réalisation, il avait établi un premier contact entre les pays scandinaves et le diocèse d'où leur devait venir la Bonne Nouvelle. Il pouvait laisser à d'autres le soin de poursuivre cette œuvre.

La vie du saint missionnaire n'a pas été un programme seulement. Elle fut aussi un exemple (21).

« Les actes des hommes de son espèce, écrivait Ernest Dümmler, ne sont pas à mesurer d'après la petitesse de leurs résultats immédiats ; il émane d'eux une force spirituelle, dont les effets sanctifiants et élevants sont encore sentis par beaucoup de générations qui les suivent et qui leur valent souvent, comme à des bienfaiteurs de l'humanité, à défaut de la reconnaissance de leurs contemporains, la bénédiction de la postérité » (22).

Nous ne savons pas combien de fois Anschaire se rendit dans les régions scandinaves entre 826 et 865. A la suite de Rimbert, nous avons parlé tout d'abord d'une mission en Danemark, qui dura deux années, de 826 à 828, et d'une autre en Suède, qui prit environ dix-huit mois, de 829 à 830 ou 831. De cette dernière année il faut sauter à 848. Entre 848 et 865, Anschaire se rend deux fois en Danemark, sous Horic l'ancien et sous Horic le jeune, et une fois en Suède, sous Olaf. Mais en dehors de ces expéditions de simple missionnaire ou d'organisateur de mission, il dut en faire d'autres, au moins en Danemark. Rimbert nous l'insinue pour la période qui suivit l'érection de l'archevêché de Hambourg (23).

Il importe peu d'ailleurs de compter ses voyages. En réalité, sa vie tout entière, qui présente une magnifique unité, fut donnée à sa légation. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il n'a connu d'autre ambition que d'amener au Christ les Scandinaves païens. Jamais il ne s'est laissé détourner de cet objectif. L'épiscopat lui-même, son diocèse allemand, ne sont pour lui que des moyens en vue de la réalisation de ce grand but. « Pour concevoir le plan d'une œuvre aussi grandiose, écrivait encore Georges Dehio, il aurait peut-être suffi d'une imagination audacieuse et d'une foi exaltée ; mais pour l'accomplir comme il l'a fait, pour opposer toujours aux difficultés nouvelles une force croissant en proportion, pour se mettre au diapason de la mentalité d'un roi barbare, pour exercer à la cour romaine l'art de la diplomatie, pour s'accommoder à l'étroitesse égoïste de collègues jaloux, pour rester inébranlable, alors que ses collaborateurs fatigués laissaient tomber les bras ; pour tout cela, il fallait une

prudence, une vigueur une souplesse qui n'appartiennent qu'aux esprits supérieurs » (24). Et n'oublions pas que les hommes à conquérir étaient ces terribles Vikings, alors à l'apogée de leur puissance, maîtres de la mer, qui semaient la terreur en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Irlande, qui faisaient trembler les souverains, qui, à trois reprises au moins, se jetèrent sur le diocèse de Hambourg et réduisirent en cendres la ville épiscopale du saint, sa cathédrale et le contraignirent lui-même à la fuite !

Si, à l'époque d'Adam de Brême, Ebo était fort oublié ; si on lui enlevait volontiers, en faveur d'Anschaire, de ce qui lui revenait ; si on reconnaissait avec peine que l'initiative venait de l'archevêque de Reims ; si le chroniqueur de Hambourg allait jusqu'à écrire : « Ebo de Reims a été donné à Anschaire pour l'aider dans la prédication » (25); c'est que l'histoire a su discerner, mieux que ne l'avait fait l'époque à laquelle avait vécu Anschaire, mieux que ne l'avait fait sa modestie personnelle, la grandeur du rôle et de la personnalité de ce moine. « C'est parce que l'homme s'est tout à fait identifié à son œuvre, a écrit fort justement M. Von Schubert (26), qu'Anschaire et non pas Ebo mérite vraiment d'être appelé le premier missionnaire de la grâce de Dieu qui vint dans ce pays. » Disons, pour employer un terme synonyme, qu'Anschaire mérite bien le nom d'apôtre du Nord.

Mais n'est-il pas en partie responsable du déclin rapide de son œuvre ? Il semble bien que non.

Tandis qu'Anschaire se préparait à mourir, on lui parla de son successeur et quelqu'un lui demanda même son avis sur Rimbert. L'archevêque se défendit de vouloir imposer qui que ce fût à ses diocésains. « Mais à considérer le mérite, répondit-il, Rimbert est plus digne de la fonction archiépiscopale que moi du sous-diaconat » (27). Rimbert fut, en effet, élu par le clergé et par le peuple. L'évêque de Minden et l'abbé de Corvey allèrent demander pour lui l'investiture au roi. Celui-ci, comme la bulle de Grégoire IV lui en donnait le droit, lui assigna pour consécrateurs

l'archevêque de Mayence et les évêques de Paderborn et de Minden (28).

Le nouveau titulaire du siège de Hambourg-Brême prit à cœur son office de légat ; il veilla à ce que les communautés chrétiennes de Danemark et de Suède possédassent toujours des prêtres capables de prêcher aux captifs chrétiens. Plus d'une fois, il se rendit lui-même chez eux, au péril de sa vie (29). Le biographe de Rimbert nous représente ce dernier visitant la communauté de Schleswig (30). Mais si le successeur d'Anschaire put conserver l'œuvre du saint, il ne semble pas l'avoir étendue (31).

Sur le Christianisme scandinave à l'époque qui s'étend de la mort de Rimbert à 934, nous sommes sans renseignements. Sans doute disparut-il presque complètement. Adam de Brême écrit sur le Danemark d'alors : « Il nous suffira de savoir que tous ces rois — dont il vient d'énumérer les noms — étaient encore païens et que, malgré de nombreux changements de règne et de fréquentes incursions des barbares, la chrétienté danoise, plantée par saint Anschaire, garda quelques représentants et ne périt pas tout à fait (32). » Pour la Suède, dit-il plus loin, Rimbert fut le dernier évangélisateur qui y pénétrât (33). L'archevêque de Hambourg, Hunni, reprit en 935 l'œuvre de son saint prédécesseur, dans les deux pays du Nord. Mais il mourut dès 936, à Birca (34). Trois évêchés sont signalés pour le Danemark, en 947 : Schleswig, Ribe et Arrhus. En Suède, le Christianisme se développa encore plus lentement. Il n'y prend quelque consistance qu'après le baptême du roi Olaf Erikson par saint Siegfried, en 1008. Le premier évêché, dans le Westergöthland, remonte aux environs de 1014 ; des missionnaires, surtout anglo-saxons, comme saint Eskil, qui mourut vers 1076, se chargèrent de l'évangélisation.

Plusieurs causes expliquent l'abandon des missions nordiques après la mort d'Anschaire.

D'abord les invasions répétées des Danois, des Slaves, des Hongrois, dont l'archidiocèse de Hambourg-Brême eut particulièrement à souffrir. Les Normands et les Slaves enlevèrent alors à l'Allemagne des territoires déjà évan-

gélisés. Après une sanglante défaite des Saxons par les Danois, en 880, la frontière de l'Eider fut perdue pour la Francie Orientale (35).

Au Danemark, Gorm l'ancien (860 — environ 940), qui rétablit l'unité du royaume, se montra, d'après Adam de Brême, un ennemi farouche des chrétiens (36). L'Allemagne, et, en général, l'ancien empire de Charlemagne, étaient en pleine désorganisation. Celle-ci fait spécialement sentir ses effets au Nord. Les carolingiens n'ont pas su porter assez d'intérêt à cette partie de leurs États ; ils négligèrent d'en défendre les côtes et de former, dans ce but, une flotte puissante (37).

Cette situation rendait précaire l'existence même de l'archevêché de Hambourg. Hermann de Cologne en profita pour demander au pape que Brême rentrât dans sa province ecclésiastique (890). Après de longues négociations, le pape Formose décida de maintenir l'union de l'archevêché de Hambourg avec Brême, aussi longtemps tout au moins que Hambourg n'aurait pas d'évêchés suffragants (38). Encore une fois, dans l'histoire des missions nordiques, la papauté manifestait sa largeur de vue.

L'abandon des missions du Nord doit être attribuée à une autre cause, encore plus profonde.

Anschaire ne fut qu'un isolé.

« Quand les missionnaires abordaient en Germanie pour y porter la foi chrétienne, écrit Dom Ursmer Berlière, il y avait dans le monachisme anglo-saxon un puissant courant d'apostolat, il y avait de l'enthousiasme, et les phalanges d'apôtres avaient à leur tête un organisateur de premier ordre, S. Boniface. Quand Anschaire s'apprêtait à conquérir les pays du Nord, ces contrées étaient troublées par les dévastations et les pirateries des Vikings; l'empire était trop faible pour le soutenir ; l'Église franque était déjà trop intimement liée et asservie à l'État ; le monachisme germanique subissait l'influence du monachisme français affaibli par l'intervention continuelle de l'État dans la collation des bénéfices abbatiaux, désagrégé par les suites désastreuses des appropriations, menacé dans sa propre existence par

les incursions normandes qui allaient paralyser sa vie normale pendant plus d'un demi-siècle... (39) ». Hauck exprime à peu près la même idée : « La force d'expansion de l'Église allemande était paralysée » (40). Anschaire ne fut assez soutenu ni par les rois ni par les évêques ni par les moines francs. Telle est la raison principale de l'échec des premières missions en Suède et en Danemark. Au point de développement où elle en était arrivée, une telle œuvre devait périr bien vite si elle n'était pas énergiquement renforcée. Ayant dû d'abord gagner la faveur des rois, l'archevêque n'avait pu s'appliquer encore à gagner la faveur du peuple. C'était un point essentiel dans un pays comme la Suède qui tenait tant à garder son indépendance vis-à-vis de son souverain. Or, pour déraciner les haines et les préjugés populaires contre le Christianisme, une vie d'apôtre était loin de suffire.

Si l'œuvre d'Anschaire a été compromise par cet isolement, la figure d'Anschaire ne se révèle à nous que plus héroïque. Notre admiration grandit pour cet homme, quand il nous apparaît comme un moine impressionnable, hésitant, méfiant de lui-même, maladif ; mais, en même temps, missionnaire entreprenant, tenace, courageux, qui, tout le long de sa vie, pratiqua l'humilité, la simplicité, le désintéressement et l'oubli de soi.

Anschaire aurait dû s'imposer au souvenir de la postérité par l'éclat de ses vertus et par la grandeur de ses travaux. Mais le moyen âge était surtout sensible aux miracles des saints. Anschaire n'a jamais été un saint populaire — l'histoire de son culte le prouve. Sa fête eut à souffrir d'être placée le 3 février et de coïncider ainsi avec celle d'un martyr, d'un martyr par le sang et non pas seulement par le désir, saint Blaise, un des quatorze « Auxiliateurs », qui s'acquit en Orient et en Occident une renommée considérable. Dans plusieurs endroits ayant pourtant des raisons d'honorer Anschaire plutôt que Blaise, le saint missionnaire se vit réduit peu à peu, au jour de son *Natalis*, à une simple commémoraison, alors que l'évêque de Sébaste gardait sa

messe et son office. En Suède, il dut même renoncer à son jour ; sa fête se célébrait le 4 février.

Dans l'archidiocèse de Hambourg, le culte de saint Anschaire dut s'établir peu de temps après sa mort. Adam de Brême écrit, vers 1074, que sa déposition, c'est-à-dire sa mort, est vénérée d'une façon spéciale *(summa veneratione colitur)*, le 3 des nones de février (41). Un fragment de calendrier de Brême, de 1200 environ, conservé à Helsingfors, signale une seconde fête, le 9 septembre, jour de son élévation à l'épiscopat d'après la tradition. On songea peu, semble-t-il, même dans ces régions dont il avait été si longtemps le pasteur, à lui dédier des églises ou même des autels. La plus importante qui nous soit connue, pour le moyen âge, est l'église Saint-Anschaire, à Brême, qui remonte au XIIIe siècle. Elle a fêté en 1843 le sixième centenaire de sa fondation. Le chapitre Saint-Anschaire, dans la même ville, est un peu plus ancien et date de la fin du XIIe siècle. Une liste des reliques de cette église, dressée en 1364, mentionne la tête du saint, enfermée dans un reliquaire d'argent. D'après une nomenclature du XIIe siècle, la cathédrale de Hambourg possédait, elle aussi, des reliques de son saint archevêque. Au XVe siècle, les seules églises d'Allemagne sur les calendriers desquelles figurait saint Anschaire, étaient les suivantes : Brême, Hambourg, Lübeck, Ratzebourg, Schwerin, Riga et Schleswig (42).

En France, Corbie surtout aurait dû garder la mémoire du saint moine qui s'y était formé aux vertus apostoliques. Nous cherchons vainement son nom dans les sacramentaires et les missels de cette abbaye, pour les IXe, Xe, XIe, et XIIe siècles. Cependant, deux d'entre eux, le manuscrit 155 de la Bibliothèque municipale d'Amiens (XIe siècle) et le manuscrit latin 11.522 de la Bibliothèque nationale de Paris (XIIe siècle) mentionnent de nombreux saints locaux, par exemple saint Adalhard, dans leur calendrier ou dans leurs litanies. Il faut arriver au missel de Corbie de 1278 (ms. 156 de la Bibliothèque municipale d'Amiens) pour trouver Anschaire dans le Sanctoral (43).

En Suède et en Danemark, pays qu'il a évangélisés,

l'apparition de son culte est encore plus tardive. On le rencontre d'abord, après le milieu du XIVe siècle, dans le diocèse de Linköping, en Suède, où se trouve situé le célèbre monastère de Vadstena, illustré par sainte Brigitte. Il passe de là aux autres diocèses suédois et à la Finlande (44). En Danemark, tandis que saint Willehad obtient une place d'honneur, saint Anschaire semble tombé dans l'oubli. Aucune église ne lui est consacrée. On vénère de ses reliques, chez les franciscaines de Roskilde et de Copenhague, en Danemark (45), au dôme de Lund, en Suède (46).

C'est donc vers la fin du moyen âge que le culte de saint Anschaire se répand surtout dans le Nord et dans quelques diocèses allemands. Dans les Pays-Bas, nous trouvons le nom du premier archevêque de Hambourg au calendrier de manuscrits du martyrologe d'Usuard qui ont été complétés pour ces régions et proviennent d'Anvers, de Louvain et d'Utrecht (47).

La Suède protestante a supprimé le culte des saints ; elle a cependant voulu garder le souvenir de son apôtre. « Il est célébré dans notre Ordonnance ecclésiastique de 1571, de Laurentius Petri, le premier archevêque de Suède après la Réforme », écrit M. le Dr N. Söderblom (48). « L'œuvre d'Anschaire est aussi mentionnée dans la loi ecclésiastique de 1696, encore en vigueur en Suède de nos jours. Mais c'est au siècle dernier, après les fêtes du jubilé millénaire, en 1829, que saint Anschaire est devenu particulièrement vivant et cher à la chrétienté suédoise. »

De nos jours, saint Anschaire est l'objet d'une vénération spéciale en Suède, en Danemark, dans quelques églises de l'Allemagne du Nord, et dans les diocèses d'Amiens et d'Arras. Ajoutons-y cependant Corvey, dans le diocèse de Paderborn. L'église de l'ancienne abbaye saxonne possède depuis 1683 la partie supérieure de la tête du saint. Cette relique, la plus importante de toutes, fut placée, il y a quelques mois, dans un reliquaire précieux envoyé de Suède par une convertie, à l'occasion du centenaire de l'entrée d'Anschaire en Suède.

Au développement du culte de saint Anschaire devait

correspondre le désir de connaître sa vie. Longtemps, celle-ci ne put être cherchée que dans le récit d'Adam de Brême et dans la composition d'un moine de Corbie, Gualdo, qui, à peu près à l'époque où écrivait le chroniqueur de Hambourg, mit en vers la *Vita Anskarii*. Il fallut attendre jusqu'en 1642 la première édition de la biographie authentique de Rimbert. Elle fut entreprise par un ministre protestant, converti au catholicisme, Philippe Cæsar (49).

Il nous reste un certain nombre d'antiennes, d'hymnes, de séquences propres pour la fête de saint Anschaire. Elles proviennent de Brême ou de la Suède, et sont en général conservées dans des manuscrits liturgiques du XV^e^ siècle. Cependant une partie des antiennes de Brême, où se rencontre encore de la prose rimée, doit être plus ancienne. Parmi ces pièces nous avons surtout remarqué une séquence composée par un religieux du monastère des saints Willehad et Étienne, à Brême, Conrad Benne, qui vécut aussi au XV^e^ siècle. Elle se compose de dix-huit strophes de quatre vers chacune et groupées deux par deux. Les trois premiers vers de la strophe se terminent par la même rime, le quatrième s'accorde pour la rime avec le dernier vers de la strophe suivante. Le rythme de cette pièce, dû à la rime et à l'accent tonique, est agréablement cadencé (50).

Le poète invite d'abord le peuple de Brême à la joie pour la protection du saint patron qui lui a été donné.

Jocundare, plebs Bremensis,
De tam miris et immensis
Donis tibi hic ostensis
Cum decore vario.

Laeta laeto psalle tono
Glorioso de patrono
Triumphante summo throno
Beato Anschario.

Les strophes suivantes présentent un court résumé de la vie du saint. Conrad Benne ne connaît, relativement aux

pays évangélisés par l'apôtre du Nord, que la version interpolée qui s'est introduite dans la *Vita Anskarii* et dans les documents de Hambourg, entre 1072 et 1123 ; elle fait d'Anschaire non seulement le légat pontifical pour la Suède et le Danemark, mais encore pour la Norvège, l'Islande, le Groënland. Benne complète donc de la manière suivante un passage cité plus haut d'Adam de Brême (51).

Victor trium fit regnorum,
Fana stravit profanorum,
Cultu vano idolorum
Facto prorsus exsule.

Fide fulget gens Danorum,
Sveonumque, Norwehorum,
Grandlandorum, Islandorum
Sub Bremensi præsule.

Adam nous avait encore dit d'Anschaire : *Foris apostolus, intus monachus.* Conrad exprime poétiquement la même idée :

Nunc in imis operatur,
Nunc in summis contemplatur,
Duplex ita colebatur
Vita sacro flamine.

La pièce se termine par une prière.

O Anschari, pastor pie,
Venerantum te hoc die
Esto ductor huius viæ
In virtutum gressibus

In hac valle peregrina
Gregem ad ovile mina
Ne errantem faux lupina
Sævis voret morsibus.

O Anschaire, pieux pasteur,
Pour ceux qui te vénérent en ce jour,
Sois le guide de la route,
De la marche vers la vertu.

Dans cette vallée étrangère,
Conduis le troupeau au bercail.
De peur que, tandis qu'il vagabonde,
La gueule du loup ne le dévore
La gueule du loup aux sauvages morsures.

APPENDICE

Les « Pigmenta » de Saint Anschaire

Un érudit allemand, J. M. Lappenberg, a publié en 1842 des *S. Anskarii Pigmenta* dans une revue de Hambourg (1), non d'après un manuscrit, mais d'après un incunable, de 32 pages en 4 cahiers, que lui avait prêté un bibliophile de Hanovre. Le grand catalogue des incunables en cours de publication à Leipzig mentionne, en effet, cette œuvre comme sortie des presses de Lukas Brandis à Lübeck, vers 1478, et en signale des exemplaires à Hambourg et à Copenhague, sans compter celui de Hanovre (2). Après une préface de quelques lignes, fort peu exactes, sur saint Anschaire, et dont la deuxième partie est tirée presque littéralement du chapitre de la *Vita* qui nous parle des *Pigmenta,* l'incunable transcrit les premiers mots des 150 psaumes, en les faisant suivre chaque fois d'une oraison ; puis viennent de même (p. 27) les premiers mots des cantiques de matines (nos laudes actuelles) de chaque jour, du *Te Deum,* du *Magnificat*, du *Nunc Dimittis*, suivis également de leurs prières ; on trouve alors dans le texte trois oraisons à réciter quand la lecture du psautier est terminée, et enfin quelques conseils sur l'utilisation de ces prières en vue de combattre la tiédeur dans la récitation des psaumes. Observer une telle méthode de prier, c'est, nous déclare-t-on, être assuré de mourir dans l'état de grâce.

Peu après la publication de Lappenberg, la même revue locale signalait un manuscrit de l'œuvre éditée dans l'incunable de Hanovre (3). Il forme les pages 66 v°-73 du *codex* XIV, H. 7 (2652) de la Bibliothèque publique et de l'université de Prague. Ce manuscrit, que nous avons eu sous les yeux, a été copié au XIV^e^ siècle. Il diffère de l'édition *princeps*. Son prologue est notablement plus long. De plus,

il suit l'ordre inverse de celui de l'incunable de Hanovre : on y a d'abord copié le passage de la *Vita Anskarii* relatif aux *Pigmenta,* ensuite on y donne un résumé, peu soigné, de la vie du saint et surtout de certaines de ses visions. Enfin — troisième différence — le texte lui-même est plus court que celui de l'*editio princeps* : car le manuscrit de Prague ne contient que les oraisons jointes aux 150 psaumes.

Lappenberg avait déjà remarqué le rapport entre les prières des prétendus *Pigmenta* et celles des *Officia per ferias* d'Alcuin. Une grande partie d'entre elles sont identiques ou à peu près dans les deux œuvres, et elles suivent de part et d'autre les mêmes psaumes. Cela est d'autant plus frappant qu'Alcuin n'a pas repris tous les psaumes dans ses *Officia per ferias,* mais une soixantaine seulement. « On pourrait ainsi supposer, concluait Lappenberg, qu'Anschaire a utilisé ces pièces d'Alcuin pour les 64 psaumes, en les modifiant un peu, et a ajouté les 90 autres oraisons, ou bien qu'Alcuin et Anschaire ont eu devant eux une source commune, que le dernier utilisa plus intégralement ou même compléta » (4).

Pour notre part, nous avons acquis la certitude que les oraisons publiées par Lappenberg et conservées dans le ms. de Prague n'ont rien à voir avec les *Pigmenta* de saint Anschaire. Nous pourrons le prouver très brièvement.

Cassien parle déjà de l'usage de terminer chaque psaume par une prière. Au VIII^e^ et au IX^e^ siècles, il était fort répandu pour l'office de vigiles (nos matines actuelles). Plusieurs manuscrits de psautiers de cette époque donnent le texte d'oraisons après celui des psaumes eux-mêmes (5). Il en est ainsi de deux psautiers publiés par Tommasi, notamment d'après les manuscrits 82 et 84, du IX^e^ s., de la Bibliothèque Vaticane (6), des *codices* 15 et 27 de Saint-Gall, respectivement du début et de la seconde moitié du IX^e^ s., du ms. latin 13159 de la bibliothèque nationale de Paris, copié entre 795 et 800, du *codex* 170 de la bibliothèque de Douai, du IX^e^ s., du ms. Car. C. 161 de la bibliothèque de Zurich, etc. (7). Or, dans tous ces cas, sauf celui du ms. de Paris, les oraisons sont, à part des variantes nombreuses, les oraisons mêmes publiées par Lappenberg. Il ne nous paraît donc pas

douteux qu'au moyen âge, à une époque où l'on ne récitait plus d'oraisons à l'office après chaque psaume, un auteur ou un scribe, connaissant le chapitre de la *Vita Anskarii* sur les *Pigmenta*, opéra l'identification entre ceux-ci et les oraisons conservées dans d'anciens manuscrits du VIII^e^ et du IX^e^ siècle et dont plusieurs sont antérieurs à Anschaire.

Ces prières mériteraient une étude spéciale. Il en est de fort belles. Le *cursus* qui y est observé nous confirme dans l'opinion qu'elles n'ont rien à voir avec les *Pigmenta*. En effet, Rimbert remarque que dans cette œuvre Anschaire ne s'était pas préoccupé de « la composition des mots mais seulement de la componction du cœur ». Il donne le résumé de ce travail, et il serait difficile d'y voir le résumé des oraisons publiées par Lappenberg. « Tantôt il loue la Toute-Puissance et les jugements de Dieu ; tantôt, il s'accuse et se reprend lui-même ; tantôt il pleure sur les misérables et sur les pécheurs. »

Les oraisons rythmées que nous trouvons en partie dans Alcuin et dans divers manuscrits du psautier ne nous apprennent pas grand'chose sur les sentiments personnels de leur auteur ou de leurs auteurs. Puissions-nous retrouver un jour les vrais *Pigmenta* du saint archevêque de Hambourg et avoir le bonheur d'y découvrir un miroir de l'ardente piété de son âme (8) !

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

GÉNÉRALITÉS.

La littérature consacrée à saint Anschaire est considérable et nous avons dû nous borner à en dépouiller l'essentiel. Les anciennes biographies, p. ex. de CH. KRUSE (1823), KLIPPEL (1843 et 1845), A. TAPPEHORN (1863), L. DREVES (1864) ne suffisent plus aujourd'hui. Celle de M. TH. NIELSEN, publiée à Copenhague, en 1923 *(Ansgar. Hans Tid og Værk)*, nous a paru généralement exacte et intéressante. Elle s'efforce de bien remettre le saint dans son temps. Une autre, que nous avons eue entre les mains, de IVAR SAETER, *Nordens Apostel.* Oslo, 1925, se rapproche davantage des œuvres d'imagination, bien qu'elle donne une bibliographie assez complète.

En dehors des biographies développées de saint Anschaire, il s'est publié depuis une soixantaine d'années un grand nombre d'études où se trouve racontée toute sa vie, ou ayant trait à certaines questions qui s'y rapportent. Parmi les premières, il faut mentionner avant tout la remarquable *Geschichte des Erzbistums Hamburg-Bremen*, de G. DEHIO (voir plus bas aux abréviations), parue en 1877, qui s'occupe d'Anschaire pendant une cinquantaine de pages, sans compter les *Anmerkungen* et les *Kritische Ausführungen ;* puis les travaux de VON SCHUBERT (voir abréviations) ; l'ouvrage de R. FOSS, *Die Anfänge der nordischen Mission.* Berlin (Progr.), 1882 et 1883, qui, cependant, manque parfois un peu de critique ; les pages pénétrantes sur Anschaire dans la *Kirchengeschichte Deutschlands*, d'A. HAUCK (voir abréviations), et dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, tome I, pp. 480-483 (1896) ; l'article de G. ALLMANG, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de MGR BAUDRILLART, t. III, col. 435-439 (1903), fait avec grand soin, mais où se rencontrent cependant certaines erreurs ; la petite étude, malheureusement inachevée, du R. P. H. BIHLMEYER, dans les *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner- und dem Cistercienser-Orden*, t. XV, 1904, pp. 154-172 ; et celle du R. P. C. KIRCH, S. J., dans *Helden des Christentums*, II, 1 (quelques erreurs). Bien qu'ancien et parfois trop peu critique, ajoutons encore l'article de MGR X. DE RAM, paru dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique,* t. II, 1865, pp. 52-84. Il peut encore être utilisé sur plusieurs points, et c'est, avec celui de G. ALLMANG, le seul travail un peu développé que nous ayons découvert, en français, sur saint Anschaire.

Pour des points de détail, signalons avant tout l'*Ansgarheft*, paru en

1926 (voir abréviations). C'est un fascicule de revue tout entier consacré au saint et où se trouvent plusieurs études fort bien faites, en particulier celle de M. LUDTKE, sur le culte de saint Anschaire, qui est souvent utilisée au ch. IX, et celle de M. LEVISON, *Zur Würdigung von Rimberts Vita Anskarii,* dont il sera question peu après. Outre l'*Ansgarheft,* nous renverrons à plusieurs études spéciales de CH. REUTER, KUNIK, H. JOACHIM, P. MESTWERDT, A. SACH, etc.

Les principales études critiques relatives à notre source principale, la *Vita Anskarii,* sont citées dans l'Introduction. Parmi elles se distinguent deux savants articles de M. LEVISON (voir abréviations), ceux de L. BRIL *(ibidem)*, et les pages 297-299 de W. WATTENBACH, dans les *Deutschlandsgeschichtsquellen,* t. I. Stuttgart, 1904. Nous nous servons de l'édition de la *Vita Anskarii* considérée comme la meilleure, celle de G. WAITZ. A la suite de ce texte se trouve celui de la *Vita Rimberti* (voir les abréviations).

La *Vita Anskarii* a été traduite en allemand dans les *Geschichtsschreiber des deutschen Vorzeit,* t. XXII, par LAURENT-WATTENBACH, 2e édition, Leipzig, 1889 ; en anglais, par M. CH. M. ROBINSON (voir abréviations). Nous omettons les traductions en d'autres langues. Il n'en existe pas en français.

Pour la critique des sources diplomatiques, voir les ch. V, n. 1 et 16, et VII, pp. 76 et 77 et n. 16. Les ouvrages fondamentaux nous paraissent être ici ceux de F. CURSCHMANN (voir abréviations) et de B. SCHMEIDLER, *Hamburg-Bremen und Nord-West Europa vom 9-11. Jahrhundert.* Leipzig, 1918.

Ce dernier auteur nous a donné la meilleure édition du chroniqueur ADAM DE BRÊME (voir abréviations).

ABRÉVIATIONS.

Nous ne citerons en abrégé que les sources et les ouvrages modernes souvent utilisés dans ce livre, à savoir :

Vita Anskarii, c. 7, p. 26 = *Vita Anskarii*, c. 7, édition G. WAITZ, dans les *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, p. 26. Hanovre, 1884.

Vita Rimberti, c. 3, p. 82 = Il s'agit de la vie du biographe d'Anschaire, publiée à la suite de la *Vita Anskarii*.

ADAM DE BRÊME, I, IX, p. 10 = *Magistri Adam Bremensis Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, I. I. c. IX, édition B. SCHMEIDLER, dans *Scriptores rerum germanicarum* etc., p. 7. Hanovre, 1917.

Annales regni francorum, anno 826, pp. 169 et 170 = *Annales regni francorum*, anno 826, édit. F. KURZE, dans les *Script. rer. german.*, pp. 169 et 170. Hanovre, 1895.

Annales Bertiniani = *Annales Bertiniani*, édit. G. WAITZ, dans la même collection. Hanovre, 1883.

Annales Fuldenses = *Annales Fuldenses*, édit. F. KURZE, dans la même collection. Hanovre, 1891.

Annales Xantenses = *Annales Xantenses*, édit. B. DE SIMSON, dans la même collection. Hanovre, 1909.

ROBINSON = CH. H. ROBINSON, *Anskar, the Apostle of the North*. The Society for the Propagation of the Gospel, 1921

MIGNE = MIGNE, *Patrologiae cursus completus*.

AA. SS. = *Acta sanctorum* des Bollandistes.

MGH. = *Monumenta Germaniae historica*.

BÖHMER-MÜHLBACHER = J. F. BÖHMER - E. MÜLBACHER, *Regesta imperii. Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern* 751-918. 2 parties, Innsbruck, 1899-1904.

Ansgarheft = *Ansgarheft*, dans *Schriften des Vereins für Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte*, 2e série, t. VIII, 2e fasc. Kiel, 1926.

BRANDT = O. BRANDT, *Geschichte Schleswig-Holsteins*. Kiel, 1926.

BRIL = L. BRIL, *Les premiers temps du Christianisme en Suède. Étude critique des sources littéraires hambourgeoises*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XII, 1911, pp. 17-37 ; 231-241.

CURSCHMANN = F. CURSCHMANN, *Die ältesten Papsturkunden des Erzbistums Hamburg. Eine diplomatische Untersuchung.* Hambourg-Leipzig, 1909.

DEHIO = G. DEHIO, *Geschichte des Erzbistums Hamburg bis zum Ausgang der Mission.* 2 vol. Berlin, 1877.

HAUCK = A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands,* t. II. Leipzig, 1912.

LEVISON, *Die echte* = W. LEVISON, *Die echte und die verfälschte Gestalt von Rimberts Vita Anskarii.* Tiré à part de la *Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte,* t. XXII, 1919.

LEVISON, *Zur Würdigung* = W. LEVISON, *Zur Würdigung von Rimberts Vita Anskarii,* dans *Ansgarheft.*

Ludwig der Deutsche = E. DÜMMLER, *Jahrbücher der Deutschen Geschichte. Geschichte des ostfränkischen Reiches. Ludwig der Deutsche.* 2 vol. Leipzig, 1887.

Ludwig der Fromme = B. DE SIMSON, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Ludwig des Frommen.* 2 vol. Leipzig, 1874-1876.

MONTELIUS = O. MONTELIUS, *Kulturgeschichte Schwedens.* Leipzig, 1906.

SCHUBERT, *Ansgar* = H. VON SCHUBERT, *Ansgar und die Anfänge der Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte* dans les *Schriften des Vereins für Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte.* 2e série, t. II, fasc. II, 1901.

SCHUBERT, *Geschichte* = VON SCHUBERT, *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter,* 2e fasc. Tubingue, 1917-1921.

SCHUBERT, *Kirchengeschichte* = VON SCHUBERT, *Kirchengeschichte Schleswig-Holsteins auf Grund von Vorlesungen an der Kieler Universität,* t. I. Kiel, 1907.

SCHÖFFEL = J. S. SCHÖFFEL, *Kirchengeschichte Hamburgs,* t. I. Hambourg, 1929.

STRASSER = K. T. STRASSER, *Wikinger und Normannen.* Hambourg, s. d. (1928).

VOGEL = W. VOGEL, *Die Normannen und das Fränkische Reich.* Heidelberg, 1906.

(1) *Vita Anskarii,* préface, p. 6.

(2) *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter,* t. I, pp. 298 et 299. Outre les ouvrages critiques de WAITZ, WATTENBACH et BRIL sur la *Vita Anskarii,* on consultera encore : A. EBERT, *Allgemeine Geschichte der Literatur der Mittelalters im Abendlande,* t. II, pp. 341-343. Leipzig, 1880, et surtout : SCHUBERT, *Ansgar,* et LEVISON, *Die echte* et *Zur Würdigung.*

La première de ces études de M. LEVISON réfute la théorie du P. W. PEITZ, S. J., relativement à la recension originale de la *Vita Anskarii,* théorie exposée surtout dans l'étude suivante de cet auteur : *Rimberts Vita Anskarii in ihrer ursprunglichen Gestalt,* dans la *Zeitschrift des Vereins für hamburgische Geschichte,* t. XXII, 1918, et qui se trouve aussi à la base du travail du même auteur, intitulé : *Untersuchungen zu Urkundenfälschungen des Mittelalters,* t. I, dans les *Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit,* 2e série, t. III, 1919. Les conclusions du P. Peitz ont été très généralement rejetées par les critiques et nous ne croyons pas davantage pouvoir les admettre.

(3) *Vita Rimberti,* c. 9, p. 87. Sur cette source, voir ch. IX, n. 27.

(4) *Vita Rimberti,* c. 3, p. 82.

(5) *Ibidem,* c. 9, pp. 87 et 88.

(6) *Ibidem.*

(7) *Vita Anskarii,* c. 5, c. 10, pp. 25 et 31.

(8) *Anschars Leben nach Rimbert,* dans les *Schriften des Vereins für Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte,* 2e série, t. VIII, 2e fascicule, p. 189. Kiel, 1926.

(9) *Zur Würdigung,* p. 165.

(10) La *Vita Anskarii* a été publiée avant la mort de Louis le Germanique (876) (voir *Vita Anskarii,* c. 22, p. 47) ; mais sans doute plus près de 865 que de 876 (impression qui se dégage de la lecture du c. 1, pp. 18-20, sans que nous croyions pouvoir dire avec BRIL, p. 27, que la *Vita Anskarii* annonce aux moines de Corbie la mort d'Anschaire).

(11) *Vita Anskarii,* c. 1, p. 20.

(12) Nous n'avons pu voir l'ouvrage de W. SCHAEFER, *Untersuchungen zum Sprachgebrauch Rimberts.* Greisswalden Dissertation, 1909.

(13) *Das Heiligenleben im 10ten Jahrhundert (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance, herausgegeben von* W. GOETZ, t. I, p. 22). Leipzig, 1908.

(14) DEHIO, t. I, pp. 42 et 43.

CHAPITRE PREMIER

Le baptême du roi Harald de Danemark (826)

(1) S. Müller et C. Neergaard, *Danevirke archæologisk undersogt, beskrevet og tydet,* p. 299. Extrait des *Nordiske Fortidsminder,* t. I, 1903 ; Brandt, p. 11. Sur une controverse récente au sujet du *Danevirke*, voir *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde,* t. XLVIII, 1929, p. 192.

(2) Vogel, p. 57-61 ; E. Arup, *Danmarks Historie*, t. I, p. 98. Copenhague, 1925.

(3) *Vita Anskarii,* c. 7, p. 26. Ermoldus Nigellus *(Ermoldi Nigelli carmina in honorem Hludovici,* l. IV, v. 583, dans MGH., *Poetae latini aevi carolini,* t. II, édit. E. Dümmler, p. 74) témoigne en faveur de cette intervention de l'empereur Louis, tandis que les biographes officiels : Thégan (MGH., *Scriptores,* t. II, p. 597) et l'Astronome (*ibidem*, p. 629) n'en parlent pas.

(4) Vers 278, p. 66.

(5) Pour le baptême de Harald, voir, outre les sources déjà mentionnées : *Annales regni francorum*, anno 826, pp. 169 et 170 ; *Annales Xantenses*, anno 826, pp. 6 et 7. Consulter surtout *Ludwig der Fromme*, t. I, pp. 253-263 ; Hauck, t. II, pp. 692 et 693 ; Vogel, pp. 58-60.

(6) Voir *Die Altertumssammlung der Universität. Kleine Wegweiser, VI. Das Gokstadschiff.* Oslo, 1926. Montelius, pp. 259-264 ; Strasser, pp. 43-48. Ce dernier auteur reproduit deux fois la barque d'Oseberg et présente erronément la seconde de ces gravures comme étant la barque de Gokstad (p. 16).

(7) Dehio, *Geschichte der deutschen Kunst,* t. I, p. 43. Berlin, 1919 ; D. K. Schumacher, *Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande*, t. III, pp. 201-204. Mayence, 1925.

(8) P. Leprieur, *L'Art de l'époque mérovingienne et carolingienne en Occident,* dans l'*Histoire de l'Art*, de A. Michel, t. I, p. 324, Paris, 1905.

(9) Le futur Charles le Chauve.

CHAPITRE II

L'Oblat de Corbie (801-822)

(1) Les *Annales de Corvey,* dans une note un peu postérieure à 879, fixent la date de la mort d'Anschaire à 865 (PH. JAFFÉ, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. I, p. 33. Berlin, 1864). La *Vita Anskarii*, c. 40, p. 74, nous dit qu'il commença sa dernière maladie dans sa soixante-quatrième année d'âge et sa trente-quatrième d'épiscopat. Il mourut un peu plus de quatre mois après, le 3 février (c. 41, p. 76).

(2) Voir F. LOT, *Les migrations saxonnes en Gaule et en Grande-Bretagne* (dans la *Revue Historique,* t. CXIV, 1915, p. 22). — L. HALPHEN, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne,* p. 210, n. 3. Paris, 1921. G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, t. I, p. 513, dans les *Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique,* t. XLVIII. Bruxelles, 1896. — G. DES MAREZ, *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique,* pp. 62-78. Bruxelles, 1926 (Extrait des *Mémoires publiés par la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique.* Collection in-4°, 2e série, t. IX). — SCHUBERT, *Kirchengeschichte,* p. 17, n. 2, et p. 37, n. 2.

(3) E. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch, Personen*, p. 126. Bonn ; W. LUDTKE, *Die Verehrung des heiligen Anschar* (dans l'*Ansgarheft*, p. 130). Sur l'origine d'Anschaire, voir aussi DEHIO, t. I, p. 44 ; HAUCK, t. II, p. 694 ; BRIL, p. 21 ; SCHUBERT, *Geschichte*, p. 505.

(4) *Vita Anskarii,* c. 6, p. 26.

(5) M. P. DEROUX, *Les origines de l'oblature bénédictine*, dans les *Éditions de la Revue Mabillon,* pp. 13-28. Abbaye de Ligugé, 1927.

(6) *Vita Anskarii,* c. 2, pp. 20 et 21.

(7) *Ibidem*, c. 2, p. 20.

(8) Voir G. H. KLIPPEL, *Lebenschreibung des Erzbischofs Ansgar*, p. 7. Brême, 1845, et R. FOSS, *Die Anfänge der nordischen Mission*, 1re partie, p. 9. Berlin (Progr.), 1882 et 1883.

(9) *Vita Anskarii,* c. 3, pp. 21-24.

(10) T. I, p. 45.

(11) L. LEVILLAIN, *Examen critique des chartes mérovingiennes et carolingiennes de l'abbaye de Corbie.* dans les *Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes*, t. V, Paris, 1902. Cfr HAUCK, t. II, pp. 178 et 179, 388, 503 et 504, 695 ; B. KRUSCH dans le *Neues Archiv,* t. XXIX, 1904, pp. 249 et 250.

(12) LEVILLAIN, *op. cit.*, pp. 188 ; 190, n. 3 ; 200 ; 22, n. 1.

(13) *Vita Adalhardi*, par PASCHASE RADBERT, c. 7-12, édit. MABILLON, dans les *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, t. IV, 1e partie, pp. 310-313. Paris, 1677 ; HAUCK, t. II, p. 80.

(14) *Vita Adalhardi*, c. 13 et 14 ; HAUCK, t. II, p. 178 ; LEVILLAIN, *op. cit.*, p. 199.

(15) *Annales regni francorum*, anno 809, p. 129 ; HAUCK, t. II, p. 348.

(16) *Vita Adalhardi*, c. 16 et 29, pp. 314, 315, 318 et 319 ; *Ludwig der Fromme*, t. II, pp. 486-491 ; HAUCK, t. II, p. 179 ; SCHUBERT, *Geschichte*, pp. 363 et 345.

(17) *Vita Adalhardi*, c. 30-35, pp. 319-322 ; HAUCK, t. II, pp. 503 et 504.

(18) M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, pp. 401-411. Munich, 1911.

(19) Statuts republiés par M. LEVILLAIN, dans le *Moyen-Age*, t. XIII, 1900, pp. 351-386. Il n'y est question que de la vie matérielle du grand monastère. HAUCK, t. II, p. 179.

(20) *Vita Adalhardi*, c. 63, p. 331.

(21) ALCUIN, pp. 9, 175, 181, 237, dans MGH., *Epistulae Karolini aevi*, t. II, pp. 35, 290, 299 et 381.

(22) Voir surtout *Vita Adalhardi*, c. 7, 16, 18, 23, 24, 28, 59, 63, 74, 77 ; *Statuts*, édit. LEVILLAIN, II, 4, p. 354 ; SCHUBERT, *Geschichte*, p. 698. Ce dernier auteur nous semble faire d'Adalhard un portrait factice et assez peu nuancé quand il écrit, *ibidem*, p. 363 : « Ein Mann, der wenig sprach, viel handelte und die Menschen mit seinen Flammenauge beherrschte. »

(23) *Vita Anskarii*, c. 4 et 5, pp. 24 et 25 ; SCHUBERT, *Geschichte*, p. 718.

(24) L. MAITRE, *Les écoles épiscopales et monastiques en Occident avant les Universités* (768-1180), pp. 44 et 45. Paris, 1914 ; Dom U. BERLIÈRE, *Écoles claustrales au moyen-âge*. Extrait du *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5 déc. 1921, p. 6.

(25) MANITIUS, *Op. cit.*, t. I, pp. 412-417 ; SCHUBERT, *Geschichte*, p. 461.

(26) *Vita Anskarii*, c. 35, p. 58.

(27) L. HALPHEN, *Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle*, dans *Peuples et civilisations. Histoire générale*, publiée sous la direction de L. HALPHEN et PH. SAGNAC, t. V, p. 263. Paris, 1926.

(28) *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. III 2, col. 2915.

(29) *Vita Anskarii*, c. 6, p. 25.

(30) *Ibidem*, c. 4, pp. 24 et 25.

(31) *Vita Anskarii*, c. 5, p. 25.

(32) *Annales regni francorum*, anno 821 et 822, pp. 156 et 158 ; HAUCK, t. II, pp. 505 et 506.

CHAPITRE III

L'appel de Dieu et de l'Empereur

(1) HAUCK, t. II, p. 388 n. 4.

(2) *Vita Adalhardi* (Voir ch. II, n. 13), c. 77, p. 336 ; *Vita Walae*, c. 1, édit. MABILLON, *ibidem*, p. 458.

(3) *Translatio S. Viti*, c. 3, édit. PH. JAFFÉ, *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. I, p. 7. Berlin, 1864, et F. STENTRUP, dans les *Abhandlungen über Corveyer Geschichtsschreibung*, de F. PHILIPPI, J. BACKAUS, etc., p. 78 *(Veröffentlichungen der historischen Kommission für Westfalien)*. Münster i. W., 1906. Je citerai désormais d'après cette édition, la meilleure. Cfr S. ABEL et B. DE SIMSON, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, pp. 361 et 362. Leipzig 1888 ; t. II, p. 306. Leipzig, 1883.

(4) *Translatio S. Viti*, c. 3 et 4, édit. STENTRUP, pp. 79-83 ; *Vita Walae*, I, c. 13, p. 475 ; *Vita Adalhardi*, c. 65-67, pp. 331 et 332. La *Translatio S. Viti* est la meilleure source pour la fondation de Corvey. Sa première partie paraît avoir été rédigée par un Franc, après 836 (cfr. STENTRUP, dans l'étude citée n. 3). — Voir en outre HAUCK, t. II, pp. 617 et 618 ; *Ludwig der Fromme*, pp. 266-280 ; K. THIELE, *Beiträge zur Geschichte des Reichsabtei Corvey und der Stadt Höxter*, ch. II (pp. 12-21), Höxter, 1928.

(5) *Vita Adalhardi*, c. 66, p. 332.

(6) HAUCK, t. II, pp. 617 et 618 ; *Ludwig der Fromme*, t. II, pp. 269 et 270.

(7) HAUCK, t. II, p. 618 ; *Ludwig der Fromme*, t. II, p. 273.

(8) Voir ce catalogue de Corbie d'après un manuscrit de Münster, dans MGH., *Scriptores*, t. XIII, p. 275, et d'après un fragment de Saint-Bertin, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LX, 1879, p. 217. Cfr J. BARTELS, *Die Geschichtsschreibung des Klosters Corvey*, dans F. PHILIPPI, etc., *Abhandlungen* (voir n. 3), pp. 103-172.

(9) *Vita Anskarii*, c. 6, p. 26.

(10) *Ibidem*, c. 7, pp. 26 et 27.

(11) HAUCK, t. II, pp. 126, n. 3 ; 177, n. 7 ; 504 ; 508 ; 509, n. 7 ; 510 ; 514 ; 515 ; 524, n. 8, et SCHUBERT, *Geschichte, Personenregister*, au mot : Wala ; voir aussi *Ludwig der Deutsche*, t. I, pp. 17-120.

(12) *Ludwig der Fromme*, t. II, p. 274 ; DEHIO, t. II, *Anmerkungen*, p. 9, à la p. 48.

(13) *Vita Anskarii*, c. 7, pp. 27 et 28.

(14) *Ibidem*, c. 8, p. 30. LEVISON, *Zur Würdigung*, p. 59.

(15) *Ibidem*, c. 7, p. 28.

(16) C. III, édit. STENTRUP, p. 78.

(17) HAUCK, t. II, pp. 371-483 (Conversion de la Saxe).

(18) *Vita 2ª S. Luidgeri*, t. I, c. 17, édit. W. DIEKAMP, p. 62, dans *Geschichtsquellen des Bisthums Münster*, t. IV, Münster, 1881.

(19) ERMOLDUS NIGELLUS, IV, 619, p. 75. Cfr ch. I, n. 3.

(20) *Vita Anskarii*, c. 9, p. 31. Rimbert fait ici allusion aux deux visions qu'eut Anschaire quand il était écolâtre de Corbie (*Vita Anskarii*, c. 4 et 5. Cfr *supra*, p. 17), et non à de nouvelles visions qu'il aurait eues après son retour de Danemark. Il suffit pour s'en convaincre de comparer c. 9, p. 31, surtout lignes 14-17 au c. 4, p. 24 ligne 6 *a fine* — p. 25 l. 6. En sens contraire, CH. H. ROBINSON, p. 10.

CHAPITRE IV

Les Premières Expéditions chez les Vikings

(1) ALCUIN, lettre 6, dans les *Epistolae Karolini aevi,* MGH., t. II, p. 31. Berlin, 1895.

(2) *Vita Willibrordi,* c. 9, dans les *Scriptores rerum Merovingicarum,* MGH., t. VII, p. 123.

(3) HAUCK, t. II, pp. 365, 366, 416-418.

(4) *Vita (ab Altfrido),* l. I, c. 27 et c. 30, édit. W. DIEKAMP, *Die Geschichtsquellen des Bisthums Münster,* t. IV, pp. 32 et 33, 36. Mais Liudger évangélisa, avec la permission de Charlemagne, l'île d'Héligoland, où s'était déjà arrêté Willibrord (*ibidem,* l. I, c. 22, pp. 26 et 27).

(5) HAUCK, t. II, p. 689.

(6) Cfr G. GOYAU, *La politique missionnaire de l'empereur Louis le Pieux,* dans *Revue d'Histoire des missions,* t. VI, 1929, pp. 321-334.

(7) HAUCK, t. II, pp. 690 et 691 ; SCHUBERT, *Geschichte,* pp. 439, 440, 504.

(8) *Vita Anskarii,* c. 13, p. 35 ; SCHUBERT, *Ansgar,* p. 163 ; SCHÖFFEL, pp. 49-61 (sur la mission d'Ebo).

(9) C. REUTER, *Ebbo von Reims und Ansgar. Ein Beitrag zur Missionsgeschichte des Nordens und zur Grundungsgeschichte des Bistums Hamburg,* dans *Historische Zeitschrift,* 3e série, t. XI, 1910, pp. 251 suiv.

(10) MGH., *Epistolae,* t. V, pp. 68-70. Cfr LEVISON, *Zur Würdigung,* p. 169, et *Die echte,* pp. 108 et 133.

(11) Halitgarius est-il l'évêque de Cambrai qui porta ce nom ? Il semble bien que oui. Voir REUTER, (cfr note 9), pp. 253-255 ; SCHÖFFEL, p. 58, n. 3.

(12) *Vita Anskarii,* c. 13, p. 35 ; SCHUBERT, *Ansgar,* p. 163.

(13) *Annales Xantenses,* anno 823, p. 6 ; SCHUBERT, *Kirchengeschichte,* p. 36.

(14) *Annales regni francorum,* anno 823, p. 163 ; *Annales Xantenses,* anno 823, p. 6 ; ERMOLDUS NIGELLUS (cfr ch. I, n. 3), l. IV, v. 59-63. Cfr SCHUBERT, *Ansgar,* p. 163 ; LEVISON, *Die echte,* pp. 108 et 109.

(15) *Vita Anskarii,* c. 13, p. 35 et c. 33, p. 64.

(16) SCHÖFFEL, p. 60.

(17) Sur tout ceci voir MONTELIUS, pp. 310-336 ; STRASSER, pp. 145-154 et 175-187.

(18) Remarque de M. A. MAWER, dans *The Cambridge Mediœval History*, t. III, 1922, p. 330.

(19) SCHUBERT, *Kirchengeschichte*, p. 24.

(20) IV, XXVII, pp. 259 et 260.

(21) « A strange blend of Barbarism and Culture », écrit A. MAWER, *op. cit.*, p. 328.

(22) A. BUGGE, *Die Vikinger. Bilder aus der nordischen Vergangenheit.* Trad. du norvégien par H. HUNGERLAND, p. 2. Halle, 1906.

(23) STRASSER, pp. 42 suiv.

(24) LIS JACOBSEN, *Les Vikings suivant les inscriptions runiques du Danemark*, dans *Revue historique*, oct. 1928, p. 32. Pour les runes de Suède, voir MONTELIUS, pp. 332-336.

(25) Voir tout un chapitre au sujet du rôle des femmes, dans BUGGE (voir plus haut, n. 22), pp. 58 suiv.

(26) *Ludwig der Fromme*, t. I, p. 265, n. 4.

(27) *Vita Anskarii*, c. 7, p. 29.

(28) *Annales regni francorum*, anno 826, p. 170 ; ERMOLDUS NIGELLUS (voir ch. I, n. 3), l. IV, v. 623-632.

(29) A. SACH (*Ueber die Reichswege der ältesten nordischen Mission und die Gründung der Kirche Ansgers*, dans les *Schriften des Vereins für Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte*, 2e série, t. VI, pp. 8-10) se prononce avec énergie pour la voie de terre. Dans le sens contraire : VOGEL, p. 60 ; E. LINDERHOLM, *Ansgars Vag till Birka*, dans *Till Arkebiskop Söderbloms Sextioarsdag*, p. 346. Upsala, 1926. ERMOLDUS NIGELLUS, t. IV, v. 632, écrit :

Heroldus dapibus variisque refertus et armis
Per mare fluctivagum propria regna petit.

M. SACH ne cite pas ce témoignage. Il vient sans doute d'un poète, mais est-il dépourvu de toute autorité en la matière ?

(30) *Annales regni francorum*, anno 825, p. 170. Cfr WAITZ, dans l'édition de la *Vita Anskarii*, p. 29, n. 3, et LEVISON, *Die echte*, p. 130.

(31) *Annales regni francorum*, anno 827, p. 173.

(32) *Vita Anskarii*, c. 8, p. 30. — Sur cette première mission d'Anschaire en Danemark, voir encore DEHIO, t. I, pp. 48-50 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, pp. 271-275 ; HAUCK, t. II, p. 695.

(33) En 828, Harald se fait battre par les fils de Godfried. *Annales regni francorum*, anno 828, p. 175.

(34) T. II, p. 693. Cfr SCHUBERT, *Ansgar*, p. 164.

(35) *Ludwig der Fromme*, t. I, p. 266, n. 2 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 274 ; LINDERHOLM, *art. cit.* (voir plus haut, n. 29), p. 349.

(36) Un retour du saint à Corbie après sa première mission en Danemark paraît exclu par les mots « cum apud vos moraretur », adressés aux moines de Corbie (voir *supra*, ch. III, n. 20). Mais il n'est pas impossible qu'Anschaire soit resté auprès de Harald et que le second ordre de Louis le Débonnaire, l'appelant au palais, l'y ait atteint. Nous

trouvons cependant bien peu convaincantes les raisons que donne M. LINDERHOLM (art. cité plus haut, n. 29), pp. 349 et 350, pour établir cette dernière thèse. — Notons qu'ici, encore une fois, Wala considère Anschaire comme son moine (*Vita Anskarii*, c. 9, p. 30). C'est un moine de Corbie, Witmarus, qui est adjoint au saint pour le voyage en Suède.

(37) *Annales regni francorum*, anno 829, p. 177 ; *Vita Anskarii*, c. 9, p. 30 ; BÖHMER-MÜHLBACHER, p. 339.

(38) DEHIO, t. I, p. 51 ; DÜMMLER (*Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 274) et KUNIK (*Zur Vita Anscharii*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XXIV, 1884, p. 191), opinent pour 830. Mais Anschaire sera créé évêque de Hambourg en octobre ou novembre 831 (DEHIO, t. I, p. 54), et Rimbert nous dit qu'il est resté en Suède une année et demie (*Vita Anskarii*, c. 12, p. 33). Il est donc bien possible qu'il soit parti à la fin de l'été ou pendant l'automne de 829. Dans le même sens, LINDERHOLM, (art. cité plus haut, n. 29), pp. 350 et 351.

(39) *Vita Anskarii*, c. 9, 10, 11, pp. 30-32.

(40) IV, XXIX, p. 261.

(41) *Ibidem.*

(42) DEHIO, t. I, p. 51, supposait déjà que l'attaque s'était produite sur les côtes de la Scanie ou de Blekingen. Le travail de M. LINDERHOLM que nous avons suivi ici est cité plus haut, n. 29. Il ne nous paraît guère admissible que la rencontre ait eu lieu dans la mer du Nord.

(43) M. S. LINDQVIST vient de publier sur Gamla Uppsala et les fouilles qu'il y a dirigées une petite brochure : *Gamla Uppsala i Historien om Svearnas Omvändelse*. Upsala, 1929.

(44) Pour tout ce qui suit nous avons consulté surtout : S. LINDQVIST, *Björkö*, Stockholm, 1926, petite brochure très précieuse qui décrit Björkö, nous renseigne sur ses fouilles et son histoire ; du même auteur, *Heddeby och Birca ; Slesvig och Birca ; Bircamynten*, trois courtes études parues dans *Fornvännen*. Stockholm, 1926 ; et le guide sommaire tout récent, moins détaillé que celui de MONTELIUS : *Vaegledning genom Samlingarna (Statens Historiska Museum)*. Stockholm, 1929. L'auteur lui-même de ce récent catalogue, M. RUNE NORBERG, a bien voulu nous guider au musée de Stockholm. Nous mentionnerons aussi la grande publication : *Birka*, dont il n'a malheureusement paru qu'un fascicule (I. *Hjalmar Stolpes Grafundersoekningar*, de G. HALLSTROEM. Stockholm, 1913). On y trouve minutieusement décrites, avec de multiples illustrations et dessins, 98 tombes, presque toutes à incinération. Nous n'avons pas vu l'introduction de M. NILS AHNLUND à la traduction suédoise de la *Vita Anskarii* (RIMBERT, *Ansgars Levnad)*, par GUNNARD RUDBERG. Stockholm, 1926.

(45) Pour le commerce de la Suède à cette époque, voir MONTELIUS, pp. 266-281.

(46) Sur les maisons de Birca, *ibidem*, p. 282.

(47) On évalue à environ 2500 le nombre des tombes conservées à Birca. — Sur les sépultures des Vikings, cfr MONTELIUS, pp. 328 et suiv.; *Das Gokstadschiff*, pp. 17 et 18 (cfr ch. I, n. 6); STRASSER, pp. 134-144.

(48) MONTELIUS, p. 288.

(49) *Ibidem*, pp. 295 et suiv.

(50) *Vita Anskarii*, c. 11, p. 32.

(51) *Ibidem*, c. 27, p. 58.

(52) *Ibidem*, c. 11, pp. 32 et 33.

(53) Cela apparaît certainement dans la manière dont le converti Herigarius agit avec ses concitoyens encore païens. Voir surtout *Vita Anskarii*, c. 19, pp. 40-42. Voir notre texte, pp. 63 suiv.

(54) Voir *Vita Anskarii*, c. 30, pp. 60-63, et notre texte, pp. 101 et 102. Sur le conseil de marchands chrétiens, les Suédois, abandonnés de leurs dieux, dans une expédition guerrière, recourent au Christ.

(55) *Vita Anskarii*, c. 12, p. 33.

(56) I, XV, p. 22.

CHAPITRE V

Les Origines de l'archevêché de Hambourg

(1) Voir diverses opinions au sujet de l'authenticité de cet acte dans SCHUBERT, *Ansgar*, p. 157 ; du même, *Geschichte*, t. I, p. 510 ; LEVISON, *Die echte*, p. 138, n. 6 ; JOACHIM, *Zur Gründungsgeschichte des Erzbistums Hamburg*, dans les *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, t. XXXIII, 1912, pp. 204-233; et surtout B. SCHMEIDLER, *Hamburg-Bremen und Nordwest-Europa, v. 9-11 Jahrh.*, pp. 206-243. Leipzig, 1918. D'après ce dernier auteur, il ne se trouve dans cet acte que de légères interpolations. Voir encore SCHÖFFEL, p. 36. Texte de l'acte dans JOACHIM, *op. cit.*, pp. 225-229. Cfr BÖHMER-MÜHLBACHER, nº 928.

(2) Pour l'activité du premier évêque de Brême, Willehad, en Nordalbingie, voir les deux avis opposés de SCHUBERT, *Ansgar*, p. 160, et de SCHÖFFEL, p. 23.

(3) I, XIV, p. 19.

(4) SCHUBERT, *Kirchengeschichte*, p. 33. SCHÖFFEL, pp. 1-20.

(5) *Vita Anskarii*, c. 12, pp. 33 et 34.

(6) JOACHIM (voir n. 1), p. 227. SCHÖFFEL, pp. 20-22 et 34. Ce dernier auteur insiste beaucoup sur le fait que Louis le Débonnaire n'attribue pas à Charlemagne le projet de répandre l'Évangile en dehors de la Nordalbingie.

(7) CURSCHMANN, p. 14.

(8) Voir SCHÖFFEL, pp. 34-43; REUTER (voir ch. IV, n. 9), pp. 249-251. — Sur cette question, voir encore les opinions diverses de JOACHIM (voir n. 1), p. 263 ; DEHIO, t. I, p. 36 ; SCHUBERT, *Ansgar*, p. 162, et *Kirchengeschichte*, p. 34 ; HAUCK, t. II, p. 690, n. 3.

(9) Diplôme de Louis le Débonnaire (voir n. 1), XVII. *Vita Anskarii*, c. 12, p. 34. Cfr SCHÖFFEL, pp. 44 (surtout n. 1) - 49.

(10) HAUCK, t. II, pp. 697 et 698 ; SCHUBERT, *Ansgar*, p. 161 ; *Kirchengeschichte*, t. I, pp. 38 et 39 ; *Geschichte*, p. 505 ; REUTER (voir ch. IV, n. 9), pp. 277 suiv.

(11) *Vita Anskarii*, c. 12, p. 34 ; *Annales Bertiniani*, anno 831, p. 3 ; diplôme de Louis le Pieux, dans JOACHIM (voir n. 1), pp. 226, n. VII, et 228, n. XVII. Cfr *Ludwig der Fromme*, t. II, pp. 11-14. Sur la date de la création de l'archevêché de Hambourg, retardée à tort par JOACHIM (voir

n. 1), pp. 201-271, jusqu'à 832, voir DEHIO, t. I, p. 64 et *Kritische Ausführungen* VI; SCHUBERT, *Geschichte*, p. 506, n. 1; HAUCK, t. II, p. 698, n. 2. — REUTER (voir ch. IV, n. 9) prétend qu'Anschaire ne fut d'abord que simple évêque de Hambourg et suffragant de Cologne. Il ne serait devenu archevêque qu'en 858 ou 864. Cette opinion est isolée et ne nous paraît pas solidement appuyée. Cfr HAUCK, t. II, p. 699, n. 1.

(12) Dans le même sens, SCHÖFFEL, p. 30.

(13) SCHUBERT, *Geschichte*, pp. 586-589; L. LESNE, *La hiérarchie épiscopale. Provinces, métropolitains, primats en Gaule et en Germanie* (742-882), pp. 71-94. Paris, 1905; SCHÖFFEL, pp. 74-76.

(14) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 168.

(15) SCHUBERT, *Geschichte*, p. 506, n. 1.

(16) *Vita Anskarii*, c. 13, pp. 34 et 35. Voir la bulle de Grégoire IV dans CURSCHMANN, pp. 13-15 (1 a). — Au sujet des discussions relatives à cet acte, voir surtout SCHMEIDLER (voir n. 1), pp. 128-159. Comme REUTER, TANGL, SCHUBERT, HAUCK etc., ce savant est d'avis que la deuxième partie de la bulle n'est pas primitive, tandis que CURSCHMANN défend son authenticité complète et que JOACHIM ne dénonce dans la seconde partie que quelques interpolations. Mais SCHMEIDLER s'écarte des conclusions radicales de ses prédécesseurs, de TANGL et de REUTER surtout, en admettant l'authenticité de presque toute la première partie de la bulle. — Nous avons parlé plus haut (Introduction, n. 2) de la théorie du P. PEITZ relativement à la *Vita Anskarii*. Dans ses *Untersuchungen*, il prétend prouver que la recension des actes de Hambourg, considérée d'ordinaire comme la moins ancienne et comme interpolée, est la plus ancienne et originale. Ces travaux sont fort intéressants à lire et contiennent bien des remarques justes, mais nous ne croyons pas pouvoir nous rallier à leurs conclusions. Pour la bulle de Grégoire IV, voir en particulier *Untersuchungen*, pp. 8-38. Dans le texte de l'acte que le P. PEITZ considère — à tort, semble-t-il — comme authentique, Anschaire est nommé légat *Danorum, Sueonum, Norvehorum, Farrie, Gronlondan, Halsingalondan, Islandan, Seridevindum, Slavorum* (p. 234).

(17) *Vita Anskarii*, c. 14, p. 36. Voir surtout les excellentes remarques de DEHIO, t. I, pp. 66-67.

(18) SCHÖFFEL, pp. 23-25; SCHUBERT, *Kirchengeschichte*, pp. 16-20.

(19) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 145.

(20) *Vita Anskarii*, c. 22, p. 47; ADAM DE BRÊME, II, XVII, pp. 72 et 73; I, XVIII, pp. 24-26; SCHUBERT, *Ansgar*, p. 168; HAUCK, t. II, p. 700, n. 4; SCHÖFFEL, pp. 26-28.

(21) ADAM DE BRÊME, I, XVIII, p. 25; SCHUBERT, *Kirchengeschichte*, p. 40; LEVISON, *Zur Würdigung*, pp. 179 et 180.

(22) *Vita Anskarii*, c. 15, 16 et 21, pp. 36 et 37, 46 et 47; HAUCK, t. II, p. 701, n. 2 et SCHÖFFEL, pp. 80 et 81.

(23) *Vita Anskarii*, c. 38, pp. 72-74. Cfr DEHIO, t. I, p. 68-69.

(24) *Vita Anskarii*, c. 15, au début, p. 36. « Interim quoque dominus et pastor noster in dioecesi sibi commissa et in partibus Danorum strenue suum implebat officium ».

(25) *Vita Bavonis*, c. 14, MGH., *Scriptores rerum merovingicarum*, t. IV, pp. 544 et 545.

(26) I, XVII, p. 24 ; I, XX, p. 26.

(27) *Vita Anskarii*, c. 21, pp. 46 et 47 ; c. 36, p. 71. Cfr É. Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. II, p. 139. Lille, 1922.

(28) Adam de Brême, I, Schol. 5, p. 29.

CHAPITRE VI

Les Grandes Épreuves

(1) Voir plus haut, p. 1.

(2) *Vita Anskarii*, c. 16, p. 37 ; *Annales Bertiniani*, anno 845, p. 32.

(3) *Annales Bertiniani*, anno 836, 838, pp. 12 et 16. VOGEL, p. 101 ; E. ARUP, *Danmarks Historie*, t. I, p. 98. Copenhague, 1925 ; H. OLRICK, dans le *Salmonsens Konversationslexicon*, t. X, 1920, p. 604.

(4) *Vita Anskarii*, c. 16, p. 37. Cfr *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 281. Controverses au sujet de l'année, cfr VOGEL, p. 101, n. 2 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 281, n. 1. Le P. PEITZ place, à tort, me semble-t-il, la fuite d'Anschaire en 840, bien qu'il admette un autre siège de Hambourg par les Danois en 845 (*Untersuchungen*, pp. 141 et 142. Voir Introduction, n. 2).

(5) ADAM DE BRÊME, I, XXIII, pp. 29 et 30. — Documents faux dans CURSCHMANN, pp. 87 suiv. et PEITZ (voir Introduction, n. 2), pp. 240-242 et 246-248. (BÖHMER-MÜHLBACHER, nº 1372, et JAFFÉ-LÖWENFELD, *Regesta pontificum romanorum*, t. I, nº 2760. Leipzig, 1885). Le P. PEITZ a tâché d'établir l'authenticité de ces documents, *Untersuchungen*, pp. 112-143. Sa démonstration repose sur sa théorie relative à la version primitive de la *Vita Anscharii*. Voir dans l'autre sens, en dehors de CURSCHMANN, p. ex. BRIL, p. 32 ; HAUCK, t. II, p. 702, n. 3. Il est bien possible que la tradition qui est consignée dans ces documents soit vraie, mais elle est historiquement indémontrable (*Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 281, n. 2).

(6) *Annales Fuldenses*, anno 845, p. 35 ; *Annales Bertiniani*, anno 845, p. 32. Cfr *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 282.

(7) DEHIO, t. I, p. 67 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 277, n. 2. KUNIK (voir ch. IV, n. 38), p. 191, est au contraire d'avis qu'il ne faut pas placer si tôt le départ de Gauzbertus pour la Suède.

(8) *Vita Anskarii*, c. 14, p. 36.

(9) MGH., *Epistolae*, t. V, pp. 522 et 523. Cfr *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 277.

(10) *Vita Anskarii*, c. 18, pp. 38 et 39.

(11) KUNIK (voir ch. IV, n. 38) place en 849 ou 850 la mission d'Ardgarius en Suède.

(12) *Vita Anskarii*, c. 19 et 20, pp. 39-46.

CHAPITRE VII

L'Union de Hambourg et de Brême

(1) *Vita Anskarii*, c. 22 et 23, pp. 47-49.

(2) RIMBERT distingue ces deux assemblées. HAUCK, t. II, p. 702, identifie sans preuve la première avec l'assemblée royale de Paderborn, de 845. Cfr *Ludwig der Deutsche*, t. I, pp. 284-286 ; BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 1386 a. Pour le synode voir plus bas, note 3.

(3) Ni la lettre synodale de ce concile, ni ses actes ne présentent la question de Hambourg comme y ayant été tranchée, ni même touchée. Mais les historiens l'admettent généralement, et cette conjecture paraît s'accorder avec le texte de RIMBERT. Voir pour ce concile : lettre synodale et actes dans MANSI, *Collectio Conciliorum*, t. XIV, col. 899-912 ; HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. IV, pp. 131-136. Paris, 1911 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, pp. 319-326 ; SCHUBERT, *Ansgar*, pp. 170-174 ; *Geschichte*, pp. 507 et 508.

(4) On trouve dans le registre de Grégoire I^{r} (II, 37, MGH., *Epistolae*, t. I, pp. 132 et 133) une lettre qui ordonne qu'un évêque chassé de son siège, sans doute par les Avars et les Slaves, en occupe un autre, tant que sa ville épiscopale ne sera pas redevenue libre. Ce texte a passé dans le Décret de Burchard de Worms (*Decretum*, I, 23, dans MIGNE, P. L., t. 140, col. 585 et 586).

(5) L'insistance de RIMBERT à mentionner son assentiment aux décisions de 848 nous ferait supposer qu'il fut pour beaucoup dans celles de 847.

(6) *Geschichte*, p. 507.

(7) Nous n'admettons pas le point de vue défendu par HAUCK, mais plutôt celui de SCHUBERT, dans sa *Geschichte*, l. c.

(8) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 171 ; *Kirchengeschichte*, t. I, p. 42. Cet auteur nous paraît trop affirmatif.

(9) *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 326. Cfr BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 1388 c.

(10) ADAM DE BRÊME, I, XXIV, p. 30.

(11) *Vita Anskarii*, c. 23, p. 48 ; *Annales Fuldenses*, anno 857, 860, 862, pp. 48, 54 et 55 ; *Annales Xantenses*, anno 863, p. 20. Cfr DAHLMANN, dans la *Vita Anskarii*, p. 48, n. 3 ; DEHIO, *Kritische Ausführungen*, t. I, pp. 54 et 55 ; *Ludwig der Fromme*, t. II, p. 508 ; HAUCK, t. II, p. 704, n. 1 ; BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 1296 b. et n° 1449 b.

(12) MANSI, *Collectio Conciliorum*, t. XV, col. 456.

(13) HAUCK, t. II, pp. 704 et 705, n. 1.

(14) *Vita Anskarii*, c. 23, p. 49.

(15) MANSI, *Coll. Conc.*, t. XV, col. 456.

(16) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 156, et *Geschichte*, p. 510. Texte dans CURSCHMANN, pp. 19-24. Cfr SCHMEIDLER (voir ch. V, n. 1), pp. 125-158, 244-254 ; HAUCK, t. II, p. 705, n. 1.

(17) Page 50.

(18) SCHMEIDLER, *op. cit.* (voir ch. V, n. 1), p. 158.

(19) *Vita Anskarii*, c. 36, pp. 70 et 71.

(20) Voir plus haut, pp. 46 et 47.

(21) AA. SS., *Novembris* t. III, pp. 842-846. Commentaire du P. ALB. PONCELET, *ibidem*, pp. 834-842.

(22) I, XIII, p. 17.

(23) AA. SS., *Novembris* t. III, pp. 847-851.

(24) ADAM DE BRÊME, I, XIV et XVIII, pp. 17, 18, 24, 26.

(25) *Idem*, I, XIX, p. 26.

(26) Cfr. *supra*, p. 60, où l'évêque est, par erreur, appelé *Leudegarius* au lieu de *Leudericus*. Voir sur ces évêques de Brême, HAUCK, t. II, pp. 400 et 416 ; DEHIO, t. I, pp. 12-23.

(27) Cfr *supra*, p. 53.

(28) *Vita Anskarii*, c. 37, p. 71.

(29) *Ibidem*, c. 37, pp. 71 et 72.

(30) *Ibidem*, c. 39, p. 74.

(31) *Ibidem*, c. 35, pp. 69 et 70.

(32) *Ibidem*, c. 35, pp. 68 et 69.

(33) *Vita S. Liutbirgis*, c. 35, MGH., *Scriptores*, t. IV, p. 164.

(34) Cfr *supra*, p. 60.

(35) ADAM DE BRÊME, I, XXX, pp. 35 et 36.

(36) BRIL, pp. 33 et 34.

(37) *Vita Anskarii*, c. 35, p. 66. — *Dialogus*, I, Prol. Cfr LEVISON, *Die echte*, p. 113.

(38) *Dialogus*, II, 3. Cfr LEVISON, *ibidem*.

(39) I, XXXI, p. 36.

(40) *Miracula S. Willehadi*, c. 37, dans AA. SS., *Novembris* t. III, p. 851.

(41) I, XXXIII, p. 37.

(42) *Vita Anskarii*, c. 35, pp. 66 et 67.

(43) *Ibidem*, c. 35, pp. 67 et 68.

(44) *Ibidem*, c. 35, p. 68. Cfr G. GEFFKEN, *S. Anskarii Pigmenta*, dans la *Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte*, t. II, 1847, pp. 32-35, avec la rectification de E. DÜMMLER, *Ludwig der Deutsche*, t. II, p. 121, n. 6, sur le sens du mot : *pigmentum*.

(45) Voyez déjà, p. 9.

(46) *Vita Anskarii*, c. 36, p. 70.

(47) *Ibidem*, c. 27 et c. 32, pp. 57 et 63. Voir pp. 99 et 103.

(48) *Ibidem*, c. 40, p. 75. Voir p. 107.

(49) *Ibidem*, c. 2, c. 3, c. 5, c. 36, c. 38, pp. 20-24, 25, 71, 73.

(50) *Ibidem*, c. 2, c. 4, c. 35, c. 3, c. 9, c. 25, c. 29, pp. 20, 21, 25, 67, 23, 31, 55, 59 et 60.

(51) *Ibidem*, c. 40, p. 74.

(52) Pages 43 et 44.

(53) *Vita Rimberti*, c. 19, p. 96.

CHAPITRE VIII

Conquête de la liberté religieuse

(1) Voir plus haut, p. 54.
(2) HAUCK, t. II, p. 701.
(3) VOGEL, pp. 66-79.
(4) *Vita Anskarii*, c. 24, p. 53.
(5) Voir plus haut, p. 68.
(6) *Vita Anskarii*, c. 19, p. 40.
(7) DEHIO, t. I, p. 79, n. 1 ; HAUCK, t. II, p. 812.
(8) Voir plus haut, p. 58.
(9) *Annales Fuldenses*, anno 848, p. 37 ; BÖHMER-MÜHLBACHER, n° 1388 c. ; VOGEL, p. 131. Cfr ce dernier auteur, pp. 70-77, 101, 404.
(10) *Annales Bertiniani*, anno 845, p. 33 ; *Annales Xantenses*, anno 845, pp. 14 et 15. Cfr VOGEL, pp. 104-115.
(11) DEHIO, t. I, p. 76.
(12) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 173.
(13) Voir les deux études de M. S. LINDQVIST, *Hedeby och Birka*, *Slesvig och Birka*, dans *Fornvännen*, Stockholm, 1926 ; S. MÜLLER et C. NEERGAARD (travail cité ch. 1, n. 1). M. le Professeur ROTHMANN, de Kiel, a bien voulu me signaler quelques travaux sur la question d'Haithabu dans les *Mitteilungen des anthropologischen Vereins in Schleswig-Holstein*, fasc. 14 (1901), 15 (1902) et 19 (1915). Ils sont signés par MM. MESTORF et KNORR. Ce dernier a aussi publié *Schleswig und Haithabu*, dans le *Schleswig-Holsteinische Kunst-Kalender*. Hambourg, 1924. Je remercie vivement M. ROTHMANN. Voir aussi W. BIEREYE, *Beiträge zur Geschichte Nordalbingiens im 10ten Jahrh.*, pp. 10-14. Berlin, 1909.
(14) BRANDT, pp. 5 et 6.
(15) *Vita Anskarii*, c. 24, pp. 52 et 53. DEHIO, t. I, p. 81.
(16) *Annales Bertiniani*, anno 850, p. 38, VOGEL, p. 146.
(17) *Annales Bertiniani*, anno 854, p. 45 ; *Annales Fuldenses*, anno 854, pp. 44 et 45 ; *Vita Anskarii*, c. 31, p. 63. VOGEL, p. 146 et 404 ; *Ludwig der Deutsche*, t. I, p. 367.
(18) T. II, p. 707.
(19) Voir p. 51.
(20) *Vita Anskarii*, c. 34, pp. 65 et 66.
(21) ADAM DE BRÊME, I, XXII, p. 28.

(22) Le fait qu'Ebo n'est nullement mentionné ici prouve que cette nouvelle mission de Suède a eu lieu après sa mort, survenue en mars 851.

(23) DEHIO, t. I, p. 77, peut-être avec raison, interprète cet acte de Gauzbertus de la façon suivante : il voulait maintenir ses droits sur la Suède. Son neveu prendrait la direction de la mission, si celle-ci pouvait revivre. DEHIO nous semble cependant aller bien loin quand il ajoute que devant le roi, Gauzbertus ne consentit qu'à un seul voyage d'Anschaire en Suède et « sans préjudice » (p. 78).

(24) *Vita Anskarii*, c. 25 et 26, pp. 54 et 55.

(25) ISAIE, 49, 1-3 ; 5-7 ; 55, 5.

(26) *Vita Anskarii*, c. 25, pp. 54 et 55.

(27) *Ibidem*, c. 29, pp. 59 et 60.

(28) *Ibidem*, c. 26, p. 55.

(29) Voir plus bas, n. 32.

(30) BUGGE, p. 38 (voir ch. IV, n. 22).

(31) *Vita Anskarii*, c. 26, p. 57.

(32) CH. ROBINSON, p. 92, n. 1, le nie en se basant sur un passage d'Adam de Brême (I, XXXIV, p. 37), d'après lequel Rimbert n'aurait été que diacre quand il succéda à saint Anschaire. Mais rien, croyons-nous, n'autorise cette affirmation d'Adam, qu'il ne faut pas croire sur parole. Érimbert, dont, d'après M. ROBINSON, il serait question ici, n'apparaît pas du tout dans l'intimité du saint et il n'appartenait pas à son clergé. Pour Rimbert, voir au contraire *Vita Rimberti*, c. 9, p. 87. On s'explique le mouvement qui règne dans le récit de la seconde mission de Suède, les détails qui s'y rencontrent, si Rimbert a fait partie de cette expédition apostolique. Cfr BRIL, p. 24.

(33) *Vita Anskarii*, c. 27, pp. 57-59.

(34) *Ibidem*, c. 28, p. 59.

(35) *Ibidem*, c. 30, pp. 60-63.

(36) Supposition de DEHIO, t. I, p. 79.

(37) SACH, (voir ch. IV, n. 29), pp. 6 et 11. M. BRIL, p. 25, affirme, sans aucune raison, que cette attaque eut lieu à Hambourg.

(38) *Vita Anskarii*, c. 33, pp. 64 et 65.

(39) *Ibidem*, c. 31 et 32, pp. 63 et 64.

(40) MGH., *Epistolae*, t. VI, 2e partie, lettres 26 et 27, pp. 291-294. *Ludwig der Deutsche*, t. II, p. 84.

(41) ADAM DE BRÊME, I, XXV et XXIX, pp. 31 et 35.

CHAPITRE IX

Derniers jours de l'apôtre du Nord

(1) *Annales Bertiniani* (Prudence), anno 858, p. 50 ; (Hincmar), anno 862, p. 60. Cfr *Vita Anskarii,* c. 34, p. 66 ; c. 40, p. 74 ; VOGEL, pp. 160 et 193.

(2) Sur cette amitié dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, voir *Vita Rimberti,* c. 5, 6, 9, pp. 83-88.

(3) *Vita Anskarii,* c. 40, pp. 74 et 75. Sur le désir du martyre chez Anschaire et chez beaucoup d'autres saints, voir LEVISON, *Zur Würdigung*, p. 176 ; L. GOUGAUD, *Le désir du martyre et le quasi-martyre,* dans *Dévotions et pratiques ascétiques du moyen-âge*, Collection Pax, t. XXII, pp. 200-219. Paris, 1925 ; ZOEPF (voir Introduction, n. 13), pp. 124 suiv.

(4) MGH., *Epistolae Carolini aevi*, t. IV, p. 153. Cfr SCHUBERT, *Ansgar*, p. 154.

(5) ADAM DE BRÊME, I, XXXIII, p. 37.

(6) Adam a vu cette collection et fait allusion à un passage de l'acte de Grégoire IV (I, XVI, p. 23).

(7) *Vita Rimberti,* c. 9, p. 88.

(8) *Annales Corbienses*, anno 865 (cfr ch. II, n. 1) ; LEVISON, *Zur Würdigung* p. 166 ; *Vita Anskarii,* c. 41, pp. 75-77 ; *Ludwig der Deutsche,* t. II, p. 121, n. 2.

(9) ADAM DE BRÊME, I, XXXIV, p. 37.

(10) *Vita Anskarii,* c. 1, p. 18.

(11) *Ibidem*, c. 1, p. 19.

(12) *Ibidem*, c. 11, p. 32.

(13) I, XV, p. 22.

(14) *Vita Anskarii,* c. 15, p. 36.

(15) I, XVII, p. 23.

(16) *Vita Anskarii*, c. 11, p. 32 (fin) ; c. 19, pp. 39-44. ADAM DE BRÊME, I, XXI, p. 27.

(17) *Vita Anskarii,* c. 11, p. 32 ; c. 14, p. 36 ; c. 24, p. 52 ; c. 28, p. 59 ; c. 32, p. 64. Dans quatre cas sur cinq le mot employé est *ecclesia*, dans le 5e (c. 28, p. 59) *oratorium.*

(18) T. II, p. 707.

(19) T. II, p. 706, n. 4.

(20) BRIL, pp. 36 et 37.

(21) Expressions de M. VON SCHUBERT, *Kirchengeschichte*, t. I, p. 45.

(22) *Ludwig der Deutsche*, t. II, p. 124.

(23) C. 15, p. 36.

(24) DEHIO, t. I, p. 90.

(25) ADAM DE BRÊME, I, XVII, p. 24.

(26) *Kirchengeschichte*, p. 37.

(27) *Vita Rimberti*, c. 10, p. 88. Cette biographie, qui n'a pas l'intérêt de celle d'Anschaire, a cependant été écrite par un contemporain, sous l'archevêque Adalgarius (888-909), successeur de Rimbert. L'auteur paraît être un moine de Corvey (*Vita Rimberti*, c. 12, pp. 90 et 91 ; BRIL, pp. 236-238 ; HAUCK, t. II, p. 708, n. 2). M. BRIL, exagère beaucoup la ressemblance entre la *Vita Rimberti* et la *Vita Anskarii*, qui est cependant indubitable. Voir BRIL, pp. 233-239. La meilleure étude biographique sur Rimbert nous paraît être celle du P. Ch. DE SMEDT, dans la *Biographie nationale* de Belgique, t. XIX, 1907, col. 16-21.

(28) *Vita Rimberti*, c. 11, p. 90 ; CURSCHMANN, p. 14.

(29) *Vita Rimberti*, c. 16, p. 94. Voir aussi c. 20, p. 96.

(30) DEHIO, t. I, p. 93, n. 6 interprète ce texte comme s'il s'agissait d'une nouvelle église établie par Rimbert à Schleswig ; mais il peut n'y être fait allusion qu'à la communauté chrétienne commencée par Anschaire dans cette ville (*Vita Rimberti*, c. 18, p. 95).

(31) HAUCK, t. II, p. 807.

(32) I, LII, p. 53.

(33) I, LX, p. 58.

(34) I, LX-LXII, pp. 58-60.

(35) DÜMMLER, *Ludwig der Deutsche*, t. III, pp. 135 et 136 ; HAUCK, t. II, p. 708.

(36) I, LV, p. 56.

(37) SCHUBERT, *Geschichte*, p. 509.

(38) HAUCK, t. II, pp. 709 et 710.

(39) *L'Ordre monastique, des origines au XII^e siècle*, Collection Pax, pp. 77 et 78. Paris-Lille, 1924.

(40) HAUCK, t. II. p. 707.

41) ADAM DE BRÊME, I, XXXIV, p. 37.

(42) W. LIUDTKE, *Die Verehrung des heiligen Ansgar*, dans *Ansgarheft*, pp. 123-162. Voir surtout pp. 125-128. C'est le travail principal sur le culte de saint Anschaire. Voir aussi GROTEFEND, *Zeitrechnung des deutschen Mittelalter und der Neuzeit*, t. II, 1^e partie.

(43) V. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I, pp. 25, 63, 79, 164, 192 ; t. II, pp. 165. Cfr. p. 178. Paris, 1924.

(44) Voir l'étude citée n. 42, pp. 123-125. Les deux ouvrages essentiels pour ce pays sont : A. MALIN, *Der Heiligen-Kalender Finnlands, seine Zusammensetzung und Entwickelung*. Helsingfors, 1925, (voir p. 234) et LINDBERGS, *Die Schwedischen Missalien des Mittelalters*. Berlin, 1924. Voir aussi *Verzeichnis der Mittelalterlichen Handschriftenfragmente*

in der Universitäts-Bibliothek zu Helsingfors, n. 276 et 356. Helsingfors, 1922.

(45) Voir l'étude citée n. 42, p. 124 et pp. 128 et 129, et EL. JOERGENSEN, *Helgendyrkelse i Danmark*. Copenhague, 1909.

(46) KLIPPEL (voir ch. II, n. 8), p. 160.

(47) AA. SS., *junii* t. VI, Martyrologe d'Usuard, p. 81 et pp. LIX, LX. Cfr AA. SS., *Februarii* t. I, p. 395. MOLANUS, *Natales sanctorum Belgii*, 3 février. Louvain, 1595.

(48) *L'Église de Suède et la France*, dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. I, 1927, p. 4.

(49) SCHUBERT, *Ansgar*, p. 46 ; BRIL, p. 34. Le livre de Philippe Cæsar est intitulé : *Triapostolus Septentrionis : Vita et gesta S. Willehadi, S. Ansgarii, S. Rimberti*. Cologne, 1642.

(50) Antiennes de l'office, de Brême, dans *Analecta Hymnica*, de C. BLUME et de G. M. DREVES, t. XIII, pp. 41-43. Leipzig, 1892 ; t. XV, pp. 89-91 : Antiennes de la Suède, surtout d'après le Bréviaire d'Upsala, Leipzig, 1897. — A cet office suédois appartiennent les deux hymnes : *Ansgari pater optime*, *Errantes nos in devio*, pour Vêpres (*Ibidem*, t. XLIII, pp. 79 et 80. Leipzig, 1903), et : *Vidit puer Anscharius*, *quandam raptus*, pour matines (*Ibidem*, p. 80). Voir de plus deux séquences, l'une suédoise : *Virtus sancti Spiritus*, *Radiando cælitus* (*Ibidem*, t. XLII, p. 157), et l'autre, de Brême : *Jucundare plebs Bremensis*, *De tam miris et immensis*, (*Ibidem*, p. 50. Leipzig, 1903).

(51) Voir plus haut, p. 44.

APPENDICE

(1) Voir plus haut, pp. 84 et 85.

(2) *Gesamtkatalog der Wiegendrucke, herausgegeben von der Komission für der Gesamtkatalog der Wiegendrucke,* t. II, col. 347 et 348. Leipzig, 1926.

(3) Revue citée à la note 43 du ch. VII, t. II, p. 641. Cfr LEVISON, *Die echte*, p. 117, n. 1.

(4) *Art. cit.*, p. 4.

(5) Sur tout ceci, voir S. BAEUMER, *Histoire du Bréviaire*, trad. R. BIRON, t. I, pp. 359 et 360, 378, 139. Paris, 1905.

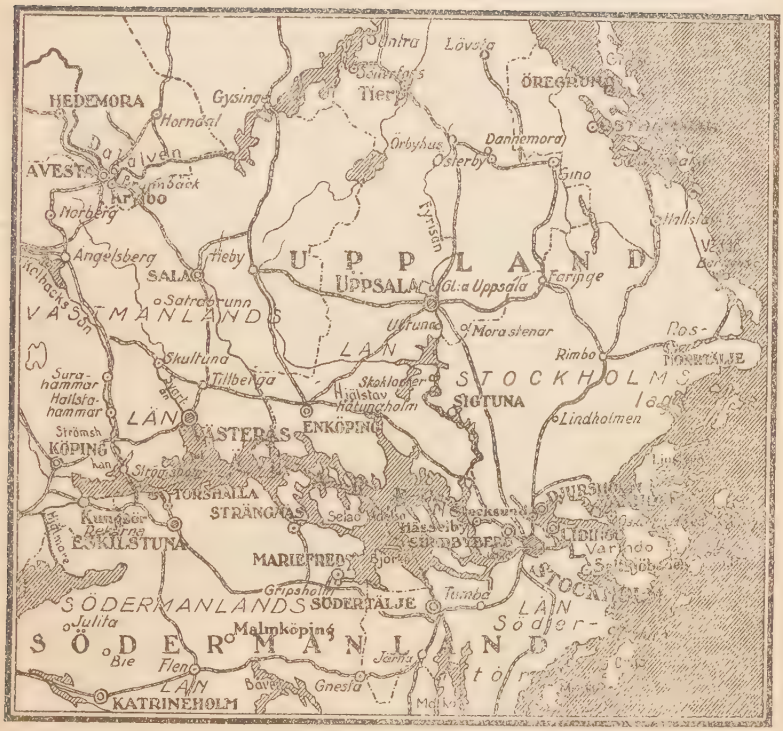
(6) J. M. THOMASII *Opera ommia*, t. II, pp. 1-290 et t. III, pp. 1-550. Rome, 1747 et 1748. Cfr H. EHRENSBERGER, *Libri liturgici bibliothecae apostolicae vaticanae,* p. 14, n. 20 et p. 20, n. 24. Fribourg, 1897.

(7) Nous tenons à remercier particulièrement MM. A. Faeh (St-Gall), S. Solente (Paris), L. Noel (Douai) et L. Forrer (Zurich), pour l'obligeance avec laquelle ils nous ont fourni des renseignements sur ces manuscrits.

(8) On ne pourra donc plus écrire comme le faisait DEHIO, t. I, p. 89, à propos de l'œuvre publiée par LAPPENBERG : « Ein Werk, dessen Gehalt zwar unbedeutend... das wir aber doch als das, soviel wir wissen, älteste Erzeugnisz christlicher Litteratur hier im Norden nicht ohne eine gewisse Ehrfurcht betrachten ».

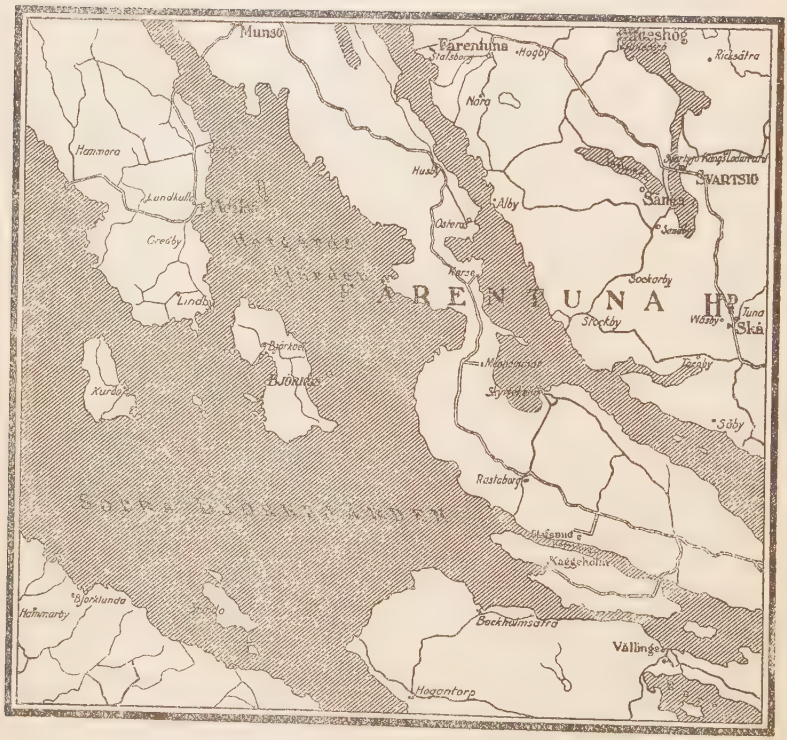
Le Schleswig-Holstein.

Echelle 1 : 1.225.000



Le lac Mälar, l'Uppland et le Södermanland (Suède).

Echelle 1 : 1.500.000



L'île de Björkö dans le lac Mälar.

Echelle 1 : 100.000

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	V
Introduction	IX
Chapitre premier : Le baptême du roi Harald de Danemark (826)	1
Chapitre II : L'oblat de Corbie (801-822)	7
Chapitre III : L'appel de Dieu et de l'empereur	19
Chapitre IV : Premières expéditions chez les Vikings (826-831)	27
Chapitre V : Les origines de l'archevêché de Hambourg (831-845)	46
Chapitre VI : Les grandes épreuves	58
Chapitre VII : L'union de Hambourg et de Brême (845-864)	70
Chapitre VIII : La conquête de la liberté religieuse en Danemark et en Suède (848-865)	88
Chapitre IX : Derniers jours de l'apôtre du Nord. Son culte	106
Appendice : Les *Pigmenta* de saint Anschaire	124
Notes bibliographiques	127

TABLE DES GRAVURES

Pages

Planche 1 : Croix de granit érigée en 1829 à Björkö dans une île du lac Mälar (Suède) où saint Anschaire forma la première communauté chrétienne de ce pays. . XIV

Planche 2 : Bateau de Viking, du IXe siècle Le bateau de Gokstad. 1

Planche 3 : Bateau de Viking, du IXe siècle. Le bateau d'Oseberg. 16

Planche 4 : Le bateau d'Oseberg après sa reconstitution . . 17

Planche 5 : Char de Viking 32

Planche 6 : Tête d'animal en bois sculpté 33

Planche 7 : Avant-corps occidental de l'ancienne abbatiale de Corvey 48

Planche 8 : Porche, rez-de-chaussée de l'avant-corps occidental de l'abbatiale de Corvey (fin du IXe s.) . . . 49

Planche 9 : Au-dessus : une des collines royales de Gamla Uppsala. En dessous : l'église de Gamla Uppsala (XIIIe s.). 64

Planche 10 : Au-dessus : partie d'une pierre runique découverte à Björkö. En dessous : anneaux d'argent du IXe s. 65

Planche 11 : Björkö. « Bystan », ou « La Terre Noire » . . . 80

Planche 12 : Björkö. L' « Hemlanden », la plus grande nécropole . 81

Planche 13 : Bijoux et ornements provenant de Björkö . . . 96

Planche 14 : Autel de saint Anschaire dans l'église de l'ancienne abbaye de Corvey 97

Planche 15 : La grande pierre de Jelling (A) 112

Planche 16 : La grande pierre de Jelling (B et C) 113

TABLE DES CARTES

Pages

Carte I : Le Schleswig-Holstein. 154

Carte II : Le Lac Mälar et le Södermanland (Suède) . . . 155

Carte III : L'[illegible] dans le lac Mälar 156

ERRATA

p. 60, *un peu après le milieu de la page, au lieu de :* Leudegarius, *lire :* Leudericus.

p. 79, *à la fin du premier alinéa, après le mot :* résidence, *ajouter l'appel de note* (26).

p. 82, *milieu de la page, au lieu de :* M. l'abbé Bril, *lire :* M. L. Bril.

p. 93, *milieu de la page, au lieu de : Sliaswig, lire : Sliaswich.*

p. 115, *un peu après le milieu, au lieu de :* M. Von Schubert, *lire :* M. von Schubert.

Sorti des Presses
de
J. KUYL-OTTO, 27, rue Vanderkelen
Louvain (Belgique)

270.05
AN.81
2504
MOREAU Edouard SJ
AUTHOR
Saint Anschaire
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
270.05
An .81
2504